

C O N T E S

M O R A U X.

---

PAR M. MARMONTEL,

de l'Académie Française.

---

TOME TROISIEME.

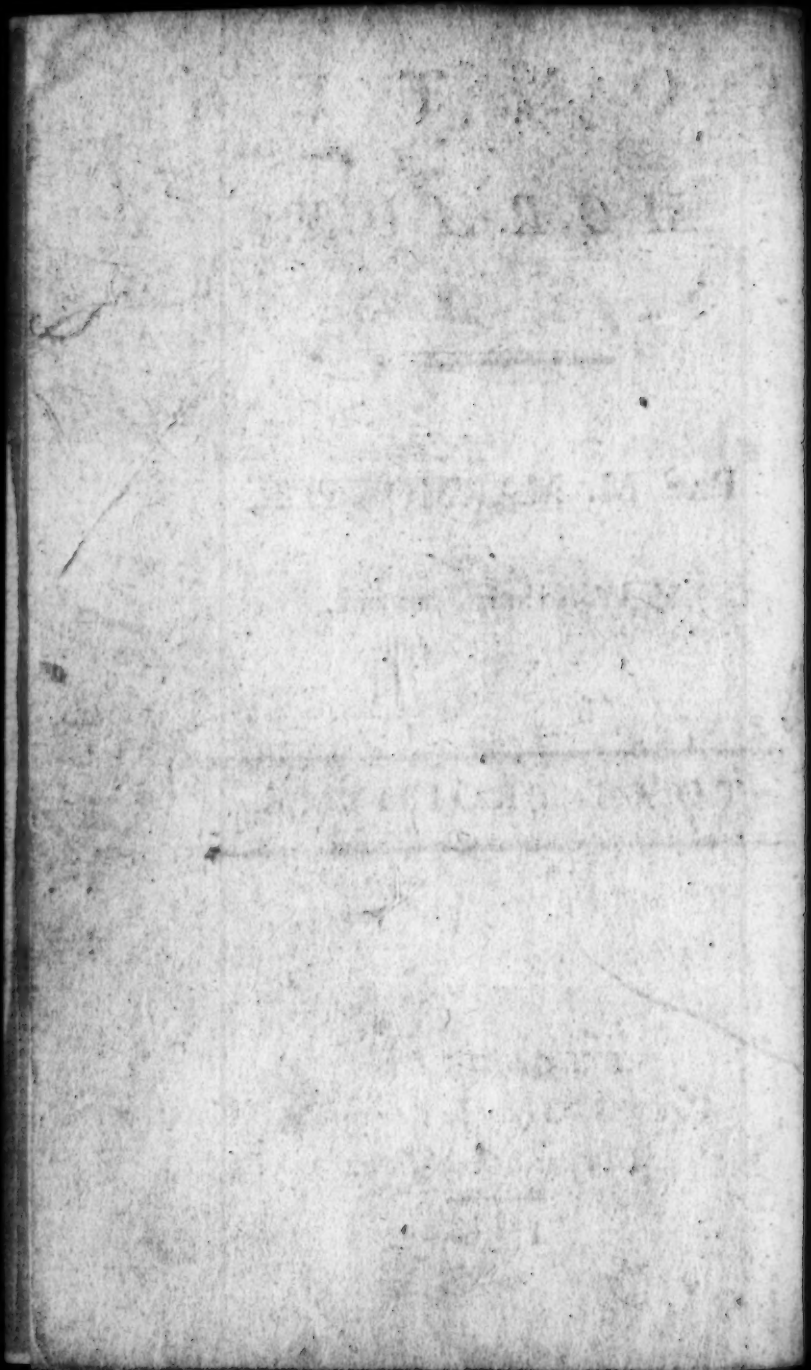
---

A LONDRES:

Chez G. G. & J. ROBINSON,  
PATERNOSTER-ROW.

---

1798.





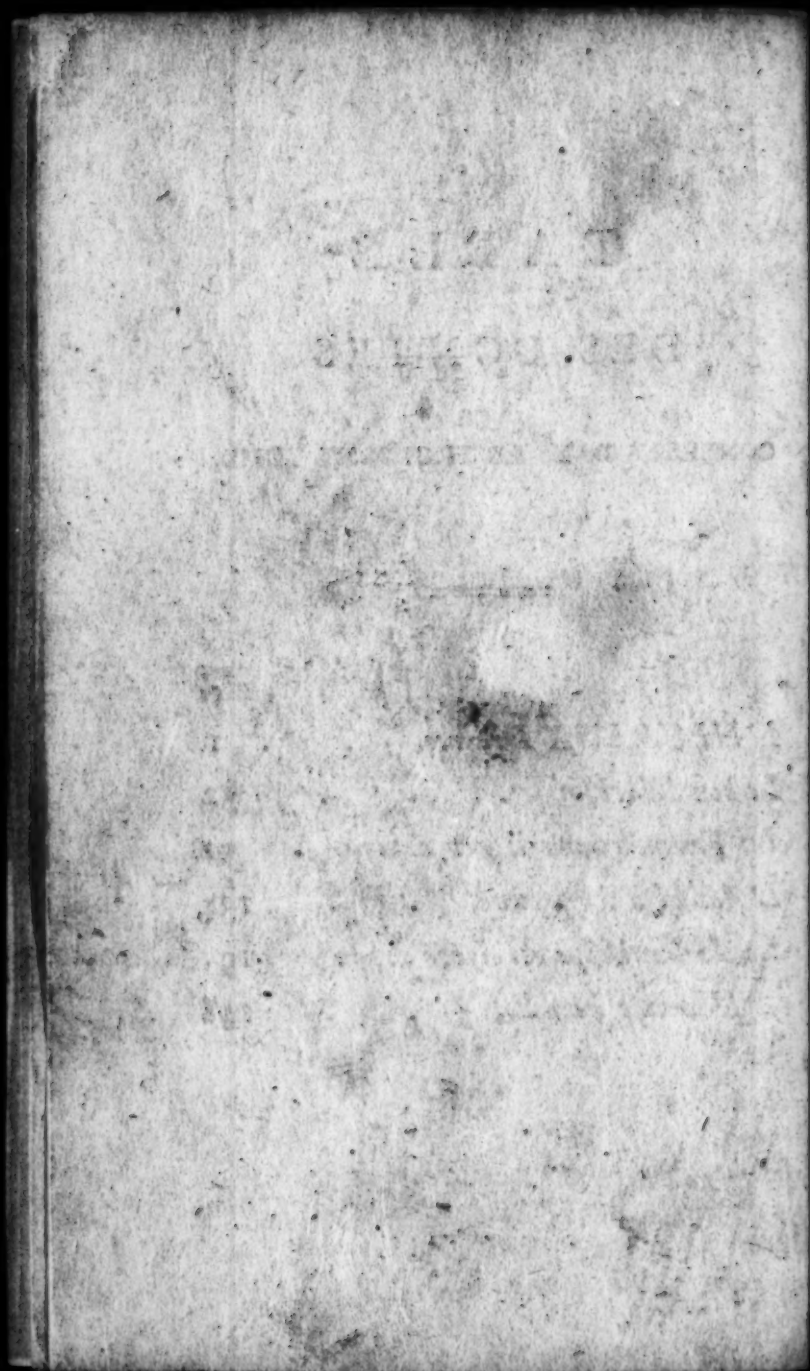
# TABLE

## DES CONTES

CONTENUS DANS LE TROISIEME TOME.

---

|                                      | Page |
|--------------------------------------|------|
| <i>L'HEUREUX Divorce,</i>            | 1    |
| <i>Le bon-Mari,</i>                  | 52   |
| <i>La Femme comme il y en a peu,</i> | 92   |
| <i>L'Amitié à l'Epreuve,</i>         | 134  |
| <i>Le Misanthrope corrigé,</i>       | 195  |
| <i>L'Heureuse Famille,</i>           | 248  |



## CONTES MORAUX.

---

### L'HEUREUX DIVORCE.

**L'**INQUIETUDE & l'inconstance ne sont, dans la plupart des hommes, que la suite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuse pour les biens, qu'on desire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les possède, ce mal-aise & ce dégoût qui ne nous laissent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent se portent à de nouveaux objets, dont la perspective nous éblouit à son tour, & dont l'approche nous désabuse. Ainsi d'illusion en illusion, l'on passe sa vie à changer de chimère : c'est la maladie des âmes vives & délicates ; la nature n'a rien d'assez parfait pour elles : de-là vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile au Couvent, s'étoit peint les charmes de l'amour & les délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avoit terni la fleur.

Elle n'avoit vu le monde que dans ces fixions ingénieuses qui font le roman de l'humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent pour donner à l'Amour & à l'Hymen tous les charmes qu'il imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyoit les amans & les époux comme ils ne sont que dans les fables, toujours tendres & passionnés, ne disant que des choses flatteuses, occupés uniquement du soin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaisirs variés sans cesse.

Telle étoit la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du Couvent pour épouser le Marquis de Lifere. Sa figure intéressante & noble la prévint favorablement. Ses premiers entretiens achevèrent de déterminer l'irrésolution de son ame. Elle ne voyoit point encore dans le Marquis l'ardeur d'un amour passionné ; mais elle pensoit assez modestement d'elle-même pour ne pas prétendre l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût tranquille dans sa naissance, alloit faire des progrès rapides ; il falloit lui en donner le temps. Cependant le mariage fut conclu & terminé avant que l'inclination du Marquis fût devenue une passion violente.

Rien de plus vrai, de plus solide que

le caractère du Marquis de Lifere. En épousant une jeune personne, il se proposoit, pour la rendre heureuse, de commencer par être son ami, persuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une femme bien née, quant il a gagné sa confiance; & qu'un époux qui se fait craindre, invite sa femme à le tromper & l'autorise à le haïr.

Pour suivre le plan qu'il s'étoit tracé, il étoit essentiel de n'être point amant passionné: la passion ne connoît point de règle. Il s'étoit bien consulté avant de s'engager, sur l'espèce de goût que lui inspiroit Lucile, résolu de n'épouser jamais celle dont il seroit follement épris. Lucile ne trouva dans son mari que cette amitié vive & tendre, cette complaisance attentive & soutenue, cette volupté douce & pure, cet amour enfin qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle se flattoit que l'ivresse, l'enchantement, les transports auroient leur tour; l'ame de Lifere fut inaltérable.

Cela est singulier, disoit-elle: je suis jeune, je suis belle; & mon mari ne m'aime pas! Je lui appartiens, c'en est assez pour me posséder avec froideur. Mais aussi pourquoi le laisser tranquille? Peut-il désirer ce qui est à lui sans réserve &

sans trouble ? Il seroit passionné s'il étoit jaloux. Que les hommes sont injustes ! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidelle, empressée, ils se négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuie. Le caprice, la coquetterie, l'inconstance les réveillent, les excitent : ils n'attachent de prix au plaisir qu'autant qu'il leur coûte des peines. Lisere moins sûr d'être aimé, en seroit mille fois plus amoureux lui-même. Cela est aisé, soyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre assez de quoi l'inquiéter, s'il est capable de la jalousie.

D'après ce beau projet, Lucile joua la dissipation, la coquetterie ; elle mit du mystère dans ses démarches ; elle se fit des sociétés dont le Marquis n'étoit pas. Ne l'ai-je pas prévu, disoit-il en lui-même, que j'avois une femme comme une autre ? Au bout de six mois de mariage elle commence à s'en ennuyer. Je serois un joli homme si j'étois amoureux de ma femme ! Heureusement mon goût & mon estime pour elle me laissent toute ma raison : il faut en faire usage, dissimuler, me vaincre, & n'employer pour la retenir que la douceur & les bons procédés : ils ne réussissent pas toujours ; mais les reproches, les plaintes, la gêne & la vio-



lence réussissent encore moins. La modération, la complaisance, la tranquillité du Marquis lachevoient d'impatienter Lucile. Hélas ! disoit-elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera jamais : c'est une de ces ames froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse, & je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne fait aimer ni haïr ! O délices des ames sensibles ! charme des cœurs passionnés ! Amour, qui nous élèves au ciel sur tes ailes enflammées ? où sont ces traits brûlans dont tu blesses les amans heureux ? Où est l'ivresse où tu les plonges ? Où sont ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour-à-tour ? Où ils sont, poursuivoit-elle ? dans l'amour libre & indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui se donnent eux-mêmes. Et pourquoi le Marquis seroit-il passionné ? Quel sacrifice lui ai-je fait ? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la sensibilité de son ame ? où est le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable & riche qu'on a choisi sans mon aveu ? Est-ce à l'amour à se mêler d'un mariage de convenance ? Cependant est ce-là le sort d'une femme de seize ans, à qui, sans vanité, la Nature a donné de quoi



plaire, & plus encore de quoi aimer ? Car enfin je ne puis me dissimuler ni les grâces de ma figure, ni la sensibilité de mon cœur. A seize ans languir sans espoir dans une froide indifférence, & voir s'écouler sans plaisir au moins une vingtaine d'années qui pourroient être délicieuses ! Je dis une vingtaine au moins, & ce n'est pas vouloir ennuyer le monde que d'y renoncer avant quarante ans. Cruelle famille ! est-ce pour toi que j'ai pris un époux ? Tu m'as choisi un honnête homme ; le rare présent que tu m'as fait ! S'ennuyer avec un honnête homme, & s'ennuyer toute sa vie ! En vérité cela est bien dur.

Le mécontentement dégénéra bientôt en humeur du côté de Lucile, & Lisere crut enfin s'appercevoir qu'elle l'avoit pris en aversion. Ses amis lui déplaisoient, leur société lui étoit importune, elle les recevoit avec une froideur capable de les éloigner. Le Marquis ne put dissimuler plus long-temps. Madame, dit-il à Lucile, l'objet du mariage est de se rendre heureux ; nous ne le sommes pas ensemble, & il est inutile de nous piquer d'une constance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous passer l'un de l'autre, & de reprendre cette liberté dont nous nous sommes fait

imprudemment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi ; je ne vous demande pour moi que la décence & les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, Monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit ; & dès ce moment tout fût arrangé pour que Madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot sa maison à elle.

Le souper de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa société fût recherchée par tout ce qu'il y avoit de jolies femmes & d'hommes galans. Mais il falloit que Lucile eût quelqu'un, & c'étoit à qui l'engageroit dans ce premier pas, le seul, dit-on, qui soit difficile. Cependant elle jouissoit des hommages d'une cour brillante ; & son cœur irrésolu encore, sembloit ne suspendre son choix que pour le rendre plus flatteur. On crut voir enfin celui qui devoit le déterminer. A l'approche du Comte de Blamzè, tous les aspirans baissèrent le ton. C'étoit l'homme de la cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui résister, & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, se présentoit avec grâce, parloit peu, mais très-bien ; &

s'il disoit des choses communes, il les rendoit intéressantes par le son de voix le plus flatteur, & le plus beau regard du monde. On n'osoit dire que Blamzé fût un fat, tant sa fatuité avoit de noblesse. Une hauteur modeste formoit son caractère; il decidoit de l'air du monde le plus doux, & du ton le plus laconique: il écoutoit les contradictions avec bonté, n'y répondoit que par un sourire; & si on le pressoit de s'expliquer, il sourioit encore & gardoit le silence, ou répétoit ce qu'il avoit dit. Jamais il n'avoit combattu l'avis d'un autre, jamais il n'avoit pris la peine de rendre raison du sien: c'étoit la politesse la plus attentive, & la présomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette asûrance avoit quelque chose d'imposant qui le rendoit l'oracle du goût & le législateur de la mode. On n'étoit sûr d'avoir bien choisi le dessin d'un habit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avoit applaudi d'un coup d'œil. *Il est bien, elle est jolie*, étoient de sa bouche des mots précieux, & son silence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendoit jusques sur la beauté, les talens, l'esprit & les grâces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il

avait honorée d'une attention particulière, étoit à la mode dès ce même instant.

La réputation de Blamzé l'avait précédé chez Lucile, mais les déférences que lui marquoient ses rivaux eux-mêmes, redoublèrent l'estime qu'elle avait pour lui. Elle fût éblouie de sa beauté, & plus surprise encore de sa modestie. Il se présenta de l'air le plus respectueux, s'affit à la dernière place; mais bientôt tout les regards se dirigèrent sur lui. Sa parure étoit un modèle de goût; tous les jeunes gens qui l'enviroïnoient l'étudioient avec une attention scrupuleuse. Ses dentelles, sa broderie, sa coiffure, on examinoit tout: on écrivoit les noms de ses marchands & de ses ouvriers. Cela est singulier, disoit-on, je ne vois ces desseins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé avoit modestement qu'il lui en coûtait peu de soin. L'industrie, disoit-il, est au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer & à la conduire. Il prenoit du tabac en disant ces mots, & sa boîte excitoit une curiosité nouvelle; elle étoit cependant d'un jeune artiste que Blamzé tiroit de l'oubli. On lui demandoit le prix de tout; il répondoit en souriant, qu'il ne savoit le prix de rien: & les

femmes se disoient à l'oreille le nom de celle qui étoit chargée de ces détails.

Je suis honteux, Madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devroit se réunir sur un objet bien plus intéressant. Pardon si je me prête aux questions frivoles de cette jeunesse ; jamais complaisance ne m'a tant coûté. J'espère, ajouta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en serai fort aise, répondit Lucile en rougissant ; & à sa rougeur & au sourire tendre dont Blamzé accompagna une révérence respectueuse, l'assemblée jugea que l'intrigue ne traîneroit pas en longueur. Lucile, qui ne sentoit pas la conséquence de quelques mots dits à l'oreille, & qui ne croyoit pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes se lançoient, & aux légères plaisanteries qui échappoient aux hommes. Elle se livra insensiblement à ses réflexions, & fût rêveuse toute la soirée. On ramena souvent le propos sur Blamzé ; tout le monde en dit du bien : ses rivaux en parloient avec estime ; les rivales de Lucile en parloient avec complaisance.

Personne n'étoit plus honnête, plus galant, plus respectueux, & de vingt femmes dont il avoit eu à se louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive : rien ne lui échappoit. Vingt femmes ! disoit-elle en elle-même ; cela est bien fort ! mais faut-il en être surpris ? il en cherche une qui soit digne de le fixer, & capable de se fixer elle-même.

On espéroit le lendemain qu'il viendrait de bonne heure & avant la foule : on l'attendit, on fût inquiète, il ne vint point, on eût de l'humeur ; il écrivit, on lut son billet, & l'humeur cessa. Il étoit désespéré de perdre les plus beaux-momens de sa vie. Des importuns l'exécédoient, il eût voulu pouvoir s'échapper ; mais ces importuns étoient des personnages. Il ne pouvoit être heureux que le jour suivant ; mais il conjuroit Lucile de le recevoir le matin, pour abrégér, disoit-il, de quelques heures les ennuis cruels de l'absence. La société s'assembla comme de coutume ; & Lucile reçut son monde avec une froideur dont on fût piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce soir, dit Clarice avec l'air affligé, il va souper à la petite maison d'Araminte. A ces mots Lucile pâlit.



& la gaieté qui régnoit autour d'elle, ne fit que redoubler la douleur qu'elle tâchoit de dissimuler. Son premier mouvement fût de ne plus revoir le perfide. Mais Clarice avoit voulu peut-être, ou par malice ou par jalousie, lui donner un tort qu'il n'avoit pas. Ce n'étoit après tout s'engager à rien, que de le voir encore une fois ; & avant que de le condamner, il étoit juste de l'entendre.

Comme elle étoit à sa toilette, Blamzé arrive en polisson, mais le plus élégant polisson du monde. Lucile fût un peu surprise de voir paroître en négligé un homme qu'elle connoissoit à peine ; & s'il lui en avoit donné le temps, peut-être se seroit-elle fâchée. Mais il lui dit tant de jolies choses sur la fraîcheur de son teint, sur la beauté de ses cheveux, sur l'éclat de son réveil, qu'elle n'eût pas le courage de se plaindre. Cependant Araminte ne lui sortoit pas de l'idée ; mais il n'eût pas été décent de paroître sitôt jalouse, & un reproche pouvoit la trahir. Elle se contenta de lui demander ce qu'il avoit fait la veille. — Ce que j'ai fait ! & le fais-je moi-même ? Ah que le monde est fatigant ! qu'on est heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à soi, d'être



à ce qu'on aime ! Croyez-moi, Lucile, défendez-vous de ce tourbillon qui vous environne : plus de repos, plus de liberté fitôt qu'on s'y laisse entraîner. A-propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour ? Ils se disputent votre conquête : avez-vous daigné faire un choix ? La tranquille familiarité de Blamzé avoit d'abord étonné Lucile ; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peut-être, reprit Blamzé, qui s'en aperçut ? Point du tout, répondit Lucile avec douceur ; je n'ai rien à dissimuler, & je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légèreté de cette jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me semble digne d'un attachement sérieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, & trouva que Lucile les jugeoit trop sévèrement. Cléon, par exemple, disoit-il, a de quoi être aimable ; il ne fait rien encore, c'est dommage, car il parle assez bien des choses qu'il ne fait pas, & il me prouve qu'avec de l'esprit on se passe du sens commun. Clairsons est un étourdi, mais c'est le premier feu de l'âge, & il n'a besoin que d'être discipliné par une femme qui ait vécu. Le caractère de Pomblac annonce un homme à sentiment,

& cette naïveté qui ressemble à la bêtise, me plairait assez si j'étais femme : quelque coquette en fera son profit. Le petit Linval est suffisant ; mais il n'aura pas été supplanté cinq ou six fois, qu'on sera surpris de le voir modeste. Quant à présent, poursuit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient ; cependant vous voilà libre : que faites-vous de cette liberté ? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'est une enfance, reprit le Comte ; on ne jouit de sa liberté qu'au moment qu'on y renonce, & l'on ne doit la conserver avec soin, qu'afin de la perdre à-propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle, ne vous flattez pas d'être long-temps à vous-même : si vous ne donniez pas votre cœur, il se donneroit tout seul ; mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il est important de choisir. Dès que vous aimerez, & quand vous n'aimeriez pas, vous serez aimée infailliblement : ce n'est point-là ce qui m'inquiète ; mais à votre âge on a besoin de trouver dans un amant, un conseil, un guide, un ami, un homme formé par l'usage du monde, & en état de vous éclairer sur les dangers que vous y allez courir. Un homme comme vous, par exemple, dit Lucile d'un ton ironique & avec un sourire moqueur.

Vraiment oui, continua Blamzé, je serois assez votre fait, sans tout ce monde qui m'assiége ; mais le moyen de m'en débarrasser ? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de plaintes, & vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour les plaintes, dit froidement le Comte, j'y suis accoutumé. A l'égard des ennemis, l'on ne s'en met guère en peine lorsqu'on a de quoi se suffire, & le bon sens de vivre pour soi. A mon âge, dit Lucile en souriant, on est trop timide encore ; & quand il n'y auroit à essuyer que le désespoir d'une Araminte, cela seul me feroit trembler. Une Araminte ! reprit Blamzé sans s'émouvoir ; une Araminte est une bonne femme qui entend raison, & qui ne se désespère point ; je vois qu'on vous en a parlé ; voici mon histoire avec elle. Araminte est une de ces beautés qui se voyant sur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ramener leur considération expirante, ont besoin de temps en temps de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques soins, & à lui marquer quelque empressement. Il n'eût pas été honnête de la refuser ; je me suis prêté à ses vûes. Pour donner plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre

une petite maison. J'ai eu beau lui représenter que ce n'étoit pas la peine, pour un mois tout au plus que j'avois à lui donner. La petite maison a été meublée à mon insu, & le plus galamment du monde : on m'a fait promettre, & c'étoit là le grand point, d'y souper avec l'air du mystère : c'étoit hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de secret, n'y avoit invité que cinq de ses amies, & ne m'avoit permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. J'y allai donc : j'eus l'air du plaisir, je fus galant, empressé auprès d'elle : en un mot, je laissai partir les convives, & ne me retirai qu'une demi-heure après eux : c'est-là, je crois, tout ce qu'exigeoit la bienséance ; aussi Araminte fût-elle enchantée de moi. C'en est assez pour lui attirer la vogue ; & je puis désormais prendre congé d'elle quand il me plaira, sans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, Madame, quelle est ma façon de me conduire. La réputation d'une femme m'est aussi chère que la mienne : je vous dirai plus ; il ne m'en coûte rien de faire à sa gloire le sacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions, c'est d'être quittée ; je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais semblant

même d'en être inconsolable, & il m'est arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de suite sans voir personne, pour laisser à celle dont je me détachois tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne sont pas tous aussi malhonnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

Lucile, qui n'avoit lu que les romans du temps passé, n'étoit point accoutumée à ce nouveau style, & sa surprise redoubloit à chaque mot qu'elle entendoit. Quoi, Monsieur, dit-elle, c'est-là ce que vous appelez des mœurs & des principes ! — Oui, Madame, mais cela est rare, & la considération singulière que mes procédés m'ont acquise, ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y pense, & plus je voudrois, pour votre intérêt même, que vous eussiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je serois ménagée comme une autre, & qu'au moins n'aurois-je pas le désagrément d'être quittée. — C'est une plaisanterie, Madame ; mais ce qui n'en est pas une, c'est que vous méritez un homme qui pense & qui sache développer les qualités de l'esprit & du cœur, que je crois démêler en vous. Lisere est un

bon enfant ; mais il n'auroit jamais su tirer parti de sa femme ; & en général le desir de plaire à un mari n'est pas assez vif, pour qu'on se donne la peine d'être aimable avec lui jusqu'à un certain point. Heureusement qu'il vous laisse à votre aise ; & vous ne seriez pas digne d'un procédé aussi raisonnable, si vous perdiez le temps le plus précieux de votre vie dans l'indolence ou dans la dissipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès. — On ne voit pourtant que cela dans le monde. — Je le fais bien, Monsieur ; & voilà pourquoi ce seroit difficile dans le choix, si j'avois dessein d'en faire un : car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il est solide & durable. — Quoi, Lucile ! à votre âge vous piqueriez-vous de constance ? En vérité si je le croyois, je serois capable de faire une folie. — Et cette folie seroit ? — D'être sage & de m'attacher tout de bon. — Sérieusement, vous auriez ce courage ? — Ma foi j'en ai peur, si vous voulez que je vous parle vrai. — Voilà une singulière déclaration. Elle est assez mal tournée ; mais je vous prie de me pardonner : c'est la première de ma vie. — La première, dites-vous ? — Oui, Madame, jusqu'ici on avoit eu la



bonté de m'épargner les avances ; mais je vois bien que je vieillis.—Eh-bien, Monsieur, pour la rareté du fait je vous pardonne ce coup d'essai. Je ferai plus encore ; je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire.—En vérité ? Cela est heureux ! Madame approuve que je l'aime ! & me fera-t-elle aussi l'honneur de m'aimer ? — Ah c'est autre chose ; le temps m'apprendra si vous le méritez.—Regardez-moi, Lucile.—Je vous regarde.—Et vous ne riez pas ? — De quoi rirois-je ? — De votre réponse : me prenez-vous pour un enfant ? — Je vous parle raison, ce me semble.—Et c'est pour me parler raison que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder un tête-à-tête ? — Je ne croyois pas que pour être raisonnables nous eussions besoin de témoins ; après tout, que vous ai-je dit à quoi vous n'avez dû vous attendre ? Je vous trouve des grâces, de l'esprit, un air intéressant & noble.—Vous avez bien de la bonté.—Mais ce n'est pas assez pour mériter ma confiance & pour déterminer mon inclination.—Ce n'est pas assez, Madame ? Excusez du peu. Et que faut-il de plus s'il vous plaît ? — Une connoissance plus approfondie de votre caractère, une persuasion plus intime de

vos sentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien ; vous avez tout à espérer, mais rien à prétendre : c'est à vous de voir si cela vous convient.—Rien ne doit coûter sans doute, belle Lucile, pour vous mériter & vous obtenir ; mais de bonne foi, voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes, pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain ? Je suis, vous le savez, & je ne m'en fais pas accroire, je suis l'homme de France le plus recherché : soit goût, soit caprice, il n'importe ; c'est à qui m'aura, ne fût-ce qu'en passant. Vous avez raison, dit Lucile, j'étois injuste, & vos momens son trop précieux.—Non, je l'avoue de bonne-foi : je suis las d'être à la mode ; je cherchois un objet qui pût me fixer ; je l'ai trouvé ; je m'y attache : rien de plus heureux ; mais encore faut-il que ce ne soit pas en vain. Vous voulez le temps de la réflexion ; je vous donne vingt-quatre heures ; je crois que cela est bien honnête, & je n'en ai jamais tant donné.—J'ai la réflexion trop lente, reprit Lucile, & vous êtes trop pressé pour nous accorder sur ce point. Je suis jeune, peut-être sensible ; mais mon âge & ma sensibilité ne m'engageront jamais

dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit : si mon cœur se donne, le temps, les épreuves, la réflexion, la douce habitude de la confiance & de l'estime, l'auront décidé dans son choix. — Mais, Madame, de bonne-foi, croyez-vous trouver un homme aimable assez désœuvré pour perdre son temps à filer une intrigue ? & vous-même, prétendez-vous passer votre jeunesse à consulter si vous aimerez ? — Je ne sais, répondit Lucile, si j'aimerai jamais, ni quel temps j'emploierai à m'y résoudre ; mais ce temps ne sera pas perdu s'il m'épargne des regrets. — Je vous admire, Madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle ; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne chevalerie ; & je n'étois pas venu si matin pour composer avec vous un roman.

Lucile étonnée de la scène qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, passa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'est donc-là, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence ? Il daigne me trouver jolie ; & s'il me croyoit capable de constance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon ! Encore n'a-t-il pas le loisir d'attendre que je me sois consultée : il falloit saisir le moment

de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures : il n'en a jamais tant donné. Est-ce donc ainsi que les femmes s'avilissent & que les hommes leur fassent la loi ! Heureusement il s'est fait connoître. Sous cet air modeste qui m'avoit séduite, quelle suffisance, quelle présomption ! Ah ! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme, c'est celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'opéra, la société de Lucile étant assemblée, Pomblac vint lui dire avec l'air du mystère, qu'elle n'auroit à souper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit-elle. Je n'exige pas de mes amis une assiduité qui les gêne : il y a même telles gens dont l'assiduité me gêneroit. Si Blamzé étoit de ce nombre, reprit ingénument Pomblac, Clairfons vous en a délivrée au moins pour quelque temps. — Comment cela ? — Ne vous effrayez point : tout s'est passé le mieux du monde. — Hé quoi, Monsieur, que s'est-il passé ? — Après l'opéra, la toile baissée, nous étions sur le théâtre, & selon notre usage, nous écoutions Blamzé décidant sur tout. Après nous avoir dit son avis sur le chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la petite

Marquise (pardon, Madame, c'est de vous qu'il parloit) ; nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en ferai point, a-t-il dit ; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvoit être le sujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous, qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée ; qu'il avoit réparé cela ce matin ; que vous faisiez l'enfant ; qu'il s'étoit pressé de conclure ; que vous aviez demandé le temps de la réflexion, & qu'ennuyé de vos *si* & de vos *mais*, il vous avoit plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débiter par un engagement sérieux, qu'il en avoit eu quelque envie, mais qu'il n'avoit pas assez de momens à lui ; qu'en calculant les forces de la place, il avoit jugé qu'elle pouvoit soutenir un siège, & qu'il n'étoit bon, lui, que pour les coups de main. C'est un exploit digne de quelqu'un de vous a-t-il ajouté ; vous êtes jeunes, c'est l'âge où l'on aime à trouver des difficultés pour les vaincre ; mais je vous préviens que la vertu est son fort & que le sentiment est son foible : tout étoit dit, si j'avois pris la peine de jouer l'amant passionné. — J'étois bien persuadé qu'il mentoit, reprit le jeune

homme, mais j'ai eu la prudence de me taire. Clairfons n'a pas été aussi patient que moi ; il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de son histoire ; à ce propos ils sont sortis ensemble. Je les ai suivis, Clairfons a reçu un coup d'épée.— Et Blamzé ?—Blamzé en tient deux dont il guérira difficilement. Tandis que je lui aidais à gagner son carrosse, Si Clairfons, m'a-t-il dit, fait tirer avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme se défend mal contre un homme qui la défend si bien. Dis-lui que je le dispense du secret avec elle ; il est juste qu'elle sache ce qu'elle doit à son chevalier.

Lucile eût toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal de tête, & l'on fait qu'un mal de tête pour une jolie femme est une manière civile de congédier les importuns. On la laissa seule au sortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne se consolait pas d'être le sujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairfons avoit vengé son injure ; mais quelle humiliation pour elle si cette aventure faisoit un éclat, & si



Lisere en étoit instruit ! Heureusement le secret fût gardé. Pomblac & Clairfons se firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile ; & Blamzé guéri de ses blessures n'eût garde de se vanter d'une imprudence dont il étoit si bien puni. On demandera peut-être comment un homme si discret jusqu'alors, avoit tout-à-coup cessé de l'être ? C'est qu'on est moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de se venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette première indiscretion faillit à lui coûter la vie. Il fût un mois au bord du tombeau. Clairfons eût moins de peine à guérir de sa blessure, & Lucile le revit avec un attendrissement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie ; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clairfons devint donc éperdument amoureux de Lucile ; mais plus elle lui devoit de retour, moins il osoit en exiger. Il avoit un plaisir sensible à se trouver généreux, & il alloit cesser de l'être s'il se prévaloit des droits qu'il avoit acquis sur la reconnoissance de Lucile : aussi fût-il

plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité ; mais Lucile lut dans son ame, & cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnaissance, ou celle de la porter trop loin, lui fit dissimuler la confiance que Pomblac lui avoit faite : ainsi la bienveillance qu'elle témoignoit à Clairfons paroissoit libre & désintéressée, & il en étoit d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisoit chaque jour des progrès sensibles. Ils se cherchoient des yeux, se parloient avec intimité, s'écouloient avec complaisance, se rendoient compte de leurs démarches, à la vérité, sans affectation & comme pour dire quelque chose, mais avec tant d'exactitude qu'ils favoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient se revoir. Insensiblement Clairfons devint plus familier, & Lucile moins réservée. Il n'y avoit plus qu'à s'expliquer, & pour cela il n'étoit pas besoin de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au secours des amans timides. Un jour qu'ils étoient seuls, Lucile laissa tomber son éventail ; Clairfons le relève & le lui présente ; elle le reçoit avec un doux sourire ; ce sourire donne à son amant la

hardiesse de lui baiser la main : cette main étoit la plus belle du monde, & dès que la bouche de Clairfons s'y fût appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile dans son émotion fit un léger effort pour retirer sa main, il lui opposa une douce violence, & ses yeux tendrement attachés sur les yeux de Lucile achevèrent de la désarmer. Leurs regards s'étoient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée ; & l'aveu mutuel de leur amour fût fait & rendu en deux mots. Je respire, nous nous aimons, dit Clairfons enivré de joie. Hélas ! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond soupir ; il n'est plus temps de s'en dédire. Mais souvenez-vous que je suis liée par des devoirs : ces devoirs sont inviolables, & si je vous suis chère, ils vous seront sacrés.

Le penchant de Lucile n'étoit point de ces amours à la mode, qui étouffent la pudeur en naissant, & Clairfons le respectoit trop pour s'en prévaloir, comme d'une foiblesse. Enchanté d'être aimé, il borna long-temps ses desirs à la possession délicieuse d'un cœur pur, vertueux, & fidelle. Qu'on aime peu, disoit-il lui-même dans son délire, quand on n'est pas heureux du seul plaisir d'aimer !

Quel est le sauvage stupide qui le premier appella rigueur la résistance que la pudeur craintive oppose aux desirs insensés ? Est-il, belle Lucile, est-il un refus que n'adoucissent vos regards ? Puis-je me plaindre quand vous me souriez ? Et mon ame a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puissent dans les vôtres cette volupté céleste dont vous enyvrez tous mes sens ? Loin de nous, j'y consens, tous ces plaisirs suivis de regrets, qui troubleroient la sérénité de votre vie. Je respecte votre vertu autant que vous la chérissez, & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remords dans le sein de l'innocence même. Des sentimens si héroïques enchantoient Lucile ; & Clairsons plus tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaisanteries de ses amis & les soupçons qu'on lui fit naître sur cette vertu qu'il adroit, empoisonnèrent son bonheur. Il devint sombre, inquiet, jaloux ; tout l'importunoit, tout lui faisoit ombrage. Chaque jour Lucile sentoit resserrer & appesantir sa chaîne, chaque jour c'étoit de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à essuyer. Tout homme reçu

avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers sacrifices qu'il exigea lui furent faits sans résistance ; il en demanda de nouveaux, il les obtint ; il en voulut encore, on se lassa de lui obéir. Clairfons crut voir dans l'impatience de Lucile un attachement invincible aux liaisons qu'il lui défendoit, & cet amour d'abord si délicat & si soumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fût effrayée ; elle tâcha de l'appaiser, mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Clairfons, je ne croira que vous m'aimez, que lorsque vous vivrez pour moi seul, comme je vis pour vous seule. Hé ! si je possède, si je remplis votre ame, que vous fait ce monde importun ? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige ? M'en coûteroit-il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit ? Que dis-je ? n'est-ce pas une violence continuelle que je me fais, de voir tout ce qui n'est pas Lucile ? Plût au ciel être délivré de cette foule qui vous assiège, & qui me dérobe à chaque instant ou vos regards ou vos pensées ! la solitude qui vous effraye mettroit le comble à tous mes vœux. Nos ames ne sont-elles pas de la même nature ? ou l'amour que vous croyez ressentir

n'est-il pas le même que je ressens ? Vous vous plaignez que je vous demande des sacrifices ! Exigez, Lucile, exigez à votre tour ; choisissez, parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus douloureuses ; vous verrez si je balance. Il n'est point de lien que je ne rompe, il n'est point d'effort que je ne fasse ; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaisir de vous complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout ; & ce qu'on appelle des privations, seront pour moi des jouissances. Vous le croyez, Clairfons, lui répondit la tendre & naïve Lucile ; mais vous vous faites illusion. Chacune de ces privations est peu de chose ; mais toutes ensemble font beaucoup. C'est la continuité qui en est fatigante : vous m'avez fait éprouver qu'il n'est point de complaisance inépuisable. Tandis qu'elle parloit ainsi, les yeux de Clairfons étincelans d'impatience, tantôt se tournoient vers le ciel, & tantôt s'attachoient sur elle. Croyez-moi, poursuivit Lucile, les sacrifices du véritable amour se font dans le cœur & sous le voile du mystère ; l'amour-propre seul en veut de solennels ; pour lui c'est peu de la victoire, il aspire aux honneurs du triomphe : c'est-là ce que vous demandez.



Quelle froide analyse, s'écria-t-il, & quelle vaine métaphysique ! C'est bien ainsi que raisonne l'amour ! Je vous aime, Madame, rien n'est plus vrai pour mon malheur ; je sacrifierois mille vies pour vous plaire, & quel que soit ce sentiment que vous appelez amour-propre, il me détache de l'univers entier pour me livrer uniquement à vous ; mais en m'abandonnant ainsi je veux vous posséder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquieter : je ne réponds pas de moi-même. Après cela si vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos ; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'est à vous de la dissiper. Mais que dis-je, une folie ? Vous ne rendez que trop raisonnables mes alarmes & mes soupçons. Et comment serois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéresse plus que moi.

Ah, Monsieur, que je vous dois de reconnoissance ! dit Lucile avec un soupir : vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui, je reconnois qu'il n'est point d'esclavage comparable à celui qu'impose un amant jaloux.—Moi, Madame, je vous rends esclave ! N'avez vous pas vous même un empire absolu sur moi ? Ne

disposez-vous pas ? ...—C'en est assez, Monsieur : j'ai souffert long-temps, je me suis flattée ; vous me tirez de mon illusion, & rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami, si vous pouvez l'être : c'est le seul titre qui vous reste avec moi.—Ah cruelle, voulez-vous ma mort ?—Je veux votre repos & le mien.—Vous m'accablez.—Quel est mon crime ?—De vous aimer trop vous-même, & de ne m'estimer pas assez.—Ah je vous jure.—Ne jurez de rien : votre jalousie est un vice de caractère, & le caractère ne se corrige pas. Je vous connois, Clairfons, je commence à vous craindre, & je cesse de vous aimer. Dans ce moment, je le vois, ma franchise vous désespère ; mais de deux supplices je choisis le plus court, & en vous ôtant le droit d'être jaloux, je vous fais une heureuse nécessité de cesser de l'être.—Je vous connois à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée ; la délicatesse d'une ame sensible s'accorde mal avec la légèreté de la vôtre : c'est un Blamzé qu'il vous faut pour amant, & j'étois bien fou de trouver mauvais....—N'allez pas plus loin, interrompit Lucile : je fais tout ce que je vous dois ; mais je me retire pour

vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche.

Clairfons s'en alla furieux, & bien résolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit si tendrement aimée, & qui le congédoit avec tant d'inhumanité.

Lucile rendue à elle-même, se sentit comme soulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais d'un côté les dangers de l'amour qu'elle venoit de connoître, de l'autre la triste perspective d'un éternelle indifférence, ne lui laissèrent voir dans l'avenir que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Hé-  
quoi, disoit-elle, le ciel ne m'a-t-il donné un cœur sensible que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triste compagne d'une espèce de sage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien ? Ces réflexions la plongèrent dans une langueur qu'elle ne put dissimuler : sa société s'en ressentit & devint bientôt aussi triste qu'elle. Les femmes, dont sa maison étoit le rendez-vous, en furent alarmées. Elle est perdue, dirent-elles, si nous ne la retirons de cet état funeste, la voilà dégoûtée du monde : elle n'aime plus que la solitude ; les symptômes de sa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles, & à moins de quelque

passion violente qui la ranime, il est à craindre qu'elle ne retombe en puissance de mari. Ne connoissons-nous personne qui puisse tourner cette jeune tête ? Blamzé lui-même s'y est mal pris & n'en est pas venu à bout. Pour ce Clairfons sur lequel nous comptions, c'est un petit sot qui aime comme un fou, il n'est pas étonnant qu'elle en soit excédée. Attendez, dit Céphise, après avoir rêvé quelque temps, Lucile a du romanesque dans l'esprit, il lui faut de la féerie, & la magnifique Dorimon est justement l'homme qui lui convient. Elle en rasolera, j'en suis sûre ; engageons-la seulement à lui aller demander à souper dans sa belle maison de campagne : je me charge de le prévenir & de lui faire la leçon. La partie fut acceptée, & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui savoit le mieux quels étoient les plus habiles artistes, qui les accueilloit avec le plus de grâces & qui les récompensoit le plus libéralement ; aussi avoit-il la réputation de connoisseur & d'homme de goût.

Si dans quelques siècles on lisoit ce conte, on le croiroit fait à plaisir, & le séjour que je vais décrire passeroit pour

un château de Fée ; mais ce n'est pas ma faute si le luxe de notre temps le dispute au merveilleux des fables, & si dans la peinture de nos folies la vraisemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'élève en amphithéâtre un coteau exposé aux premiers rayons de l'aurore, & aux feux ardents du midi. La forêt qui le couronne le défend du souffle glacé des vents du nord, & de l'humide influence du couchant. Du sommet de la colline tombent en cascades trois sources abondantes d'une eau plus pure que le crystal ; la main industrieuse de l'art les a conduites par mille détours sur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux se divisent, & serpentent en ruisseau ; tantôt elles se réunissent dans des bassins où le ciel se plaît à se mirer ; tantôt elles se précipitent & vont se briser contre des rochers taillés en grottes, où le ciseau a imité les jeux variés de la nature. La Seine qui se courbe au pied de la colline, les reçoit dans son paisible sein, & leur chute rappelle ce temps fabuleux, où les Nymphes des fontaines descendoient dans l'humide palais des fleuves, pour y tempérer les ardeurs de la jeunesse & de l'amour.

Un caprice ingénieux semble avoir dessiné les jardins que ces ondes arrosent. Toutes les parties de ce riant tableau font d'accord sans monotonie : la symétrie même en est piquante : la vue s'y promène sans lassitude & s'y repose sans ennui. Une élégance noble, une richesse bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat ont pris soin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rien de recherché avec trop d'art. Le concours des beautés simples en fait la magnificence ; & l'équilibre des masses, joint à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des bosquets ornés de statues, des treillages façonnés en corbeilles & en berceaux décorent tous les jardins connus ; mais le plus souvent ces richesses étalées sans intelligence & sans goût ne causent qu'une admiration froide & triste que suit de près la satiété. Ici l'ordonnance & l'échainement des parties ne fait de mille sensations diverses qu'un enchantement continu. Le second objet qu'on découvre ajoute au plaisir que le premier a fait ; & l'un & l'autre s'embellissent encore des charmes de l'ob-



jet nouveau qui leur succède sans les effacer.

Ce paysage délicieux est terminé par un palais d'une architecture aérienne : l'ordre corinthien lui-même a moins d'élégance & de légèreté. Ici les colonnes imitent les palmiers unis en berceaux. La naissance des palmes forme un chapiteau plus naturel & aussi noble que le vase de Callimaque. Ces palmes s'entrelacent dans l'intervalle des colonnes, & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux séduits la pesanteur de l'entablement. Comme les colonnes suffisent à la solidité de l'édifice, elles laissent aux murs une transparence continue, au moyen des vuides ménagés avec art. On n'y voit point de ces toits redoublés qui écrasent notre architecture moderne ; & l'irrégularité choquante de nos cheminées gothiques se perd dans le couronnement.

Le luxe intérieur du palais répond à la magnificence des dehors. C'est le temple des arts & du goût. Le pinceau, le ciseau, le burin, tout ce que l'industrie a inventé pour les délices de la vie y est étalé avec une sage profusion, & les voluptés, filles de l'opulence, y flattent l'âme par tous les sens.

Lucile fût éblouie de tant de magnificence ; la première soirée lui parut un songe : ce ne fût qu'un tissu de spectacles & de fêtes dont elle s'aperçut bien qu'elle étoit la divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scène qu'il produisoit d'un seul regard, l'empire absolu qu'il sembloit exercer sur les arts & sur les plaisirs, rappelloit à Lucile tout ce qu'elle avoit lu des plus célèbres enchanteurs. Elle n'osoit se fier à ses yeux, & se croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'ivresse où elle étoit plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les romans nouveaux. Mais Dorimon ne fût que galant ; & tout ce qu'il osa se permettre fût de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir son hermitage : car c'est ainsi qu'il nommoit ce séjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient observée avec soin. Les plus expérimentées jugèrent que Dorimon s'étoit trop occupé de sa magnificence, & pas assez de son bonheur. Il falloit saisir, disoient-elles, le premier moment de

la surprise : c'est une espèce de ravissement que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, se faisoit de Dorimon lui-même la plus merveilleuse idée. Tant de galanterie supposoit une imagination vive & brillante, un esprit cultivé, un goût délicat, & un amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du soin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquoit pas de ressemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéressante, & du caractère le plus enjoué. Son esprit étoit tout en faillies ; il avoit dans le sentiment peu de chaleur, mais beaucoup de finesse. Personne ne disoit des choses plus galantes ; mais il n'avoit pas le don de les persuader : on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus séduisant pour une coquette, le moins dangereux pour une femme à sentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui, & ce furent de nouvelles fêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avoit rassemblé tous les plaisirs qu'elle faisoit naître, en vain ces plaisirs furent variés à chaque instant avec autant d'art que de goût : Lucile en fût d'abord légèrement émue, bientôt après rassasiée ; & avant

la fin du jour elle conçut qu'on pouvoit s'ennuyer dans ce séjour délicieux. Dorimon qui ne la quittoit pas, mit en usage tous les talens de plaire ; il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres ; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle croyoit trouver un Dieu, & Dorimon n'étoit qu'un homme ; le faste de sa maison l'éclipsoit, les proportions n'étoient pas gardées ; & Dorimon en se surpassant fût toujours au-dessous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de soupçonner le tort que lui faisoit cette comparaison dans l'esprit de Lucile, & il n'attendoit qu'un moment heureux pour profiter de ses avantages. Après le concert & avant le souper, il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle iroit rêver, disoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre & Lucile voit son image répétée mille fois dans des trumeaux éblouissans ; les peintures voluptueuses dont les panneaux étoient couverts, se multiplioient autour d'elle. Lucile crut voir en se mirant la déesse des Amours. A ce spectacle il lui échappa un cri de surprise & d'admiration, & Dorimon saisit l'instant de cette

émotion soudaine. Regnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sofa, que la main des Fées avoit semé des fleurs. Mon trône ! dit Lucile en s'asseyant, & sur le ton de la gaieté : mais oui, je m'y trouve assez bien, & je suis Reine d'un joli peuple. Elle parloit de la foule des Amours qu'elle apercevoit dans les glaces. Parmi ces sujets daigneriez-vous m'admettre, dit Dorimon avec ardeur, en se jetant à ses genoux ? Ah ! pour vous, dit-elle d'un air sérieux, vous n'êtes pas un enfant ; & à ces mots elle voulut se lever, mais il la retint d'une main hardie, & l'effort qu'elle fit pour s'échapper le rendit plus audacieux. Où suis-je donc ? dit-elle avec frayeur. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, ou mes cris... Ces mots lui imposèrent. Excusez, Madame, dit-il, une imprudence dont vous êtes un peu la cause. Venir ici tête-à-tête se reposer sur ce sofa, comme vous avez fait, c'est donner à entendre, selon l'usage reçu, qu'on veut bien souffrir un peu de violence. Avec vous je vois bien que cela ne veut rien dire, nous nous sommes mal entendus. Oh ! très-mal ! dit Lucile en sortant courroucée ; & Dorimon la suivit, un peu confus de sa méprise. Heureuse-

ment leur absence n'avoit pas été assez longue pour donner le temps d'en médire. Lucile dissimulant son trouble annonça qu'elle venoit de voir un cabinet très-bien décoré. On y courut en foule ; & les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du souper.

La somptuosité de ce festin sembloit renchérir encore sur tous les plaisirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eût beau prendre sur lui-même, il n'eût point cette gaieté qui lui étoit si naturelle ; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adressoit pour la tirer de sa rêverie, que par ce sourire forcé, avec lequel la politesse tâche de déguiser la mauvaise humeur.

Voilà, lui dirent ses amies, en se retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient : avec lui la vie est un enchantement continu ; il semble que tous les plaisirs reconnoissent sa voix : dès qu'il commande, ils arrivent en foule.

Il en est, dit froidement Lucile, qui ne se commandent point : ils sont au-dessus des richesses ; on ne les trouve que dans son cœur. Ma foi, ma chère enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien difficile. Oui, Madame, bien difficile répondit-elle avec un soupir ; & pendant



tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est-là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étoient enjonés, on s'en amuseroit; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien la peine de se séparer de son mari pour être prude dans le monde !

Est-ce donc-là ce monde si vanté, disoit de son côté Lucile ? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable ; qu'ai-je trouvé, un fat, un jaloux, un homme avantageux qui s'attribue comme autant de charmes ses jardins, son palais & ses fêtes, & qui croit que la vertu la plus sévère ne demande pas mieux que de lui céder. Ah ! que je hais ces faiseurs de romans qui m'ont bercée de leurs fables ! L'imagination pleine de mille chimères, j'ai trouvé mon mari insipide ; & il vaut mieux que tout ce que j'ai vu. Il est simple ; mais sa simplicité n'est-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé ? Il est tranquille dans ses goûts ; & que deviendrois-je s'il étoit violent & passionné comme Clairfons ? Il m'aimoit peu, mais il n'aimoit que moi ; & si j'avois été raisonnable ; il m'aimoit assez pour me rendre heureuse. Je n'avois

point avec lui de ces plaisirs fastueux & bruyans qui nous enyvrent d'abord, & qui bientôt nous excèdent ; mais sa complaisance, sa douceur, ses attentions délicates me ménageoient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus solides, si j'avois bien su les goûter. Insensée que j'étois ! je courois après des illusions, & je fuyois le bonheur même : il est dans le silence des passions, dans l'équilibre & le repos de l'âme. Mais, hélas ! il est bien temps de reconnoître mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'estime de mon mari ! Grâce au Ciel, je n'ai à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lisere est-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter ? Ah, qu'il est mal-aisé de rentrer dans son devoir quand on en est une fois sorti ! Mal-aisé ! Pourquoi donc ? Qui me retient ? La crainte d'être humiliée ? Mais Lisere est honnête-homme ; & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'accableroit-il dans mon retour ? Je n'ai qu'à me détacher d'une société pernicieuse, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux respecte, & que je puis voir sans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au monde, il ne s'est pas rapproché de moi ;

mais s'il me voit rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeler à lui ; & si son cœur ne m'est pas rendu, la seule consolation qui me reste est celle de m'en rendre digne : je serai du moins réconciliée avec moi-même, si je ne puis l'être avec mon mari.

Lisere en gémissant l'avoit suivie des yeux dans le tourbillon du monde, il comptoit sur la justesse de son esprit & sur l'honnêteté de son ame. Elle sentira, disoit-il ; la frivolité des plaisirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fausseté des uns & des autres ; & si elle revient vertueuse, sa vertu n'en sera que plus affermie par les dangers qu'elle aura courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux pièges de la séduction, aux attraites de la volupté ? L'on méprise le monde quand on le connoît bien ; mais on s'y livre avant de le connoître, & souvent le cœur est égaré avant que la raison l'éclaire. O Lucile ! s'écrioit-il en regardant le portrait de sa femme, qui étoit dans la solitude son unique entretien, ô Lucile ! vous étiez si digne d'être heureuse ! & je me flatois que vous le seriez avec moi. Hélas ! peut-être quelqu'un

de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du monde, est-il actuellement occupé à séduire son innocence, & ne s'obstine à sa défaite que pour le plaisir de s'en glorifier. Quoi, la honte de ma femme élèveroit entre nous une éternelle barrière ! Il ne me feroit plus permis de vivre avec celle dont la mort seule devoit me séparer ! Je l'ai trahie en l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choisi pour gardien de sa jeunesse, imprudente & fragile. Je n'ai consulté que l'usage, & je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Lisere flotoit ainsi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'étoit pas moins agitée entre le désir de retourner à lui, & la crainte d'en être rebutée. Vingt fois, après avoir passé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée dans la résolution d'aller attendre son réveil, de se jeter à ses pieds, & de lui demander pardon. Mais une honte qui est bien connue des ames sensibles & délicates, avoit toujours retenu ses pas. Si Lisere ne la méprisoit point, s'il conservoit encore pour elle quelque sensibilité, quelque estime ; depuis le tems qu'elle avoit rompu avec ses sociétés, depuis qu'elle

vivoit retirée & solitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une seule fois ? Tous les jours en passant il s'informoit de la santé de Madame ; elle l'entendoit, elle espéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir ; chaque jour cet espoir renaissoit ; elle attendoit toute tremblante le moment du passage de Lisere ; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit possible pour l'écouter, & se retiroit toute en larmes après avoir entendu demander en passant : *comment se porte, Madame ?* Elle auroit voulu que Lisere fût instruit de son repentir, de son retour à elle-même : Mais à qui se fier ? disoit-elle, à des amis. En est-il de assez sûrs, d'assez discrets, d'assez sages pour une entremise si délicate ? Les uns en auroient les talens, & n'en auroient pas le zèle ; & les autres en auroient le zèle, & n'en auroient pas les talens : d'ailleurs il est si dur de confier aux autres ce qu'on n'ose s'avouer à soi-même ! Une lettre . . . . Mais que lui écrirois-je ? Des mots vagues ne le toucheroient pas, & les détails sont si humilians ! Enfin il lui vint une idée dont la délicatesse & sa sensibilité furent également satisfaites. Lisere s'étoit absenté pour deux jours, & Lucile saisit le temps de son absence pour exécuter son dessein.

Lisere avoit un vieux domestique que Lucile avoit vu s'attendrir au moment de leur séparation, & dont le zèle, l'honnêteté, la discrétion lui étoient connus. Ambroise, lui dit-elle, j'ai un service à vous demander. Ah ! Madame, dit le bon-homme, ordonnez ; je suis à vous de toute mon ame : plutôt à Dieu que vous & mon maître vous vous aimassiez comme je vous aime ! Je ne sais qui de vous deux a tort, mais je vous plains tous les deux : c'étoit un charme de vous voir ensemble, & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'est peut-être ma faute, dit Lucile humiliée ; mais, mon enfant, le mal n'est pas sans remède : fais seulement ce que je te dirai. Tu sais que mon portrait est dans la chambre de ton maître.—Oh, oui, Madame, il le fait bien aussi ; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entières : c'est toute sa consolation : il le regarde, il lui parle, il soupire à faire pitié, & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir avec vous, qu'avec votre ressemblance.—Tu me dis-là des choses fort consolantes, mon cher Ambroise ; mais va prendre ce portrait en cachette, & choisis, pour l'apporter chez moi, un



moment où tu ne sois vu de personne.—  
Moi, Madame, priver mon maître de ce qu'il a de plus cher au monde ? Demandez-moi plutôt ma vie. Rassure-toi, reprit Lucile, mon dessein n'est pas de l'en priver. Demain au soir tu viendras le prendre & le remettre en place : je te demanderai seulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure, dit Ambroise. Je fais que vous êtes la bonté même, & vous ne voudriez pas me donner à la fin de mes jours le chagrin d'avoir affligé mon maître. Le fidelle Ambroise exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans son portrait l'air tendre & languissant, qui lui étoit naturel ; mais son regard étoit serein, & ses cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir son peintre, lui ordonna de la représenter échelée & de faire couler des larmes de ses yeux. Dès que son idée fût remplie, le tableau fût replacé dans l'appartement de Lisere. Il arrive, & bientôt ses yeux se levent sur cet objet chéri. Il est aisé de concevoir quel fût l'excès de sa surprise. Les cheveux épars le frappent d'abord : il approche, & il voit couler des larmes. Ah ! s'écria-t-il, ah, Lucile ! sont-ce les larmes du repentir ? Est-ce là la douleur de l'amour ? Il fort transporté, il vole

chez elle, il cherche des yeux, & il la trouve dans la même situation où le tableau la lui avoit présentée. Immobile un instant, il la contemple avec attendrissement ; & tout-à-coup se précipitant à ses genoux, est-il bien vrai, dit-il, que ma femme me soit rendue ? Oui, dit Lucile avec des sanglots, oui, si vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir cessé de l'être ? reprit Lisere en la serrant dans ses bras. Non, mon enfant, rassure-toi : je connois ton âme, & je n'a jamais cessé de te plaindre & de t'estimer. Tu ne reviendrois pas à moi si le monde avoit pu te séduire, & ce retour volontaire est la preuve de ta vertu. Oh ! grâce au Ciel, dit-elle (le cœur soulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ses yeux), grâce au Ciel, je n'ai à rougir d'aucune foiblesse honteuse : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois, serois-tu dans mon sein ? reprit Lisere ; & à ces mots . . . . Mais qui peut rendre les transports de deux cœurs sensibles, qui après avoir gémi d'une séparation cruelle, se réunissent pour toujours ? En apprenant leur réconciliation, leurs gens furent saisis de joie, & le bon-homme Ambroise disoit, les yeux

mouillés de larmes : Dieu soit loué, je mourrai content.

Depuis ce jour, la tendre union de ces époux fert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre; & c'est ce que j'appelle un divorce heureux.

## LE BON MARI.

**L'**UN de ces bons pères de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félifonde avoit marié Hortence sa fille unique au Baron de Valsain, & sa nièce Amélie au Président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde où répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane plus recueilli, plus assidu, ne respiroit que pour Amélie, qui de son côté ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse, & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félifonde jouissoit de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane dans sa douleur n'avoit pas même la consolation d'être père; Valsain laissoit à Hortence deux enfans

avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux ; mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le temps du deuil fût celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari : l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, & ce qu'il approuve on n'ose le blâmer ; mais livrée à elle-même, elle rentre sous la tutelle d'un public sévère & jaloux, & ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même, & Félisonde le vit encore mieux. Un jour ce bon père confia ses craintes à Lufane son neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre, mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille, tu fais si je l'aime, & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite la rappelle ; son deuil fini, elle va s'y livrer, & je crains, tout vieux que je suis, de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu ; mais notre vertu est en nous, & notre honneur, cet honneur si cher est dans l'opinion des autres. — Je vous entends, Monsieur, & s'il faut

l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement?—Hé, mon ami, quelles raisons n'a-t-elle pas à m'opposer! deux enfans, deux enfans sans fortune; car tu fais que je ne suis pas riche, & que leur père étoit ruiné—N'importe, Monsieur, consultez Hortence: je connois un homme, s'il lui convenoit, qui pense assez bien, qui a le cœur assez bon pour servir de père à ses enfans. Le vieux bon-homme crut l'entendre. O toi, lui dit-il, qui faisois le bonheur de ma nièce Amélie, toi que j'aime comme mon fils, Lufane! le ciel lit dans mon cœur... Mais, dis-moi, l'époux que tu proposes connoît-il ma fille? n'est-il point effrayé de sa jeunesse, de sa légèreté, de l'effort qu'elle a pris dans le monde?—Il la connoît comme vous-même, & il ne l'en estime pas moins. Féliconde ne tarda point à parler à sa fille. Oui, mon père, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S'observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c'est le sort d'une veuve à mon âge: il est pénible & dangereux.—Hé-bien, ma fille, Lufane m'a parlé d'un époux qui te conviendrait.—Lufane, mon père! ah! s'il est possible qu'il m'en

donne un qui lui ressemble : heureuse moi-même avec Valfain, je ne laissois pas quelque fois d'envier le sort de sa femme. Le père enchanté de sa réponse, vint la rendre à son neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Lufane, demain nous ferons tous contents.—Quoi, mon ami, c'est toi ?—C'est moi-même.—Hélas ! mon cœur me l'avoit dit.—Oui, c'est moi, Monsieur, qui veux faire la consolation de votre vieillesse, en ramenant à ses devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuser l'ont engagée dans le labyrinthe d'une société bruyante & frivole ; il s'agit de l'en retirer. J'ai besoin pour cela d'un peu de courage & de résolution : j'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'est beaucoup pour un cœur aussi sensible que le mien ; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, Monsieur, vous êtes père ; & si Hortence venoit se plaindre à vous...—Ne crains rien ; dispose de ma fille : je la confie à ta vertu, & si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un père.

Lufane fût reçu d'Hortence avec les



grâces les plus touchantes. Croyez, *v*ir en moi, lui dit-elle, l'épouse que vous avez perdue ; si je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dresser les articles, Monsieur, dit Lufane à Felisonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur père ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mère, & que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fût touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu, qu'il appella dès ce moment son fils. Hortence ne fût pas moins sensible aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maison où tout respiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annoncèrent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs. Mais la joie qu'elle en ressentit ne fût pas de longue durée.

Dès que le calme eût succédé au tumulte des nœces, Lufane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du réveil ; ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l'âme

elle-même apaisée par l'évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, & se possédant toute entière, se contemple & lit dans son sein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chère Hortence. lui dit-il, je veux que vous soyez heureuse, & que vous le soyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices, & j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la déshonneur. Vous avez passé avec le Baron de Valfain quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaisirs, jeune, brillant & dissipé lui-même, il vous inspiroit tous ses goûts. Mon caractère est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévère; il ne m'est pas possible de prendre ses mœurs, & je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs & de pièges; celle que nous allons tenir a moins d'attraits & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit se fût dissipé avec la jeunesse; les jours sereins que je vous prépare seront les mêmes dans tous les temps. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur;

c'est dans l'intérieur de son ménage, dans l'amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfans, & dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortence, sur-tout le *ménage* étonna son oreille ; mais prenant le ton de la plaisanterie. Je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagère ; quant-à présent je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer ; je le remplis : mes enfans n'ont pas encore besoin de moi, pour ma société, vous savez bien que je ne vois que d'honnêtes gens.— Ne confondons pas, ma chère amie, les honnêtes gens avec les gens de bien.— Oui, j'entends votre distinction ; mais en fait de connoissances, l'on ne doit pas être si difficile. Le monde tel qu'il est m'amuse, & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état : ce n'est pas moi qui porte la robe, & je ne vois pas pourquoi Madame de Lusane seroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valsain. Soyez donc, mon cher Président, aussi grave qu'il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ses goûts. C'est dommage, reprit Lusane, de te ra-

mener au sérieux, car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde aimes-tu sans choix tout ce qui le compose?—Non pas en détail; mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez.—Quoi! les méchans, par exemple?—Les méchans ont leur agrément.—Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter.—Il est certain qu'au premier coup-d'œil on est effrayé de ces caractères, mais dans le fond ils sont peu dangereux: depuis qu'on médit de tout le monde, la médisance ne fait plus aucun mal: c'est une espèce de contagion qui s'affoiblit à mesure qu'elle s'étend.—Et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, & dont les propos la déshonorent; qu'en dis-tu?—On ne les croit pas.—Je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe: il y a beaucoup de femmes estimables, je le fais; mais il y en a.—C'est comme parmi vous, mélange de vertus & de vices.—Hé-bien, dis-moi, dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix?—On en fait un pour

l'intimité, mais dans le monde on vit avec le monde.—Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui par leurs mœurs & leur caractère méritent d'être mes amis.—Vos amis, Monsieur, vos amis ! & combien en a-t-on dans la vie ?—On en a beaucoup quand on en est digne & que l'on fait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse dont le dénouement va jusqu'à l'héroïsme ; j'appelle amis ceux qui viennent chez moi avec le désir d'y trouver la joie & la paix, disposés à me pardonner des faiblesses, & les dissimuler aux yeux du public, à me traiter présent avec franchise, absent avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares, & j'ose espérer d'en avoir.—A la bonne heure, nous en ferons notre société familière.—Je n'aurai point deux sociétés.—Quoi, Monsieur, votre porte ne sera pas ouverte !—Ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure.—Non, Monsieur, je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre & le ménager.—Oh, sois tranquille, ma chère amie : c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-être un jaloux : peu

m'importe.—Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connoissances, & empêcher que la cour & la ville ne se déchaînent contre vous.

Lufane admiroit l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. Ma chère Hortence, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution: elle est bien méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choisis parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes & d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur; mais ce choix fait, prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens; nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier pour être sa règle de tous les jours; & s'il s'en écarte il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Lufane, cet homme si doux, si complaisant qui venoit de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on se fie aux hommes:

voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel sang froid il me dicte ses volontés ! Ne voir que des femmes vertueuses, que des hommes accomplis ! la bonne chière ! & puis, l'amusante société que ce cercle d'amis respectable ! Tel est mon plan, dit-il : comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma cousine étoit une bonne petite femme qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine dès que son mari daignoit lui sourire, & enchantée d'une caresse, elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à son exemple je vais n'avoir d'autre soin que de lui complaire ; il se trompe, & s'il a prétendu me mener à la lisière, je lui ferai voir que je ne suis plus en enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre & caressant qu'elle avoit eu avec Lufane, succéda un air froid & réservé dont il s'aperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connoissances légères qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter, & Lufane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienveillance ; mais il mit dans sa politesse des distinctions si



frappantes, qu'il ne fût pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe, qui pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, & qui joint l'exemple au précepte, ni une Climene, qui ne fait pas pourquoi l'on fait scrupule de changer d'amant quand on est lassé de celui qu'on pris, & qui trouve les timides précautions du mystère trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de coulisses, qui promenant dans Paris leur oisive inutilité, *chenilles le matin & papillons le soir*, passent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens; ni ces complaisantes de profession, qui n'ayant plus dans le monde d'existence personnelle, s'attachent à une jolie femme pour passer encore à sa suite, & qui la perdent pour se soutenir.

Hortence rentra chez elle inquiète & rêveuse. Elle se croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie: la vanité, le goût du plaisir, l'amour de la liberté, tout en elle se révoltoit contre l'empire que son époux vouloit prendre. Cependant, après

s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain Lufane lui demanda si elle avoit fait sa liste. Non, Monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir: voyez si dans le nombre de vos amis & des miens j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise & qui nous convienne.—Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne me mêle point de vos arrangements, & je vous prie une fois pour toutes de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde: partageons-nous sans nous gêner. Avez à dîner les personnes que vous aimez; j'inviterai à souper celles que j'aime.—Ah, ma chère Hortence! que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes! n'y pensez point: jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible; mais point de distinction, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce soir tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recévez-les bien, je vous en conjure, & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots il se

retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée ! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir, lorsque la Comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, & la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Hortence en amitié, & comme elle flattoit ses penchans elle avoit gagné sa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. Hé-quoi, s'écria la Comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, aurez-vous celle de vous avilir ? Vous, esclave ! & de qui ? d'un homme de robe ? Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valsain. Hortence rougit d'avoir en la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter : c'est le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans. . . — Honnête homme ! & qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre père ! Non,

Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience, mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots Lufane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison ; & vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle choisira pour arbitre. Non, Monsieur, répliqua la Comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des lois à Madame. Vous m'avez entendue & j'en suis bien aise : vous savez ce que je pense du ridicule de vos procédés. Madame la Comtesse, reprit Lufane, si j'avois les torts que vous me supposez, ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur & la modestie sont les armes de votre sexe, & Hortence toute seule est bien plus forte qu'avec vous. Laissez-nous le soin de nous accorder, puisque c'est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux, vous ne la dispenseriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de son mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conseils qu'elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre ils seroient dangereux ; grâce au Ciel, pour elle ils ne sont

qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que ceci vous serve de leçon. Voilà donc comme vous vous défendez, dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même osé lever les yeux. Obéissez, mon enfant, obéissez. C'est le partage des âmes foibles. Juste Ciel ! disoit-elle en sortant, je suis la plus douce, la plus vertueuse femme qui soit sur la terre ; mais si un mari osoit me traiter ainsi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de se lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confuse & tremblante. Elle sentoit l'avantage que son imprudence donnoit à son époux ; mais loin de s'en prévaloir, il ne lui en fit pas même un reproche, & sa délicatesse la punit mieux que n'eût fait son ressentiment.

Le soir les convives s'étant assemblés, Lusane saisit le moment où sa femme étoit encore chez elle. C'est ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire venez-y souvent, & passons notre vie ensemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, poursuivit-il, en leur présentant le bon-homme Félisonde, voi-

là notre digne & tendre père qui fera l'âme de nos plaisirs. A son âge, la joie a quelque chose de plus sensible, de plus intéressant que dans la jeunesse, & rien n'est plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons & que nous voulons rendre heureuse. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, & que l'amour, la nature & l'amitié conspirant à lui rendre sa maison plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de son âge ; mais quand elle aura goûté les charmes d'une société vertueuse, ce monde vain la touchera peu. Comme Lusane parloit ainsi, le vieux Félibonde ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes : O mon ami, lui dit-il en le serrant dans ses bras, heureux le père qui peut en mourant laisser sa fille en de si bonnes mains !

L'instant d'après arriva Madame de Lusane. Tous les cœurs volèrent au-devant d'elle ; mais le sien n'étoit pas content. Elle déguisa son humeur sous l'air réservé de la cérémonie, & sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable & touchante, tant les grâces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Lusane fit remarquer à Hortence que tout son monde jouoit petit

jeu. C'est, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliène les esprits : il afflige ceux qui perdent, il impose à ceux qui gagnent le devoir d'être sérieux, & je le crois incompatible avec une franche amitié. Le soupé fût délicieux : l'enjouement, la belle humeur se répandit autour de la table. L'esprit & le cœur étoient à leur aise. La galanterie fût telle que la pudeur pouvoit lui sourire, & ni la décence, ni la liberté ne se gênèrent mutuellement.

Hortence dâne une autre situation auroit goûté ces plaisirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit, en empoisonnoit la douceur.

Le lendemain Lufane fût surpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué : il se douta bien qu'elle avoit pris quelque résolution nouvelle. Que faisons-nous aujourd'hui, lui demanda-t-il ? Je vais au spectacle, lui dit-elle, & je reviens souper chez moi.—C'est fort bien fait, & quelles sont les femmes avec qui vous allez ?—Deux amies de Valsain, Olympe & Artenice. Il est cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger sans cesse ; mais vous, Hortence, pourquoi m'y exposer ? me croyez-vous assez inconséquent dans les principes que je me



suis faits, pour consentir que l'on vous voye en public avec ces femmes !—Il faut bien que vous y consentiez, car la partie est arrangée, & certainement je n'y manquerai pas.—Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même.—Est-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit ?—Oui, c'est vous exposer à être confondue avec elles dans l'opinion du public.—Le public, Monsieur, n'est pas injuste, & dans le monde chacun répond de soi.—Le public, Madame, suppose avec raison que celles qui sont en société de plaisirs sont en société de mœurs, & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : dispensez-vous seulement du spectacle, & proposez-leur de venir souper : ma porte sera fermée à tous mes amis, & nous serons seuls avec elles. Non, Monsieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuserai pas de votre complaisance ; & elle écrivit pour se dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : des larmes de dépit l'arrosèrent. Assurément, disoit-elle, je me soucie fort peu de ces femmes ; la comédie m'intéresse encore moins : mais

se voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à soi ! être soumise à celle d'un autre ! l'entendre me dicter ses lois avec une tranquillité insultante ? voilà ce qui me désespère, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Lufane eût l'air de l'insulte, & il étoit facile de voir qu'il se faisoit violence à lui-même. Son beau-père qui vint souper chez lui s'aperçut de la tristesse où il étoit plongé. Ah ! Monsieur, lui dit Lufane, je sens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il lui raconta ce qui s'étoit passé. Courage, mon ami, lui dit ce bon père : ne nous rebutons point : s'il plaît au ciel, tu la rendras digne de tes soins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir, & si elle se plaint. . . — Si elle se plaint, consolez-là, Monsieur, & paraissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment, je m'y attendois, je n'en suis point surpris ; mais si l'amertume de son humeur altéroit dans son âme les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s'affoiblissoit,

tout seroit perdu. La bonté de son cœur est ma seule ressource, & ce n'est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge, & c'est à vous d'être son soutien.

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, soit délicatesse, Hortence eût la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son père. Bon, dit Lusane, elle fait se vaincre ; & il n'y a que les âmes faibles dont on doit désespérer. Le jour suivant on dîna tête-à-tête & dans le plus profond silence. A sortir de table, Hortence ordonna que l'on mît ses chevaux. Où allez-vous ? lui demanda son mari.—M'excuser, Monsieur, de l'impolitesse que j'ai faite hier.—Allez, Hortence, puisque vous le voulez ; mais si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe, à qui Madame de Fierville avoit conté la scène qu'elle avoit eue avec Lusane, se doutèrent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'est lui-même : nous l'avons jugé ; c'est un homme dur, absolu, & qui vous rendra malheureuse.—Il ne

m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde, mais. . . . Mais qu'il vive seul, reprit Olympe, & qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux, & je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit; la voilà subjuguée, reprit Artenice. Ah, mon enfant! vous ne savez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme, avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans s'ils ne sont pas nos esclaves, Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; & je vous en parle avec connoissance de cause : pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avoit donné ma foiblesse ; & sans un effort de courage inoui, on n'entendoit plus parler de moi,

j'étois une femme noyée. Cela dépend des caractères, dit Hortence, & mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. Détrompez-vous, reprit Olympe: il n'y en a pas un que la douceur ramene; c'est en leur résistant qu'on leur impose; c'est par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous? on est bien forte quand on est jolie & qu'on n'a rien à se reprocher! Votre cause est celle de toutes les femmes; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui savent vivre se rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de sa cousine que Lusane avoit rendue heureuse. On lui répondit que sa cousine étoit une imbécille; que si la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'est qu'elle ne connoissoit pas mieux; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes, & qui en faisoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison & dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnoit le lendemain Madame la Duchesse de... Toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on: si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui oriera vengeance, & nous vous conseillons

en amies de saisir cette occasion pour faire un éclat & pour vous séparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens, elle ne laissoit pas que d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que son malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la chercheroit vainement des yeux, dans ces fêtes où naguère elle s'étoit vue adorée. En arrivant chez elle on lui remit un billet; elle le lut avec impatience & soupira après l'avoir lû. Sa main tremblante le tenoit encore, lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la Duchesse de...—Hé-bien, Madame? —Hé-bien, Monsieur, je n'y irai pas: soyez tranquille.—Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaisirs honnêtes? est ce moi qui vous les interdis? l'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même: allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise & sa joie. Ah Lufane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve, mais est-ce pour long-temps? La société de Lufane s'assembla le soir,

& Hortence y fût adorable. On proposâ des soupés, des parties de spectacles, elle s'y engagea de la meilleure grâce. Enjouée avec les hommes, caressante avec les femmes, elle les enchantoit tous. Lusane lui seul n'osoit encore se livrer à la joie qu'elle inspiroit, il prévoyoit que cette belle humeur ne seroit pas longtemps sans nuages. Cependant il dit un mot à son valet-de-chambre, & le lendemain quand sa femme demanda son domino, ce fût comme un coup de théâtre. On lui présenta une parure de bal que la main de Flore sembloit avoir semée des plus belles couleurs du printemps; ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légères d'un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortence amoureuse de son habit, de son époux & d'elle-même, ne put cacher son ravissement. Son miroir consulté lui promit de succès éclatans, & cet oracle ne la trompoit jamais; aussi en paroissant dans l'assemblée jouit-elle du mouvement flateur d'une admiration unanime; & pour une jeune femme ce flux, ce reflux, ce murmure, ont quelque chose de si touchant! Il est aisé de juger qu'à son retour Lusane fût assez bien traité; il sembloit qu'elle voulût lui



peindre tous les transports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ses caresses sans réflexion, car le plus sage quelquefois s'oublie, mais quand il revint à lui-même : Un bal, disoit-il, un domino tourne cette jeune tête ! Ah, que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux !

Hortence avoit vu au bal toute cette jeunesse étourdie dont son époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raisonnable & de vous rendre à vos amis ; le ridicule alloit tomber sur lui, & nous avions fait une ligue pour le désoler par-tout où il auroit paru ; dites-lui donc pour son repos qu'il daigne permettre qu'on vous voye. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas se gêner ; mais qu'il se contente de se rendre invisible, sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à son époux qu'on trouvoit mauvais que sa porte fût interdite, que des gens comme il faut s'en plaignoient & se proposoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me

fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens piqués de n'avoir pu s'introduire chez Hortence, virent Lufane à l'opéra, & l'abordèrent pour lui demander raison des impoliteſſes de ſon Suiffe, Monsieur, lui dit le Chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi avons paſſé deux fois chez vous ?—Oui, Meſſieurs, je ſais que vous avez pris cette peine.—Ni vous ni Madame n'étiez viſibles.—Cela nous arrive ſouvent.—Cependant vous voyez du monde.—Nous ne voyons guères que nos amis.—Nous ſommes des amis d'Hortence, & du regne de Valfain nous là voyions tous les jours : Ah, Monsieur, l'aimable homme que Valfain ! elle n'a pas perdu au change ; mais c'étoit bien le plus honnête, le plus complaiſant de tous les maris.—Je le ſais.—C'eſt lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux.—Qu'il étoit heureux !—Vous en parlez d'un air d'envie ; ſeroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas auſſi tranquille.—Ah, Meſſieurs, ſi vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'eſt une cruelle choſe que la jaloſie. — Quoi

sérieusement vous en êtes atteint ? — Hélas oui, pour mes péchés. — Mais Hortence est si honnête ! — Je le sais bien. — Elle a vécu comme un ange avec Val-sain. — Avec moi j'espère qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ? — C'est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison. — Vous avouez donc que c'est une folie ? — Elle est au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite distingué, sans que la tête me tourne ; & voilà pourquoi ma porte est fermée aux plus aimables gens du monde. — Le Marquis & moi, dit le Chevalier, nous ne sommes pas dangereux, & nous espérons. . . — Vous, Messieurs ! vous êtes de ceux qui feroient le malheur de ma vie. Je vous connois trop bien pour ne pas vous craindre : & puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne nous revît jamais. — Mais, Monsieur le Président, voilà un compliment fort mal-honnête — Ah, Messieurs ! c'est le plus flatteur que puisse vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis, quand Lusane les eût quittés, nous voulions, ce me semble, nous moquer de cet homme-là. — C'étoit mon dessein. — Je

crois, Dieu me pardonne, que c'est lui qui se moque de nous.—J'en ai quelque soupçon ; mais je m'en vengerai. — Comment ?—Comme on se venge d'un mari.

Le soir même à souper chez la Marquise de Bellune, ils dénoncèrent Lufane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquise, a la bonté de souffrir qu'il la gêne ! ah, je lui ferai sa leçon. La maison de Madame de Bellune étoit le rendez-vous de tous les étourdis de la ville & de la cour, & son secret pour les attirer étoit d'assembler les plus jolies femmes. Hortence fût invitée à un bal qu'elle donnoit. Il fallut en prévenir Lufane ; mais sans avoir l'air de lui demander son aveu, ou lieu en dit un mot en passant. Non, ma bonne amie, dit Lufane à Hortence, la maison de Madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infallible qu'une autre, & pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d'éviter l'écueil. La jeune femme d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins, se repandit en plaintes & en reproches. Vous

abusez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée, mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, Madame, lui répondit Lufane d'un ton plus ferme & plus sérieux; mais tant que je vous estimerai je ne craindrai point cette menace, & je la craindrois encore moins si je cessois de vous estimer. Hortence qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échapper, rougit du sens qu'elles présentoient, & ne fit plus que verser des larmes. Lufane saisit le moment où la vivacité avoit fait place à la confusion. Je vous deviens odieux, lui dit-il; cependant quel est mon crime? de sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnoient; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours.—Oui, Monsieur, vos intentions sont bonnes; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer des devoirs, & vous m'en faites une servitude. Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir, mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaissent, sans vous donner le ridicule de

m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lufane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison dont vous vous plaignez est l'azile des bonnes mœurs, & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagement avec le monde & avec vous-même; j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je fais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple & de l'habitude fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage; un ami doit savoir au besoin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai j'aurai la force de vous résister, & malheur à vous si je vous abandonne.— Malheur à moi! vous m'estimez bien peu, si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache! Allez, Monsieur, j'ai su me conduire, & Valsain qui me rendoit justice, n'a jamais eu à se repentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un

tyran. Il faut, pour condescendre à vos volontés une force ou une foiblesse que je n'ai pas ; toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses, & je ne m'y accoutumerai jamais.

Lufane livré à lui-même se reprocha les larmes qu'il lui faisoit répandre. Qu'ai-je entrepris ? disoit-il ; & quelle épreuve pour mon ame ! moi, son tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ses plaintes déchirent le cœur ! Si je persiste je la désespère, & si je fléchis un seul instant je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde qu'elle aime va l'y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir, ce personnage si cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence passa la nuit dans la plus vive agitation ; tous les partis violens se présentèrent à son esprit ; mais l'honnêteté de son ame en fût effrayée. Pourquoi me décourager ? dit-elle quand son dépit fût un peu calmé. Cet homme-là se possède & me domine parce qu'il ne m'aime pas ; mais s'il venoit jamais à m'aimer, je regnerois bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur & la séduction.

Lufane, qui n'avoit pû fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de



l'amitié, comment elle avoit passé la nuit. Vous le savez, lui dit-elle, vous qui vous plaisez à troubler mon repos. Ah, Lufane, étoit-ce à vous de faire mon malheur? Qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de si bon cœur & de si bonne foi? En prononçant ces mots elle lui avoit tendu la main, & deux yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochoient son ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embrassant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuse. Je veux que ta vie soit semée de fleurs; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & sois sûre qu'ils seront accomplis dans mon ame aussitôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'est que ta volonté, non celle du moment qui est une fantaisie, un caprice; mais celle qui naîtra de la réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici: j'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, & l'inquietude vigilance d'un père; voilà mon cœur: il est digne de toi, & si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre, tu ne le feras pas long-temps. Ce discours fût accompagné des marques les plus

touchantes d'un amour passionné, & Hortence y parut sensible. Huit jours se passèrent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeunesse, & des grâces, Hortence joignoit l'enchantement de ces caresses timides, que l'amour d'intelligence avec le devoir, semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien sincère ? Lufane le croyoit ; je le crois aussi. Après tout, ce ne seroit pas la première femme qui auroit accordé son penchant avec ses vûes, & sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on approchoit de ces jours consacrés à la folie & à la joie, & pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos pères. Hortence fit entrevoir à Lufane l'envie de donner une fête, où la musique précéderoit un souper, qui seroit suivi de la danse. Lufane y consentit de la meilleure grâce du monde, mais non pas sans précaution : il convint avec sa femme du choix & du nombre des personnes qu'elle inviteroit ; & selon cet arrangement les billets furent distribués.

Le jour arrive & tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique; mais ce matin même, le Suisse demande à parler à Monsieur. Outre les personnes qui se présenteront avec des billets, Madame veut, lui dit-il, que je laisse entrer celles qui viendront au bal. Est-ce l'intention de Monsieur? Assurément, dit Lufane en dissimulant sa surprise; & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a prescrit. A l'instant même il se rendit chez elle, & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver. Vous vous êtes exposée, lui dit-il, à rougir devant vos domestiques; vous avez fait plus, vous avez hazardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Est-ce à vous, Hortence, d'user de surprise avec moi? Si j'étois moins persuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous? & quel eût été le succès de cette imprudence? Le plaisir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah, laissez-moi vous estimer toujours, & respectez-vous autant que je vous respecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel si

vous ne le révoquez pas vous-même, & votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni soupé, ni danse; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse, mais je suis lasse de dissimuler. Alors Lufané, tombant à ses pieds, Si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches; mais je t'adore, je me vaincrai: je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me suis fait une joie sensible de te donner une fête, tu la refuses parce que j'en exclus ce qui n'est pas digne de t'approcher; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'est plus cher que ton époux; s'en est assez: je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence émue jusqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vû couler, fit un retour sur elle-même. A quoi vais-je m'obstiner? dit-elle; les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis? me sacrifieroient-ils le plus léger de leurs intérêts? & pour eux je perds le repos

de ma vie, je la trouble, je l'empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur ! C'est le dépit, c'est la vanité qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avoit raison ? je n'ai vû que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera si ce n'est le plus sage ? Je suis esclave ; & qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs ? J'appelle tyran un honnête homme, qui me conjure les larmes aux yeux de prendre soin de ma réputation ! Où est donc cet orgueil que je lui reproche ? Ah, je serois peut-être bien à plaindre s'il étoit aussi foible que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts, en voilà de réels, & non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à Monsieur que je veux lui parler. A peine eût-elle donné ce message qu'il lui prit un faiblessement. Je vais donc, dit-elle, consentir à m'ennuyer toute ma vie ? Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde, & tous ces honnêtes gens au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valfain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la disposition de son ame, elle se

contenta de dire à Lufane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avoient demandé à venir au bal, & la fête, aussi brillante qu'il étoit possible, eût toute la vivacité de la joie, sans tumulte & sans confusion.

Dis-moi donc, ma chère amie, s'il a rien manqué à nos amusemens ? demanda Lufane à Hortence. Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez ; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vuide & le silence de sa maison, qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui ; & si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez tout le plaisir. Non, Madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher & si doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné vos jours. Ni moi ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause ; sans la foule qui vous environnoit, ma maison est pour vous une solitude effrayante ; vous avez la dureté

de me le déclarer à moi-même : il faut donc vous rendre cette liberté sans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un seul acte de complaisance : demain je vous amènerai une société nouvelle, & si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loirs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher ; s'en est fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eût pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit : elle étoit bien sûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût sa liberté ; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher que de subir encore cette légère épreuve.

Le lendemain à son réveil elle vit entrer son époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose : si tu n'es pas contente de celle-ci, je ne sais plus comment t'amuser. Que l'on s' imagine la surprise de cette mère sensible en voyant paroître les deux enfans qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les prenant dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez votre mère, & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son sein & les arrosa de ses



larmes. En attendant, poursuit Lufane, que la nature m'accorde le titre de père, l'amour & l'amitié me le donnent, & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chère & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mère, j'allois oublier que j'étois épouse, tu m'en rappelles les devoirs ; & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

## LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU.

**J**OUISSÉZ, Madame, de tous les agrémens de votre maison ; faites-en les honneurs, & les délices ; mais ne vous y mêlez de rien. Ainsi parloit depuis près de huit ans, le fastueux Mélidor à sa femme. C'étoit un conseil agréable à suivre ; aussi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle assez bien suivi. Mais la raison vint avec l'âge, & l'espèce d'enivrement où elle avoit été, se dissipa.

Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune noblesse du royaume, revêtu en entrant dans le monde d'une charge considérable, maître de son bien dès l'âge de raison, ce fût pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il se familiarisoit avec les grands, un étudioit avec soin les manières, & comme les grâces nobles & simples

Un véritable homme de cour ne sont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs de nos petits seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modèles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines & mes vassaux* : il employa donc la meilleure partie de ses fondes en des terres, dont le revenu étoit mince à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit ouï dire que les grands seigneurs avoient des Intendans qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtresses peu fidelles ; il eût regardé comme au-dessous de lui de voir ses comptes, de payer ses dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfans avoit à peine atteint la septième année ; il eût grand soin de lui choisir un gouverneur suffisant & sot, qui pour tout mérite saluoit avec grâce.

Ce gouverneur étoit le protégé d'un complaisant de Mélidor, appelé Duranson, personnage insolent & bas, espèce de dogue qui aboyoit à tous les passans, & ne caressoit que son maître. Son rôle étoit celui d'un misantrophe plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maison

qui ne fût pas la sienne, & des plaisirs de toute espèce dont un autre que lui fit les frais. Taciturne observateur de tout ce qui se passoit, on le voyoit enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, & s'ériger en censeur domestique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre ; il le déchiroit sans ménagement, pour peu que son air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranson pour de la philosophie. Il savoit bien qu'il étoit son héros ; & l'encens d'un homme de ce caractère étoit pour lui un parfum délicat. Le brusque flatteur n'avoit garde de se compromettre & de s'af-ficher. S'il applaudissoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup-d'œil, ou d'un sourire complaisant : il gardoit la louange pour le tête-à-tête ; mais alors il l'en rassasioit. Mélidor avoit de la peine à se croire doué d'un mérite si éminent ; mais il falloit bien qu'il en fût quelque chose, car l'ami Duranson qui l'en assuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranson s'étoit aussi flaté de séduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle seule, & du mal de toutes celles

de son âge & de son état. Mais elle fût aussi peu touchée de ses satires que de ses éloges. Il soupçonna qu'on la méprisoit; il essaya de se faire craindre, & par des traits malins & piquans il lui fit sentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dépens d'elle-même. Cela ne réussit pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi, un censeur assidu m'ennuieroit presque autant qu'un complaisant servile.

Au ton résolu qu'elle prit, Duranson vit bien que pour la réduire il falloit un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi : affligeons-la pour la consoler; & quand sa vanité blessée ma la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, Madame, & je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque temps Mélidor se dérange; il fait des folies; & s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légèreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimoit pas, Acélie

reçut ces avis sans daigner en paroître émue. Il insista, fit valoir son zèle, déclama contre les caprices & les travers des maris d'à présent; dit en avoir fait rougir Mélidor, & opposant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient son époux, il s'anima si fort qu'il s'oublia, & se trahit bien-tôt lui-même. Elle sourit avec dédain de la mal-adresse du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle; & non pas ces vils complaisans, que le vice tient à ses gages pour le flater & le servir. Je suis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire.—Oui, Madame, & beaucoup plus encore.—Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ses torts; de l'en accabler?—Devant vous, Madame! Ah gardez-vous de faire un éclat: ce seroit l'éloigner sans retour. Il est fier; il seroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un perfide ami. Et qui fait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence?—N'importe, je veux le convaincre, & lui opposer en vous un témoin qu'il ne puisse désavouer.—Non, Madame, non, vous seriez perdue. C'est en dissimulant qu'une femme regne;

les ménagemens, la douceur, & vos charmes, voilà sur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir ; & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais c'est de nous confondre. Il avoit raison, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je fais, disoit-elle, tout ce que je risque, mais falût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être par mon silence, la complaisante de mon mari. Il eut beau vouloir la dissuader ; il fût réduit à lui demander grâce, & à la supplier de ne pas le punir d'un zèle peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchise courageuse que rien ne peut intimider ? Je ferai plus sage que vous ; mais souvenez-vous, Duranson, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi quelque tort que mon mari se donne, je vous défens de m'en parler jamais.

Duranson furieux d'avoir été si mal reçu jura la perte d'Acélie ; mais il falloit d'abord l'entraîner dans la ruine de son mari.

Personne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor à son souper, ne manquoient



pas de le louer en face ; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour se moquer de lui. Ses créanciers, qui croissoient en nombre, n'étoient pas si complaisans ; mais l'ami Duranson en écartoit la foule. Il savoit, disoit-il, la manière d'imposer à ses fripons-là. Cependant comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit, de temps en temps, pour appaiser les plus mutins, avoir recours aux expédiens ? & Duranson sous un nom supposé, venant au secours de son ami, lui prêtoit sur gages à la plus grosse usure.

Plus les affaires de Mélidor se dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, disoit-il à son intendant, je signerai, mais laissez-moi tranquille. Enfin l'intendant vint lui annoncer qu'il ne savoit plus où donner de la tête, & que ses biens alloient, être saisi. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, & lui dit qu'il étoit un fripon. Je suis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille intendant ; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous poursuivre.

Mélidor fit appeller le fidelle Duranson & lui demanda s'il étoit sans ressource. — Vous en avez une bien sûre : Madame

n'a qu'à s'engager. — Oui ; mais y consentira-t-elle ? — Assurément ! peut-elle hésiter, quand il y va de votre honneur ? cependant ne l'alarmez pas : traitez légèrement la chose, & ne lui laissez voir dans cet engagement qu'une formalité d'usage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embrassa son ami, & il se rendit chez sa femme.

Acélie, tout occupée de ses amusemens, ne savoit rien de ce qui se passoit. Mais heureusement le Ciel l'avoit douée d'un esprit juste & d'une ame ferme. Je viens, Madame, lui dit son mari, de voir votre nouvelle voiture : elle sera délicieuse. Vos chevaux neufs sont arrivés ; ah, Madame, le joli attelage ! c'est le Comte de Pise qui les dresse. Ils sont fringans ; mais il les domptera ; c'est le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries de son époux, elle ne laissa pas d'être surprise & flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. — Hé, Madame, quel plus digne usage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui peut vous plaire ? Desirez sans ménagement, & jouissez sans inquiétude : je n'ai rien qui ne soit à vous ; & je me flatte que vous pensez de même. A-propos, ajouta-

t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, ou pour remplir les formalités, j'aurai besoin de votre feing. Mais nous parlerons de cela ce soir. A présent ce qui m'occupe, c'est la couleur de votre voiture: le vernisseur n'attend que votre goût. Je me consulterai, dit-elle, & dès qu'il fût parti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritière, & la loi lui assuroit son bien. Elle entrevit les conséquences de l'engagement qu'on lui proposoit, & le soir, au lieu d'aller au spectacle, elle passa chez son notaire. Quelle fût sa surprise, en apprenant que Mélidor étoit réduit aux expédiens les plus reîneux! elle employa le temps du spectacle à s'instruire & à se consulter.

A son retour elle diffimula sa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à souper; mais lorsque son mari, tête-à-tête avec elle, lui proposa de s'engager pour lui, Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, si vous daignez vous fier à moi: mais j'exige une confiance entière, un plein pouvoir de régir ma maison.

Mélidor fût humilié de l'idée d'avoir sa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal-à-propos, & qu'il ne souffriroit point qu'elle entrât dans un

détail ennuyeux pour elle.—Non, Monsieur je l'ai trop négligé: c'est un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir insister davantage, & les créanciers s'étant assemblés le lendemain, Messieurs, leur dit-il, vos visites m'obsèdent: voilà Madame qui veut bien vous entendre; voyez avec elle à vous arranger. Messieurs, leur dit Acélie d'une ton sage, mais assuré, quoique mon bien soit à mes enfans, je sens qu'il est juste que j'en aide leur père, mais je veux de la bonne foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte; mais je ne répons point à des fripons des folies d'un dissipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres. Je ne veux que le temps de les examiner: je ne vous ferai pas languir.

Dés qu'Acélie se vit à la tête de sa maison, ce ne fût plus la même femme. Elle jeta les yeux sur sa vie passée, & n'y vit que le papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mère de famille? Est-ce donc au prix de son honneur & de son repos, qu'il faut payer de jolis soupés, des équipages lestes, & de brillantes frivolités?

Monsieur, dit-elle à son mari, j'aurai demain l'état de vos dettes; il me

faut celui de vos revenus : faites venir votre intendant. L'intendant vint & rendit ses comptes. Rien de plus clair : loin d'avoir des fonds il se trouvoit avoir fait des avances, & il lui étoit dû le double de ses gages accumulés. Je vois, dit Acélie, que M. l'intendant fait son compte un peu mieux que nous. Il ne nous reste qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui est pas dû davantage.— Le payer, dit Méliodor tout bas ! & avec quoi ?—De ma cassette. Le premier pas dans l'économie est le renvoi d'un intendant.

La réforme fût mise l'instant d'après dans le domestique & dans la dépense ; & Acélie donnant l'exemple, Courage, Monsieur, disoit-elle, coupons dans le vif : nous ne sacrifions que notre vanité.— Et la décence, Madame ? — La décence, Monsieur, consiste à ne pas dissiper le bien d'autrui & à jouir du sien sans reproche. — Mais, Madame, en renvoyant vos gens vous les payez : & c'est épuiser notre unique ressource.— Soyez tranquille, mon ami : j'ai des bijoux, des dimans ; & en sacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour suivant les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux

dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix, où des curiosités superflues, consentirent à les reprendre, avec un bénéfice honnête. Les autres enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accordèrent tout d'une voix à n'avoir qu'elle pour arbitre, & les grâces conciliatrices réunirent tous les esprits.

Un seul, d'un air assez confus, disoit ne pouvoir se relâcher sur rien. Il avoit des effets précieux en gage ; & sur la liste des emprunts il étoit noté pour une usure énorme. Acélie le retint seul, pour le fléchir s'il étoit possible. Moi, Madame ! lui dit-il, pressé par ses reproches ; je ne suis pas ici pour moi ; & M. Duranson auroit pu se passer de me faire jouer ce vilain personnage.—Duranson, dites-vous ! Quoi ! c'est lui qui sous votre nom ?...—C'est lui-même.—Ainsi nos gages sont dans ses mains ?—Oui, sans doute, & un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m'est rien dû.—Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double ?—Assurément, & tout à l'heure si vous voulez, car le nom d'usurier me pèse. C'étoit une arme pour Acélie ; mais il n'étoit pas temps d'en laisser Mélidor, & de révolter Duranson. Elle crut devoir dissimuler encore.

Son notaire qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargnes un bonne partie de son revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie est de toutes les ressources la plus sûre & la plus facile. On s'enrichit dans un instant de tout le bien qu'on dissipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir sa maison dépouillée. Hé, Monsieur, lui dit sa femme, consolez-vous : je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyoit que le monde, & l'humiliation de déchoir. Il se retira consterné laissant Acélie avec le notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inspirer ce qu'on entend par l'espoir & le desir de plaire, elle intéresse, elle engage à une espèce de facilité que les hommes n'ont pas l'un & l'autre. La nature ménage entre les deux sexes une intelligence secrète : tout s'applanit, tout se concilie ; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on se livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve ; & son notaire mit à la



servir un zèle & une affection qu'il n'eût pas eue pour son mari.

Madame, lui dit-il, en faisant la balance des biens de Mélidor avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus à la hâte sont communément à vil prix. Supposons que les siens soient livres; ils peuvent répondre, au-delà, de deux cent mille écus qu'il doit; & si vous voulez vous engager pour lui, il n'est pas impossible de réduire cette foule de créances ruineuses & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus simples & moins onéreux. Faites Monsieur, dit Acélie, je consens à tout: je m'engage pour mon mari; mais que ce soit à son insu. Le notaire usa de prudence, & Acélie fût autorisée à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur un seul, qu'il n'avoit osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le consoler. Vous ne savez pas tout, lui dit-il; & ces mots furent suivis d'un profond silence. Acélie le pressoit en vain; la honte lui étouffoit la voix. Hé quoi, lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'osez me confier! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr,

plus indulgent que moi ? Plus vous avez droit à mon estime, reprit *Mélidor*, plus je dois rougir de l'aveu qui me reste à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtisane *Eléonore* . . . que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. *Acélie* vit avec joie le moment de regagner le cœur de son mari. Ce n'est pas le temps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma dissipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts : celui-ci n'est pas sans remède. *Mélidor* ne concevoit pas qu'une femme jusques-là si légère, eût tout-à-coup acquis tant de raison. *Acélie* n'étoit pas moins surprise qu'un homme si haut & si vain, fût tout-à-coup devenu si modeste. Seroit-ce un bien pour nous, disoient-ils l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur ?

Le lendemain *Acélie*, s'étant bien consultée, se rendit elle-même chez *Eléonore*. Vous ne savez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir ? C'est une rivale ; & sans détour elle se nomma. Madame, lui dit *Eléonore*, je suis confuse de l'honneur que vous me faites. Je sens que j'ai des torts avec vous ; mais mon état en est l'excuse. C'est *Mélidor* qu'il faut

blâmer, & en vous voyant je le blâme moi-même: il est plus injuste que je ne croyois. Mademoiselle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'est la punition d'une femme dissipée d'avoir un mari libertin; & j'ai du moins le plaisir de voir que Mélidor a dans ses goûts encore quelque délicatesse. Vous avez de l'esprit, l'air de la décence & des grâces qui seroient faites pour embellir la vertu.—Vous me voyez, Madame, avec trop d'indulgence; & cela prouve ce qu'on m'a dit souvent, que les femmes les plus honnêtes ne sont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous ressemblent sont bien plus injustes! Elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie, qui vouloit l'amener à son but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'est pas cette foiblesse dont tant de femmes ont à rougir, mais une passion plus odieuse encore. Le feu de l'âge, le goût des plaisirs, l'attrait d'une vie voluptueuse & libre, quelquefois même le sentiment, car je vous en crois susceptibles, tout cela peut avoir son excuse; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées

d'avoir au moins celle d'un homme ; & il est une sorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas ?—Non, sans doute.—Hé-bien dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuser de l'ivresse & de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui des engagemens insensés, & ruineux pour sa famille ? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets ; en sentez-vous la conséquence, & combien l'on a droit de sévir contre une telle séduction ? Madame, répondit Eléonore, c'est un don volontaire ; & M. Duranson m'est témoin que j'ai refusé beaucoup mieux.—Vous connoissez Duranson ?—Oui, Madame : c'est lui qui m'a donné Mélidor ; & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ses promesses.—Fort bien : il a mis son article sur le compte de son ami.—Il me l'a dit, & j'ai supposé que Mélidor le trouvoit bon. Du reste Mélidor étoit libre, je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, & rien je crois n'est mieux acquis.—Vous le croyez ; mais le croiriez-vous si vous étiez l'enfant qu'on dépouille ? Mettez-vous à la place d'une mère de famille, dont l'époux se ruine ainsi, qui touche au moment de le voir déshonoré, poursuivi, chassé de ses biens, privé de son état,

obligé de se cacher aux yeux du monde, & de laisser sa femme & ses enfans en proie à la honte & à la douleur ; soyez un moment cette femme sensible & désolée, & jugez vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, Mademoiselle ? vous auriez sans doute recours aux lois qui veillent sur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes reclameroient contre une surprise odieuse, & la voix de la nature & celle de l'équité s'élèveroient en votre faveur. Oui, Mademoiselle, les lois sévissent contre le poison ; & le don de plaire en est un, lorsqu'on en abuse. Il n'attaque pas la vie ; mais il attaque la raison & l'honneur ; & si dans l'ivresse qu'il cause, on exige, on obtient d'un homme des sacrifices insensés, ce que vous appelez des dons libres, sont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre diroit, ce que vous diriez peut-être à ma place. Hé-bien, je suis plus modérée. Il vous est dû ; je viens vous payer : mais noblement, & non pas follement. Il y a six mois que Mélidor vous aime, & en vous donnant mille louis vous avouerez qu'il est magnifique. Eléonore attendrie & confuse n'eût pas le courage de refuser. Elle prit les billets de Mélidor, & suivit Acélie chez son notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette somme qui dans vos mains sera peut-être bientôt dissipée ? Le moyen de se détacher du vice, mon enfant, c'est de se mettre au-dessus du besoin ; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous serez bien-aïse de pouvoir être honnête.

Eléonore baissant la main d'Acélie, & laissant échapper quelques larmes, Ah Madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable & touchante ! si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le notaire enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cens mille écus étoient dans ses mains, & qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie, & en revoyant Mélidor, Voilà vos billets-doux, lui dit-elle : on a eu bien de la peine à s'en dessaisir ! n'en écrivez plus de si tendres. L'ami Duranson étoit présent ; & à l'air sombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à sa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à son mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chère ! — Voulez-vous, Madame, que je me réjouisse d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma

ruine ; & vous la rendez si éclatante que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la défavouer.—Vos amis avoient donc, Monsieur, quelque moyen d'y remédier sans bruit ? Ils sont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices ? M. Duranson, par exemple... —Moi, Madame ! je ne puis rien ; mais je crois que sans un éclat déshonorant, il étoit facile de trouver des ressources.—Oui, de ces ressources qui n'en laissent aucune ? Mon mari n'en a que trop usé : vous le savez mieux que personne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je fais quelle est votre délicatesse, & je l'estime comme je dois.—Madame ! je suis un honnête homme, & on le fait.—On doit le savoir, car vous le dites à tout le monde ; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuse à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à sa femme qu'elle lui manquoit en insultant son ami. Elle alloit poursuivre, mais sans vouloir l'entendre, il se retira transporté de colère, & Duranson suivit ses pas.

Acélie n'en fût pas plus émue, & les laissant conspirer ensemble, elle s'occupait du soin de sa maison. Le gouverneur de



son fils, depuis leur décadence, trouvoit ses fonctions au-dessous de lui, & le témoignoit sans ménagement. Il fût renvoyé le soir même, & à sa place vint un bon abbé, simple, modeste & assez instruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ses mœurs à son élève.

Mélicor à qui Duranson avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avoit pris sa femme, fût révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Qui, Monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils pour modèle & pour guide un homme sage au lieu d'un fat ; je prétends aussi éloigner de vous un complaisant plein d'insolence, qui vous fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue & vous pouvez les rendre publics. Il est odieux, lui dit Mélicor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis pour vouloir me faire la loi. Non Madame, mon malheur n'est pas tel qu'il me réduise à être votre esclave. Votre devoir étoit de contracter l'engagement que je vous proposois : vous ne l'avez pas fait ; vous ne m'êtes plus rien, & vos soins me sont inutiles. Si je me suis dérangé c'est pour vous : le seule remède à mon malheur c'est d'en éloigner la cause, & dès demain nous

nous séparons.—Non, Monsieur, ce n'est pas le moment. Dans peu vous jouirez paisiblement & sans reproche, d'une fortune honnête; vous serez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur & votre repos, je verrai si je dois faire place aux artisans de votre ruine, & vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Jusques-là nous sommes inséparables, & mon devoir & votre malheur sont des liens sacrés pour moi. Du reste vous jugerez demain quel est l'homme qui m'est préféré. C'est devant lui que je vous donnerai les preuves de sa perfidie, & je renonce à votre estime s'il ose les défavouer.

Méliodor interdit de la généreuse fermeté d'Acélie, fût combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoissance. Mais à son réveil il reçut une lettre qui le jeta dans le désespoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la cour que de son luxe, de sa dépense, & du malheur qui en étoit le fruit; que chacun le blâmoit hautement; & qu'on ne se proposoit pas moins que de l'obliger à quitter sa charge. Lisez, dit-il, en voyant Acélie, lisez Madame, & frémissez de l'état où vous m'avez réduit. O mon ami, dit-il à

Duranson qui venoit d'arriver, je suis perdu ; vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte ma charge & mon état. Duranson fit semblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie : votre créance est assurée. Vous n'y perdrez que l'usure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui notre usurier, notre prêteur sur gages.—Moi, Madame!—Oui, Monsieur, vous-même, & la preuve en est dans mes mains. La voilà, dit-elle à son mari. Mais ce n'est pas tout, ce digne ami vous faisoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçues ; il osoit vouloir séduire votre femme en l'instruisant de vos amours, & il vous ruinoit sous un nom supposé. Ah, s'en est trop, dit Duranson, & il se levoit pour sortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démasqué dans une heure, connu de la ville & de la cour, & noté partout d'infamie, si à l'instant même vous n'apportez chez mon notaire, où je vais vous attendre, & les gages & les billets que vous avez de Mélidor. Duranson pâlit, se troubla, disparut, & laissa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, rassurez-vous, dit Acélie à son mari. Je prends sur moi le soin de conjurer l'orage. Adieu. Ce soir il sera dissipé.

Elle se rend chez le notaire, s'engage, reçoit les deux cens mille écus, acquitte ses dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranson, qui prudemment s'étoit exécuté. Delà elle monte en chaise de poste, & sans délai se rend à la cour.

Le ministre ne lui dissimula point son mécontentement, ni la résolution qu'on avoit prise d'obliger Mélidor à vendre sa charge. Je ne prétends pas l'excuser, dit-elle: le luxe est une folie dans notre état, je le fais; mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaisance est son unique faute; & Monsieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime! J'étois jeune & belle à ses yeux; mon mari a consulté mes desirs plutôt que ses moyens; il n'a su craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire: voilà son imprudence; elle est réparée: il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le sacrifice.—Quoi, Madame, s'écria le ministre, vous vous êtes engagée pour lui?—Et qui devoit réparer son malheur, si ce n'est

celle qui en étoit la cause ?—Oui, Monsieur, je me suis engagée, mais j'ai acquis par là le droit de ménager son bien, & d'assurer l'état de mes enfans. Mélidor est facile, mais il est honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, & il ne laisse pas de me donner le plein pouvoir de disposer de tout. Je suis à la tête de ma maison, & déjà tout y est réduit à la plus sévère économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propose de faire. Alors elle entra dans quelques détails que le ministre voulut bien entendre. Mais poursuivit-elle, l'amitié, l'estime, la confiance de mon mari, tout est perdu pour moi, si vous le punissez d'une faute qu'il doit me reprocher tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juste, sensible, humain; de quoi voulez-vous le punir ? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même ? De s'être oublié, sacrifié pour moi ? Je lui sera donc odieuse ; & il aura sans cesse à rappeler à mes enfans l'égarement & le déshonneur où leur mère l'aura plongé ? A qui voulez-vous satisfaire en le punissant ? Au public ? Ah ! Monsieur, il est un public envieux & méchant, qui n'est pas digne de cette complaisance. Quant au public indifférent & juste, laissez-nous lui donner un spectacle bien plus utile &

plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme sensée peut ramener un mari honnête homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des ressources inépuisables dans le courage & dans la vertu. Notre retour sera un exemple; & s'il est honorable pour nous de le donner, il sera glorieux de le suivre; au lieu que si la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous seuls, excède la faute & lui survit, on sera peut-être indigné sans fruit, de nous voir malheureux sans crime.

Le Ministre l'écoutoit avec étonnement. Loin de mettre obstacle à vos vœux, lui dit-il, Madame, je les seconderai, même en punissant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de sa charge.—Ah, Monsieur!—J'en ai disposé en faveur de votre fils, & c'est par égard, par respect pour vous que j'en laisse au père la survivance. La surprise eût fût Acélie d'obtenir une grâce au lieu d'un châtiment, la fit presque tomber aux genoux du Ministre. Monsieur, lui dit-elle, il est digne de vous de corriger ainsi un père de famille. Les larmes que vous voyez couler sont l'expression de ma reconnoissance. Mes enfans, mon mari & moi ne cesserons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur ; & l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec qu'elle douceur on punissoit sa dissipation. Hé-bien, lui dit Acélie en l'embrassant, est-ce aujourd'hui que nous nous séparons ? As-tu encore quelque bon ami que tu préfères à ta femme ?

On fait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent & son détruits aussi-tôt que semés : l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours ; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris sa femme, fit une espèce de révolution dans les esprits & dans les propos. On ne parloit que de la sagesse, de la résolution d'Acélie ; & lorsqu'elle parut dans le monde avec l'air modeste & libre d'une personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fût reçue avec un respect qu'elle n'avoit jamais inspiré. Ce fût alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu ; & les hommages qu'on avoit rendus à sa jeunesse & à sa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor plus timide ou plus vain, ne savoit quel ton il devoit prendre ni qu'elle contenance il devoit tenir. Ayons, lui



dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, & que nous sommes devenus sages. Personne n'a rien à nous reprocher ; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien aises d'être corrigés, on nous en estimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés ?

—Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaisir attire & qui s'envolent avec lui. De quel droit comptiez-vous sur eux ? Etoit-ce pour eux que se donnoient vos fêtes ? La maison d'un homme opulent est une salle de spectacle, où chacun croit avoir payé sa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le spectacle fini, chacun se retire, & l'on ne se doit plus rien. Cela est fâcheux à imaginer ; mais en perdant l'illusion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile ; & il en est de ce remède comme de bien d'autres : l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il est, sans être humilié de l'avoir méconnu, sans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que personne ne soit instruit de nos petits démêlés : qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre ;

mais qu'il semble qu'un même esprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne soit pas aussi ridicule qu'on le dit de se laisser conduire par une femme, je ne veux pas que l'on sache que c'est moi qui vous ai décidé.

Mélidor devoit tout à sa femme, mais rien ne l'avoit touché aussi sensiblement que ce trait de délicatesse, & il eût la bonne foi de l'avouer. Acélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de son mari : elle vouloit l'engager par sa vanité même, à suivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde persuadé, disoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde : on tient à ses propres résolutions par ce sentiment de liberté qui résiste à celles des autres, & le point le plus essentiel dans l'art de mener les esprits, c'est de leur cacher qu'on les mène. Acélie eût donc l'attention de renvoyer à son mari les éloges qu'on lui donnoit, & Mélidor de son côté ne parloit d'elle qu'avec estime.

Cependant elle craignoit pour lui la solitude & le silence de sa maison. On ne retient point un homme qui s'ennuye ; & avant que Mélidor se fût fait des occupations, il lui falloit des amusemens.

Acélie eût soin de lui former une société peu nombreuse & choisie. Je ne vous invite point à des fêtes, disoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faste nous aurons le plaisir. Je vous donnerai de bon cœur un bon souper qui ne coûtera guère ; nous y boirons en liberté à la santé de nos amis ; peut-être même y rirons-nous, chose assez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis, & son mari lui seul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'est pas qu'il ne fît de son mieux pour s'accoutumer à une vie simple ; mais on eût dit qu'il s'étoit fait dans son ame le même vuide que dans sa maison. Ses yeux & son oreille habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie ceux qui se ruinoient comme lui, & Paris, où il se trouvoit condamné aux privations au milieu des jouissances, lui étoit devenu odieux.

Acélie qui s'en apperçut & qui suivait son plan avec cette constance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui proposa d'aller ensemble voir les terres qu'ils avoient acquises. Mais avant de partir elle chargea son notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient,

une maison simple avec agrément, pour y loger à son retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produisoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fût décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, dès long-temps négligée, ne demandoit que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conserver, dit Acélie : donnons tous nos soins à la mettre en valeur, L'air en est sain, l'aspect riant, & le terrain fertile; nous y passerons les beaux jours de l'année, & si tu m'en crois nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié qui fera, si tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfans, & la joie de notre maison. Je ne fais, mais depuis que je respire l'air de la campagne, mes goûts sont plus simples & plus naturels; le bonheur me semble plus près de moi, plus accessible à mes desirs; je le vois pur & sans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres; & j'ai pour la première fois l'idée de la sérénité d'une vie innocente qui coule en paix jusqu'à sa fin. Mélidor écoutoit sa femme avec complaisance, & la consolation se répan-

doit dans son ame comme un baume délicieux.

Il consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont les droits l'avoient le plus flatté ; & le bon notaire fit si bien, que dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir à personne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude ; & Acélie qui connoissoit son foible, ne désespéra point de détruire en lui le goût de luxe, par un goût plus sage & plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étoient réservée offroit un champ vaste à d'utiles travaux ; & Acélie pour les diriger imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil étoit composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appella le banquet des sept sages. Le conseil se tenoit à table, & Mélidor, Acélie & le petit abbé assistoient aux délibérations. La qualité des terrains & la culture qui leur convenoit, le choix des plans & des semences, l'établissement de nouvelles fermes & la division de leur sol en bois, en pâturages & en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais & un labourage, la

direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étoient traités dans le conseil. Nos sages, le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir, à les entendre, des trésors enfouis dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fût flaté de cet espoir, & surtout de l'espèce de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux ; mais il ne voyoit pas les moyens d'y suffire. *Commençons*, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de chose cette première année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Le conseil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, & sa bonne grâce en augmenta le prix.

Mélidor de retour à la ville fût enchanté de sa nouvelle maison. Elle étoit commode & riante, meublée sans faste, mais avec goût. Voilà mon ami ce qui nous convient, lui dit sa femme. Il y en a assez pour être heureux, si nous sommes sages. Elle eût le plaisir de le voir s'ennuyer à Paris où il se trouvoit confondu dans la foule, & soupirer après

a campagne où le rappelloit le desir de regner.

Ils y devancèrent le retour du printemps, & les sages s'étant assemblés on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par son influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliser pour lui, il se sentit élever au-dessus de lui-même. Une nouvelle ferme qu'il avoit établie fût adjudgée par le conseil, & Mélidor eût la sensible joie d'y voir naître la première moisson.

Leur jouissance se renouvelloit tous les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans auparavant languissoient incultes & dépeuplées, se couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moissons & d'herbages ; & Mélidor vit à regret arriver la saison qui le rappelloit à Paris.

Acélie ne put résister à l'envie d'aller revoir le Ministre qui dans son malheur lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouissoient, qu'il en fût ému jusqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modèle des femmes : puisse une tel exemple faire sur tous les cœurs l'impression qu'il fait sur le mien. Continuez, Ma-



dame, & comptez sur moi. On est trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nous époux furent rappelés par la belle saison, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore fût celui de l'éducation qu'ils y donnèrent à leurs enfans.

On parloit dans le voisinage de deux époux comme eux éloignés du monde, & qui dans une riante solitude faisoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & Madame de Lisbé au milieu de leur jeune famille, uniquement occupés du soin de lui former l'esprit & le cœur.

Acélie fût touchée de la grâce, de la décence, & surtout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfans. Ils n'avoient ni la timidité sauvage, ni l'indiscrete familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintien, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvemens qu'elle avoit dirigés.

Ce n'est point ici une visite de bien-

seance, dit Acélie à Madame de Lisbé : nous venons nous instruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfans, & vous supplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez suivis avec tant de succès.

Hélas, Madame, rien n'est plus simple, lui répondit Madame de Lisbé. Nos principes se réduisent à traiter les enfans comme des enfans, à leur faire un jeu des choses utiles ; à simplifier ce qu'on leur enseigne, & à ne leur enseigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode se borne encore à peu de chose : elle consiste à les mener à l'instruction par la curiosité, à leur cacher sous cet appas l'idée du travail & de la gêne, & à diriger leur curiosité même par quelques idées qu'on lui jete & qu'on lui donne envie de saisir. Le plus difficile est d'exciter en eux de l'émulation sans jalousie, & en cela peut-être nous avons eu moins de mérite que de bonheur.—Vous leur avez donné sans doute d'excellens maîtres ?—Non, Madame, nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la Colombe digère la nourriture de ses petits ? Nous l'imitons, & il en résulte deux avantages & deux plaisirs ;

celui de nous instruire nous-mêmes, & celui d'instruire nos enfans.

Ce petit travail est d'autant plus amusant, reprit Monsieur de Lisbé, que nous avons réservé pour l'âge de raison toutes les connoissances abstraites, & que nos leçons se bornent aujourd'hui à ce qui tombe sous les sens. L'enfance est l'âge où l'imagination est la plus vive & la mémoire la plus docile ; c'est aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfans. La surface de la terre est une image, l'histoire des hommes & celle de la nature sont une suite de tableaux, le physique des langues n'a que des sons, la partie sensible des mathématiques se réduit à des lignes, tous les arts peuvent se décrire ; la religion même & la morale s'inspirent mieux par sentiment qu'elles ne se conçoivent en idée ; en un mot, toutes nos perceptions simples & primitives nous viennent par les sens ; or, les sens de l'enfance ont plus de finesse, de délicatesse, de vivacité que ceux de l'âge mur. C'est donc prendre la nature dans sa force que de la prendre dans l'enfance, pour apercevoir & saisir tout ce qui ne demande pas les combinaisons de l'esprit. Ajoutez que l'ame libre de tout autre soin, vague celui-ci toute entière ; qu'elle

est avide de connoissance, exempte de prévention, & que toutes les cases de l'entendement & de la mémoire étant vuides, on y ranger à son gré les idées, sur-tout si dans l'art de les introduire on suit leur ordre naturel, si on ne se hâte pas de les accumuler, & si on leur donne le loisir de s'asseoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais sans m'en effrayer, que cela demande une attention suivie. Cette attention, reprit Madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ses enfans, on les a sous les yeux, on communique avec eux, on les accoutume à examiner & à réfléchir, on leur aide sans impatience à développer leur idées, on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris; la sévérité qui n'est bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a presque jamais lieu dans une éducation de tous les instans; & comme on ne laisse prendre à la nature aucun mauvais pli, on n'est pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne serai-je pas indiscrette, lui dit Acélie, en vous témoignant le desir d'assister à l'une de vos leçons? Madame de Lisbé appella ses enfans qui s'occupoient ensemble dans un coin du salon. Ils

volèrent dans les bras de leur mère avec une joie naïve dont Acélie fût touchée. Mes enfans, leur dit la mère, Madame veut bien vous entendre: nous allons nous interroger.

Acélie admira l'ordre & la netteté des connoissances qu'ils avoient acquises; mais elle fût encore plus enchantée de la grâce & de la modestie avec lesquelles ils répondoient tour-à-tour, de l'intelligence que regnoit entre eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux succès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéresser Mélidor à ce spectacle, & il en fût ému jus qu'aux larmes. Que vous êtes heureux, disoit il sans cesse à M. de Lisbé — que vous êtes heureux d'avoir de tels enfans! c'est la plus douce des jouissances.

Acélie en quittant ses voisins leur demanda leur amitié, elle embrassa mille fois leurs enfans, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'instruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus simple, disoit-elle à Mélidor en s'en allant! Se peut-il qu'un plaisir si pur soit si peu connu; & que ce qu'il y a de plus naturel soit ce qu'il y a de plus rare au

monde ? On a des enfans, & l'on s'en-  
nuie ! & l'on cherche au dehors des amuse-  
mens, lorsqu'on a chez soi des plaisirs  
si touchans, & des devoirs de cette im-  
portance ! Il est vrai, disoit Mélidor,  
que tous les enfans ne sont pas aussi bien  
nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie,  
que le ciel ne nous a pas accordé la même  
faveur ? Va, mon ami, c'est pour s'é-  
pargner des reproches qu'on en fait tant  
à la nature. Le plus souvent on la  
calommie afin de se justifier soi-même.  
Pour avoir droit de la croire incorrigible,  
il faut avoir tout fait pour la corriger.  
Nous ne sommes ni imbécilles ni  
méchans, nos enfans ne doivent pas  
l'être. Vivons avec eux & pour eux ;  
je te promets qu'ils nous ressembleront.

Vous allez avoir deux collegues, dit-  
elle le soir à M. l'Abbé. Nous venons  
de goûter d'avance le plaisir d'élever nos  
enfans : & elle lui fit la récit de ce qu'ils  
venoient de voir & d'entendre. Nous  
voulons suivre le même plan, ajouta-t-  
elle. Vous, mon Abbé, vous enseigne-  
rez les langues ; Mélidor va s'appliquer  
à l'étude des arts & de la nature pour  
être en état d'en donner des leçons. Je  
me réserve ce qu'il y a de plus facile &  
de plus simple, les mœurs, les choses de

sentimens ; & j'espère dans un an être assez habile pour aller de pair avec vous. C'est à vous de nous indiquer les sources, & de diriger pas à pas nos études sur le plan le plus abrégé.

L'Abbé applaudit à cette émulation, & chacun d'eux se mit à remplir sa tâche avec une ardeur qui loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vuide dans les loirs de la campagne. Il lui sembloir que le temps avoit précipité son cours. Les jours n'étoient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les soins de son ménage & l'instruction de ses enfans. La nature seconda ses vues. Ses enfans appliqués & dociles, soit à l'exemple de leurs parens, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mère, n'étoit pas son objet le plus sérieux. Elle avoit assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude & l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit-elle enfin, lorsqu'elle



lui vit un goût décidé pour l'étude. C'est un plaisir qui coûte peu, qu'on trouve partout, qui jamais ne lasse, & avec lequel on est sûr de ne pas être obligé de se fuir.

Mélidor rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à sa femme, faisoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de son égarement : il ne cessoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté, qu'elle y avoit mise ; & tout le monde disoit en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.

## L'AMITIE A L'EPREUVE.

**D**ANS l'une de ces écoles de morale ou la jeunesse Angloise va étudier les devoirs de l'homme & du citoyen, s'éclairer l'esprit & s'élever l'ame, Nelson & Blandford étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée sur un parfait accord de sentimens & de principes, le temps ne fit que l'affermir : & plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fût mise à une épreuve qu'elle eût de la peine à soutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appelloit la nature. Blandford actif, robuste & courageux, se décida pour le parti des armes & pour le service de mer. Les voyages furent son école. Endurci aux fatigues, instruit par les dangers, il parvint de grade en grade, au commandement d'un vaisseau.

Nelson doué d'une éloquence mâle & d'un esprit sage & profond, fût du nombre de ces députés dont la nation com-

pose son sénat ; & dans peu de temps il s'y rendit célèbre.

Ainsi chacun d'eux servoit sa patrie heureux du bien qu'il lui faisoit. Tandis que Blanford soutenoit l'épreuve de la guerre & des élémens, Nelson résistoit à celle de la faveur & l'ambition. Exemples d'un zèle héroïque, on eût dit que jaloux l'un de l'autre ils disputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que des deux extrémités du monde, le même esprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelson à Blanford, honore l'amitié en servant la patrie : vis pour l'une s'il est possible, & meurs pour l'autre s'il le faut : une mort digne de ses pleurs, vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelson, défend les droits du peuple & de la liberté : un sourire de la patrie vaut mieux que la faveur des rois.

Blanford s'enrichit en faisant son devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait sur les mers de l'Inde. Mais de ses trésors le plus précieux étoit une jeune Indienne d'une beauté rare dans tous les climats. Un Bramine, à qui le ciel pour prix de ses vertus avoit donné cette filie unique, l'avoit remise en expirant aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint sa quinzième année ; son père en faisoit ses délices & le plus doux objet de ses soins. Le village où il habitoit fût pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit le nom du Bramine) se présente sur le seuil de sa demeure. Arrêtez, dit-il aux soldats qui étoient parvenus jusqu'à son humble azile, arrêtez : qui que vous soyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaisant est le vôtre & le mien : respectez en moi son ministre.

Ces paroles, le son de sa voix, son air vénérable impriment le respect : mais le trait fatal est parti : le Bramine tombe mortellement blessé entre les bras de sa fille tremblante.

Dans ce moment Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du soldat. Il s'écrie, il se fait un passage, il voit le Bramine penché sur une jeune fille qui le soutient à peine, & qui chancelante elle-même, baigne le vieillard de ses pleurs. A cette vue la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits sur l'âme de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnaître dans Solinzeb le père de celle qui l'embrasse avec une douleur si tendre.

Barbares, dit-il aux soldats, éloignez-vous. Est-ce à la foiblesse & à l'inno-

tence, à des vieillards & à des enfans que vous devez vous attaquer ? Mortel sacré pour moi, dit-il au Bramine, vivez, vivez, laissez-moi réparer le crime de ces ames féroces. A ces mots il le prend dans ses bras, le fait coucher, visite sa plaie, & appelle à lui tous les secours de l'art. Coraly témoin de la piété, de la sensibilité de cet inconnu, croyoit voir un dieu descendu du ciel pour secourir & soulager son père.

Blanford, qui ne quittoit pas Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de sa fille ; mais elle sembloit pressentir son malheur, & passoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine sentant approcher sa fin. Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange & me purifier dans ses eaux. Mon père, lui dit le jeune Anglois, ce seroit une consolation facile à vous donner, si tout espoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes celui d'un transport douloureux ? Il y a si loin d'ici au Gange ! & puis (ne vous offensez pas de ma sincérité) c'est la pureté du cœur que le Dieu de la nature exige : & si vous avez observé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames, si vous avez fait aux hommes

tout le bien que vous avez pu, si vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime vous aimera.

Tu es consolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduit les devoirs de l'homme à une piété simple & à des mœurs pures, comment se peut-il que tu sois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde, & qui se baignent dans le sang ?

Vous avez vu, lui dit Blanford, si j'autorise ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde, & si les hommes étoient de bonne-foi, ce mutuel échange de secours seroit équitable & paisible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main ; & de la défense à l'attaque le pas est si glissant, qu'au premier succès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppresseur. La guerre est un état violent qu'il est mal-aisé d'adoucir : hélas ! quand l'homme dénaturé, comment voulez-vous qu'il soit juste ? Ici mon devoir est de protéger le commerce du peuple Anglois, d'y faire honorer, respecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le sang & les pleurs que fait verser la guerre : heureux si la mort d'un homme juste, la mort du père de Coraly, est un des crimes & des mal-

heurs, que je suis venu épargner au monde ! Ainsi parloit le vertueux Blandford, & il embrassoit le vieillard.

Tu me persuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu est partout la même. Mais tu ne crois point au dieu Vistnou & à ses neuf métamorphoses ; comment se peut-il qu'un homme de bien refuse d'y ajouter foi ? Ecoutez, mon père, reprit l'Anglois : il y a des millions d'hommes sur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de Vistnou ni de ses aventures, & pour qui le soleil se leve tous les jours, & qui respirent un air pur, & qui boivent des eaux salutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les saisons. Le croirez-vous ? Il y parmi ces peuples, comme entre les enfans de Brachma, des cœurs vertueux, des hommes justes. L'équité, la candeur, la droiture, la bienfaisance & la piété sont en vénération chez eux, & même parmi les méchans. O mon père ! les songes de l'imagination different selon les climats, mais le sentiment est partout le même ; & la lumière dont il est la source est aussi répandue que celle du soleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, disoit Solinzeb en lui-même : tout ce que mon cœur, ma raison, la voix intime de



la nature me disent de croire, il le croit aussi ; & de mon culte il ne désavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver insensé. Tu pense donc, dit-il à Blanford, que l'homme de bien peut mourir tranquille ? — Assurément. — Je le pense de même, & j'attends la mort comme un doux sommeil. Mais après moi que deviendra ma fille ? Je ne vois plus dans ma patrie que la servitude & la désolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'instans je ne serai plus. Ah ! dit le jeune Anglois, si tel est son malheur que la mort la prive d'un père, daignez la confier à mes soins. J'atteste le ciel que sa pudeur, son innocence & sa liberté seront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. — Et dans quels principes sera-t-elle élevée ? — Dans les vôtres si vous voulez ; dans les miens si vous daignez m'en croire ; mais toujours dans la modestie & l'honnêteté qui font partout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le Bramine avec un air auguste & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles ; & le vieillard à qui tu parles sera peut-être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas besoin, lui dit Blanford, de me faire sentir la sainteté de mes promesses. Je

ne suis qu'un foible mortel ; mais rien sous le ciel n'est plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un courage si ferme que le Bramine en fût pénétré. Viens, Coraly, dit-il à sa fille, viens embrasser ton père expirant, viens embrasser ton nouveau père : qu'il soit après moi ton guide & ton soutien. Voilà ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes ayeux, le *Veidam* : après l'avoir bien médité, tu te laisseras instruire dans la croyance de ce vertueux étranger ; & tu choisiras celui des deux cultes qui te semblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit suivante le Bramine expira. Sa fille qui remplissoit l'air de ses cris, ne pouvoit se détacher de ce corps livide & glacé qu'elle arrosoit de ses larmes. Enfin la douleur épuisa ses forces, & l'on profita de son abbattement pour l'enlever de ce funeste lieu.

Blanford, que son devoir rappelloit d'Asie en Europe, emmena donc avec lui sa pupile ; & quoi qu'elle fût belle & facile à séduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris, il respecta son innocence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe,

& à dégager son esprit docile des préjugés de son pays.

Nelson étoit allé au-devant de son ami. Ils se revirent l'un l'autre avec la plus sensible joie. Mais d'abord la vue de Coraly surprit & affligea Nelson. Que fais-tu de cette enfant, dit-il à Blanford d'un ton sévère ? Est ce une captive, une esclave ? L'as-tu enlevée à ses parens ? As-tu fait gémir la nature ? Blanford lui raconta ce qui s'étoit passé ; Il lui fit un portrait si touchant de l'innocence, de la candeur, de la sensibilité, de la jeune Indienne, que Nelson lui-même en fût attendri. Voici mon dessein, continua Blanford ; auprès de ma mère & sous ses yeux elle s'instruira dans nos mœurs ; je formerai ce cœur simple & docile ; & si elle peut être heureuse avec moi, je l'épouserai.—Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint souvent les surprises & les diverses émotions d'une jeune étrangère à qui tout est nouveau ; Coraly éprouva tous ces mouvemens. Mais son heureuse facilité à tout saisir, à tout concevoir, devoit les soins qu'on prenoit de l'instruire. L'esprit, les talens & les grâces étoient en elle des dons innés : on n'eût que la peine de les développer

par une légère culture. Elle touchoit à sa seizième année, & Blanford alloit l'épouser, quand la mort lui enleva sa mère. Coraly la pleura comme si elle eût été la sienne ; & les soins qu'elle prit de consoler Blanford le touchèrent sensiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la nôce, il eût ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelson, & il lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne : Nelson l'en auroit fait rougir ; mais la douleur de la laisser livrée à elle-même, au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mère, dit-il, vivoit encore, elle seroit son guide ; mais le malheur qui poursuit cette enfant lui a enlevé son unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelson, que j'ai une sœur, & que ma maison est la tienne ? Ah Nelson, reprit Blanford, en fixant les yeux sur les siens, si tu savois quel est ce dépôt que tu veux que je te confie ? A ces mots Nelson sourit amèrement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux ! Tu n'oses me fier une femme ! Blanford interdit & confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma foiblesse : elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton

cœur par le mien : c'est moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus : je partirai tranquille, en laissant le dépôt de l'amour sous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelson, si je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place ?—Oui celle de père, je te le promets : n'en demande pas davantage.—C'en est assez : rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes ; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoissance, une amitié respectueuse étoient les sentimens les plus tendres que Blanford lui eût inspirés. Sa sensibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réservé à Nelson.

Blanford étoit plus beau que son ami ; mais sa beauté, comme son caractère, avoit une fierté mâle & sérieuse. Les sentimens qu'il avoit conçus pour sa pupile tenoient plus de l'ame d'un père que de celle d'un amant : c'étoient des soins sans complaisance, de la bonté sans agrémens, un intérêt tendre, mais triste, & le desir de le rendre heureuse avec lui, plutôt que le desir d'être heureux avec elle.

Nelson doué d'un caractère plus liant, avoit auffi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux sur-tout, ses yeux avoient l'éloquence de l'ame, Son regard, le plus touchant du monde, sembloit pénétrer jusqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de secrettes intelligences. Sa voix tonnoit lorsqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ses loix, sa gloire, sa liberté ; mais dans un entretien familier elle étoit sensible & pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus intéressant encore, c'étoit un air de modestie répandu dans toute sa personne. Cet homme, qui à la tête de sa nation auroit fait trembler un tyran, étoit dans la société, d'une timidité craintive : un seul mot de louange le faisoit rougir.

Lady Juliette Albury, sa sœur, étoit une veuve d'un esprit sage & d'un cœur excellent ; mais de cette prudence inquiète qui va toujours au-devant du malheur, & qui l'accélère au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de consoler la jeune Indienne. J'ai perdu mon second père, lui disoit cette aimable fille. Je n'ai plus que toi & Nelson dans le monde. Je vous aimerai, je vous obéirai. Ma vie & mon cœur sont à vous. Comme elle embrassoit Juliette,

Nelson arrive, & Coraly se leve avec un visage riant & céleste, mais encore arrosé de pleurs.

Hé-bien, demanda Nelson à sa sœur, l'avez-vous un peu consolée? Oui, je suis consolée, je ne suis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne, en essuyant ses beaux yeux noirs. Alors faisant asseoir Nelson à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre, & les pressant tendrement dans les siennes, Voilà ma mère, dit-elle à Nelson avec un regard qui eut amolli le marbre; & toi, Nelson, que feras-tu pour moi?—Moi, Mademoiselle? Votre bon ami.—*Mon bon ami!* cela est charmant! Je ferai donc aussi ta bonne amie! Ne me donne que ce nom-là.—Oui, ma bonne amie, ma chère Coraly, votre naïveté m'enchanté. Mon Dieu, disoit-il à sa sœur, la jolie enfant! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de la tienne, lui répondit sa prévoyante sœur. Nelson sourit avec dédain. Non, lui dit-il, jamais l'amour ne balancera dans mon ame les droits de la sainte amitié. Sois tranquille, ma sœur, & livre-toi sans crainte au soin de cultiver ce joli naturel. Blanford sera en-



chanté d'elle, si à son retour elle fait bien la langue ; car on lui entrevoit des idées, des nuances de sentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ses gestes, les traits de son visage, tout en elle annonce des pensées ingénieuses, qui pour éclore n'attendent que des mots. Ce sera, ma sœur, un amusement pour toi ; & tu verras son esprit se développer comme une fleur.—Oui, mon frère, comme une fleur qui nous cache bien des épines.

Lady Albury donnoit assiduelement des leçons d'Anglois à sa pupile, & celle-ci les rendoit plus intéressantes chaque jour, en y mêlant des traits de sentiment d'une vivacité, d'une délicatesse qui n'appartient qu'à la simple nature. C'étoit pour elle un triomphe que la découverte d'un mot, qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faisoit les applications les plus naïves & les plus touchantes : Nelson arrivoit ; elle voloit à lui, & lui répétoit sa leçon avec une joie, une simplicité qu'il ne trouvoit qu'amusante encore. Juliette seule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politesse de se tutoyer, & qu'il falloit se dire *vous*,

à moins qu'on ne fut frère & sœur. Coraly se fit expliquer ce que c'étoit que la politesse, & demanda à quoi elle étoit bonne, si le frère & la sœur n'en avoient pas besoin ? On lui dit que dans le monde elle suppléoit à la bienveillance. Elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui se vouloient du bien. On ajouta qu'elle marquoit le desir d'obliger & de plaire. Elle répondit que ce desir se marquoit tout seul sans la politesse : puis, donnant pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la caressoit sans cesse, elle demanda s'il étoit poli. Juliette se retrancha sur sa bienséance qui n'approuvoit pas, disoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué, de Coraly avec Nelson ; & celle-ci qui avoit l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur étoit jalouse des amitiés que lui faisoit le frère. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous suis soumise, & je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disoit-il, me déplaît dans sa bouche : il ne va point à sa naïveté. Il me déplaît aussi, reprit l'Indienne : il a quelque chose de repoussant

& de sévère ; au lieu que le *tu* est si doux ! si intime ! si attrayant ?—Entendez-vous, ma sœur ? Elle commence à savoir la langue.—Hé ! ce n'est pas ce qui m'inquiète ; avec une ame comme la sienne on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly, Nelson, d'où peut venir le ridicule usage de dire *vous* en parlant à un seul.—Cela vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foiblesse de l'homme ; il sent qu'il est peu de chose quand il n'est qu'un : il tâche de se doubler, de se multiplier en idée.—Oui, je conçois cette folie ; mais toi, Nelson, tu n'es pas assez vain.... Encore ! interrompit Juliette d'un ton sévère.—Hé-quoi, ma sœur, allez-vous la gronder ! Venez, Coraly, venez auprès de moi.—Je le lui défends.—Que vous êtes cruelle ! est-ce avec moi qu'elle est en danger ? Me soupçonnez-vous de lui tendre des pièges ? Ah ! laissez-lui ce naturel si pur ; laissez-lui l'aimable candeur de son pays & de son âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuse que la vertu même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble à moi que la nature s'afflige lorsque l'idée du mal pénètre dans une ame. Hélas, c'est

une plante vénimeuse qui ne vient que trop d'elle-même, sans qu'on se donne le soin de la semer.—Ce que vous dites là est le plus beau du monde ; mais puisque le mal existe il faut l'éviter, & pour l'éviter il faut le connoître.—Ah, ma pauvre petite Coraly, disoit Nelson, dans quel monde es-tu transplantée ! quelles mœurs, que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence, pour en sauver l'autre moitié !

A mesure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui sembloit un nouveau lien. Encore un devoir ! disoit-elle, encore une défense ! mon ame en est enveloppée comme d'un filet ; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fit un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit sans peine ; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faisoit à personne. Quoi de plus heureux lorsqu'on vit ensemble, disoit-elle, que de se voir avec plaisir ? & pourquoi se cacher une impression si douce ? Le plaisir n'est-il pas un bienfait ? Pourquoi le dérober à celui qui le cause ? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas,

& de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime ! C'est quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De semblables réflexions la plongeient dans la mélancolie ; & lorsque Juliette la lui reprochoit, Vous en savez la cause, lui disoit-elle : tout ce qui contrarie la nature doit l'attrister, & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly dans ses petites impatiences, avoit quelque chose de si doux & de si touchant, que Lady Albury s'accusoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa manière de la consoler & de lui rendre sa belle humeur, étoit de l'employer à de petits services, & de lui commander comme à son enfant. Le plaisir de penser qu'elle étoit utile la flattoit sensiblement : elle en prévoyoit l'instant pour le saisir ; mais les mêmes soins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelson, & on la désoloit en modérant son zèle. Les bons offices de la servitude, disoit-elle, sont bas & vils, parce qu'ils ne sont pas volontaires ; mais dès qu'ils sont libres il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laisse humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai su quelle

est la dignité de la tribu où je suis née ; & lorsque vos belles Dames & vos jeunes Lords viennent m'examiner avec une curiosité si familière, leur dédain ne fait que m'élever l'ame, & je sens que je les vauz bien. Mais avec vous & Nelson, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi ?

Nelson lui-même sembloit quelque-fois confus des peines qu'elle se donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui disoit-elle, puisque vous rougissez d'avoir besoin de moi ! Je ne suis pas si fière que vous : servez-moi ; j'en serai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingénue & sensible inquiétoient Lady Albury. Je tremble, disoit-elle à Nelson quand ils étoient seuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne cause son malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faisoit à l'innocence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altère & déplace les idées. Coraly m'aime, je le fais ; mais elle m'aime comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien ? Est-ce la faute de cette enfant si la douce & vive expression d'un sentiment si juste & si louable, est profanée dans nos mœurs ?



Ce qu'on y attache de criminel lui est-il jamais tombé dans la pensée ?—Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que son amour pour vous ; mais. . . . —Mais, ma sœur, pourquoi supposer, pourquoi vouloir que ce soit de l'amour ? C'est de la bonne & simple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même.—Vous vous persuadez, Nelson, que c'est le même sentiment ; voulez-vous en faire l'épreuve ? Ayons l'air de nous séparer & de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. —Nous y voilà : des pièges ! des détours ! Pourquoi lui en imposer ? Pourquoi l'instruire à feindre ? Hélas ! son ame se déguise-t-elle ?—Oui, je commence à la gêner : elle me craint depuis qu'elle vous aime.—Et pourquoi la lui avoir inspirée cette crainte ? On veut que l'on soit ingénu, & l'on met du péril à l'être ; on recommande la vérité, & si elle échappe on en fait un reproche ! Ah ! la nature n'a pas tort : elle seroit franche si elle étoit libre : c'est l'art qu'on emploie à la contraindre qui la plie à la fausseté.—Voilà des réflexions bien sérieuses pour ce qui n'est au fond qu'un badinage ! Car enfin, de quoi s'agit-il ? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir



de quel côté penchera son sœur : voilà tout.—Voilà tout ; mais voilà un mensonge, & qui pis est, un mensonge affligeant.—N'y pensons plus : il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir.—Moi, ma sœur ! je ne demande qu'à m'éclairer pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu ; mais à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ?—Le silence & l'air sérieux : Coraly vient ; vous allez nous entendre.

Qu'est-ce donc ? leur dit Coraly en les abordant. Nelson dans un coin ! Juliette dans l'autre ! Est-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une résolution qui nous afflige ; mais il falloit en venir là. Nous ne logerons plus ensemble ; chacun de nous aura sa maison ; & nous sommes convenus de vous laisser le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'est moi, dit-elle, qui suis la cause que vous voulez quitter Nelson. Vous êtes fâchée qu'il m'aime ; vous êtes jalouse de la pitié que lui inspire une jeune orpheline. Hélas ! que n'envierez-vous pas, si vous enviez la pitié ; si vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous sa vie,

le seul bien qui lui soit resté ? Vous êtes injuste, Milady, oui, vous êtes injuste. Votre frère en m'aimant ne vous aime pas moins, & s'il étoit possible il vous aimeroit davantage, car mes sentimens passeroient dans son ame, & je n'ai à lui inspirer pour vous que la complaisance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui persuader qu'elle & Nelson se quittoient bons amis. Il n'est pas possible, dit-elle. Vous faisiez vos délices de vivre ensemble. Et depuis quand vous faut-il deux maisons ? Les gens qui s'aiment ne sont jamais à l'écart ; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui haïssent. Vous, ô ciel ! vous haïr ! reprit-elle ; & qui s'aimera si deux cœurs si bons, si vertueux ne s'aiment pas ? C'est moi, malheureuse, qui ai porté le trouble dans la maison de la paix. Je veux m'en éloigner : oui, je vous en supplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des ames sensibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne me feront pas un crime d'inspirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je suis libre, reprit fièrement la jeune Indienne : il m'est permis de disposer

de moi. Et que ferois-je ici ? Auprès de qui vivrois-je ? De quel œil l'un de vous verroit-il en moi celle qui l'auroit privé de l'autre ? Tiendrois-je lieu à Nelson ne sa sœur ? Vous consolerois-je de la perte d'un frère ? Moi, destinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement ! Non, vous ne vous quitterez point : mes bras seront pour vous une chaîne. Alors se précipitant vers Nelson, & le saisissant pas par la main, Venez, vous ; lui dit-elle, jurer à votre sœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelson ému jusqu'au fond de l'ame, se laissa conduire aux genoux de sa sœur ; & Coraly se jetant au cou de Juliette, Vous, poursuivit-elle, si vous êtes ma mère, pardonnez-lui d'aimer votre enfant : son cœur a de quoi nous suffire, & si vous y perdez quelque chose, le mien vous en dédommagera. Ah ! dangereuse fille, lui dit l'Angloise attendrie, que vous allez nous causer de peines ! Ah, ma sœur, s'écria Nelson, qui se sentoît presser par Coraly contre le sein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant !

Coraly enchantée de son triomphe, baisoit tendrement Juliette, dans l'instant même que Nelson appuyoit son vi-

rage à celui de sa sœur. Il sentit toucher à sa joue la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut surpris du trouble & du saisissement que cet accident lui causa. Heureusement ce n'est-là, dit-il, qu'une simple émotion des sens : cela ne va point jusqu'à l'ame. Je me possède & je suis sûr de moi. Il dissimula cependant à sa sœur ce qu'il eut voulu se cacher à lui-même. Il consola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire pour l'inquiéter n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en est pas un, ajouta-t-il, c'est le conseil que je vous donne de vous défier, ma chère Coraly, de votre cœur trop simple & trop sensible. Rien de plus charmant que ce caractère affectueux & tendre, mais les meilleures choses deviennent bien souvent dangereuses par leur excès.

Ne calmez-vous pas mes inquiétudes, demanda Coraly à Juliette, sitôt que Nelson se fut retiré ? Quoiqu'on me dise, il n'est pas naturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque chose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue ; Nelson lui-même étoit saisi de je ne fais quelle frayeur ; j'ai senti sa main trembler dans

la mienne; mes yeux ont rencontré les siens, & j'y ai vu quelque chose de tendre & de douloureux à la fois. Il craint ma sensibilité. Il semble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, seroit-ce un mal d'aimer?—Oui, mon enfant, puisqu'il faut vous le dire, c'est est un pour vous & pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme est destinée à la société d'un seul homme; & par cette union solennelle & sainte, le plaisir d'aimer est pour elle un devoir. Je fais cela, dit Coraly ingénument: c'est ce qu'on appelle mariage.—Oui, Coraly, & cette amitié est louable entre deux époux; mais jusques-là elle est interdite.—Cela n'est pas raisonnable, dit le jeune Indienne; car avant de s'unir l'un à l'autre il faut savoir si l'on s'aimera; & ce n'est qu'autant que l'on s'aime déjà que l'on est sûr de s'aimer encore. Par exemple, si Nelson m'aimoit comme je l'aime, il seroit bien clair que chacun de nous auroit rencontré sa moitié.—Et ne voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous sommes esclaves; & que vous n'êtes pas destinée à Nelson? Je vous entends, dit Coraly en baissant les yeux; je suis pauvre, & Nelson est

fiche ; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaisante. Si un arbre avoit du sentiment, il se plairoit à voir celui qui le cultive se reposer sous son ombrage, respirer le parfum de ses fleurs, goûter la douceur de ses fruits : je suis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une ame.

Juliette sourit de la comparaison ; mais bientôt elle lui fit sentir que rien ne seroit moins décent que ce qui lui sembloit si juste. Coraly l'écouta, rougit ; & dès-lors à sa gaieté, à son ingénuité naturelle succéda l'air le plus réservé & le maintien le plus timide. Ce qui blessait le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eut pu voir des exemples dans l'Inde, c'étoit l'excessive inégalité des richesses ; mais elle n'en avoit point encore été humiliée : elle le fut pour la première fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie se passa à m'instruire de choses assez superflues. Une industrie qui donne du pain me fera beaucoup plus utile. C'est une ressource que je vous supplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y serez jamais réduite, lui dit l'Angloise, & sans parler de nous, ce n'est pas en vain que Blanford a pris

avec vous la qualité de père. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent souvent plus qu'on ne veut. Il n'est pas honteux d'en recevoir ; mais je sens bien qu'il est encore plus honnête de s'en passer. Juliette eut beau se plaindre de cet excès de délicatesse : Coraly ne voulut plus entendre parler d'amusements ni de vaines études. Parmi les travaux qui conviennent à de foibles mains, elle choisit ceux qui demandoient le plus d'adresse & d'intelligence, & en s'y appliquant, sa seule inquiétude étoit de savoir s'ils donnoient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter ? lui demanda Juliette. Je veux me mettre, répondoit Coraly, au-dessus de tous les besoins, excepté celui de vous aimer. Je vous pourrai vous délivrer de moi, si je nuis à votre bonheur ; mais si je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous suis inutile, & je vous suis chère ; ce désintéressement est un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelson ne savoit que penser de l'application de Coraly à un travail tout mécanique, & du dégoût qui lui avoit pris pour les choses de pur agrément. Il voyoit avec la même surprise la modeste simplicité qu'elle avoit mise dans sa pa-



rure ; il lui en demanda la raison. Je m'essaye à être pauvre, lui répondit-elle avec un sourire, & ses yeux baissés se mouillèrent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent jusqu'au fond du cœur. O ciel ! dit-il, ma sœur lui auroit-elle fait craindre de se voir pauvre & délaissée ! Dès qu'il fut seul avec Juliette il la pressa de l'en éclaircir.

Hélas, dit-il après l'avoir entendue, quels soins cruels vous vous donnez pour empoisonner sa vie & la mienne ! Quand vous seriez moins sûre de son innocence, ne l'êtes vous pas de mon honnêteté ?— Ah, Nelson ! ce n'est pas le crime, c'est le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle sécurité dangereuse elle se livre au plaisir de vous voir ; comme elle s'attache insensiblement à vous ; comme la nature l'attire, à son insu, dans les pièges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au sien le nom d'amitié n'est qu'un voile. Et que ne puis je vous laisser tous les deux dans l'illusion ! Mais, Nelson, votre devoir m'est plus cher que votre repos. Coraly est destinée à votre ami ; lui-même il vous l'a confiée ; & sans le vouloir vous la lui enlevez.—Moi, ma sœur ! qu'osez vous me prédire ?—Ce que vous devez évi-

ter. Je veux qu'en vous aimant elle consente à se donner à Blanford ; je veux qu'il se flatte d'en être aimé, & qu'il soit heureux avec elle ; sera-t-elle heureuse avec lui ? Et ne fussiez-vous sensible qu'à la pitié, dont elle est si digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée ? Mais encore seroit-ce un prodige de la voir se consumer d'amour, & de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez. . . Que dis-je ? ah, Nelson ! plût au ciel qu'il fut temps encore !—Oui, ma sœur, il est de temps de prendre telle résolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la sensibilité de cette ame innocente, & de ne pas trop l'affliger.—Votre absence l'affligera sans doute ; mais cela seul peut la guérir. Voici le temps de la campagne ; je dois vous y suivre, y mener Coraly ; vous y irez seul : nous resterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous avons besoins de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelson la laissoit à Londres avec Juliette, elle se crut jetée dans un désert & abandonnée de la nature entière. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par conséquent à dissimuler, elle prit pour excuse de sa

douleur le reproche qu'elle se faisoit de les séparer l'un de l'autre. Vous deviez le suivre, disoit-elle à Milady; c'est moi qui vous retiens. Ah, malheureuse que je suis ! laissez-moi seule, abandonnez-moi ; Et en disant ces mots elle pleuroit amèrement. Plus Juliette vouloit la dissiper & plus elle augmentoit ses peines. Tous les objets qui l'environnoient ne faisoient qu'effleurer ses sens ; une seule idée occupoit son ame. Il falloit une espèce de violence pour l'en distraire ; & dès qu'on la laissoit livrée à elle-même, il sembloit voir sa pensée revoler vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelson, une vive rougeur coloroit son visage, son sein s'élevoit, ses lèvres palpitoyent, tout son corps étoit saisi d'un tremblement sensible. Juliette la surprenoit à la promenade, traçant sur le sable, d'espace en espace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelson décoroit l'appartement de Juliette ; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres : elle avoit beau vouloir les en détourner ; ils y revenoient bientôt comme d'eux-mêmes, & par un de ces mouvemens dont l'ame est complice & non pas confidente.

L'ennui où elle étoit plongée se dissipoit à cette vue, son ouvrage lui tomboit des mains, & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre animoit alors sa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur désolant. Son désespoir ne se modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaisez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne soit que douleur & qu'amertume. Si quelque chose adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'est peu d'éloigner de moi celui que j'aime; son ombre même a pour moi trop de charmes, vous m'enviez le plaisir, le foible plaisir de la voir.—Ah, malheureuse enfant, que voulez-vous?—L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour une autre. Je n'espère rien, je ne demande rien. Mes mains me fussent pour vivre, mon cœur ne suffit pour aimer. Je vous suis importune, peut-être odieuse; éloignez-moi de vous & ne me laissez que cette image où son ame respire, où je crois du moins la voir respirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me persuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes soupirs &

qu'il en est touché.—Et pourquoi nourrir, ma chère Coraly, ce feu cruel qui vous dévore ? Je vous afflige ; mais c'est pour votre bien & pour le repos de Nelson. Voulez vous le rendre malheureux ? Il le fera s'il sait que vous l'aimez & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raisons ; mais ce penchant que vous croyez si doux, seroit le poison de sa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami & de mon frère : épargnez-lui des remords, des combats qui le conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce discours. Elle pressa Milady de lui dire ce que l'amour de Nelson pour elle auroit de funeste pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Juliette, ce seroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir. Mais le plus saint de tous les devoirs lui interdit l'espoir d'être à vous.

Comment exprimer la désolation où l'ame de Coraly fut plongée ? Quelles mœurs, quel pays, disoit-elle, où l'on ne peut pas disposer de soi ; où le premier des biens, l'amour mutuel, est un mal effroyable ! Il faut donc que je tremble de revoir Nelson ! il faut que je tremble de lui plaire ! De lui plaire ! hélas ! j'aurois donné ma vie pour être un mo-

ment à ses yeux aussi aimable qu'il l'est aux miens. Eloignons-nous de ce bord funeste où l'on se fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaisseaux qui faisoient voile pour sa patrie. Elle résolut de s'embarquer sans dire adieu à Juliette. Seulement un soir, à l'heure du sommeil, Juliette sentit qu'en lui baisant la main, ses lèvres la pressoient plus tendrement que de coutume, & qu'il lui échappoit de profonds soupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, se dit Juliette alarmée. Ses yeux se sont attachés sur les miens avec l'expression la plus vive de la tendresse & de la douceur. Que se passe-t-il de nouveau dans son ame ? Cette inquiétude la troubla toute la nuit, & le lendemain matin elle envoya savoir si Coraly reposoit encore. On lui apprit qu'elle étoit sortie, seule & dans l'habit le plus simple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury se leva désolée & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaisseau, y sollicitant une place, environnée de Matelots, que sa beauté, ses grâces, sa jeunesse, le son de sa voix, & sur-tout la naïveté de sa prière ravissoient de sur-



prise & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le besoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de précieux, elle l'avoit laissé, hors un petit cœur de cristal qu'elle avoit reçu de Nelson.

Au nom de Lady Albury elle céda sans résistance, & se laissa remmener. Elle parut devant elle un peu confuse de son évasion ; mais à ses reproches elle répondit, qu'elle étoit malheureuse & libre.— Hé-quoi, ma chère Coraly ! ne voyez-vous ici pour vous que le malheur ? Si je n'y voyois que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerois jamais. C'est le malheur de Nelson qui m'épouvante, & c'est pour son repos que je veux le fuir.

Juliette ne savoit que répondre : elle n'osoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis sur elle : c'eût été le lui faire haïr comme la cause de son malheur. Elle aima mieux diminuer ses craintes. Je n'ai pu vous dissimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour ; mais le mal n'est pas sans remède. Six mois d'absence, la raison, l'amitié, que fais-je ? un autre objet peut-être... L'Indienne l'interrompit. Dites la mort : voilà mon seul remède. Quoi ? la raison ne guérira d'aimer le plus accompli, le



plus digne des hommes ! Six mois d'absence me donneront une ame qui ne l'aime pas ! Le temps change-t-il la nature ? L'amitié me plaindra ; mais me guerira-t-elle ? Un autre objet ! . . . Vous ne le croyez pas. Vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelsons dans le monde ; mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur ; il est donné. C'est, dites-vous, un don funeste : je ne le conçois pas ; mais si cela est, laissez-moi m'éloigner de Nelson, lui dérober ma vue & mes larmes. Il n'est pas insensible, il en seroit ému ; & si c'est pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas ! qui peut se voir avec indifférence chérir comme un père, réverer comme un dieu ! Qui peut se voir aimer comme je l'aime, & ne pas aimer à son tour ! Vous ne l'exposerez pas à ce péril, reprit Juliette : vous lui cacherez votre foiblesse & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'est pas la force qui vous manque, c'est le courage de la vertu. — Hélas ! j'ai du courage contre le malheur ; mais en est-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose ? Elles sont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous je-

tez des nuages dans mon esprit ; vous n'y répandez aucune lumière. J'ai besoin de voir & d'entendre Nelson : il décidera de ma vie.

Lady Albury dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuse Coraly sécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laissât partir ; se résolut à écrire à Nelson qu'il vint dissuader cette enfant du dessein de retourner dans l'Inde, & la sauver du dégoût de la vie qui la consumoit tous les jours. Mais Nelson lui-même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly qu'il avoit senti le danger de la voir par la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint sérieux par la privation. Dans le silence de la solitude, il avoit interrogé son ame : il y avoit trouvé l'amitié languissante, le zèle du bien public affoibli, presque éteint, & l'amour seul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce sur les bons cœurs. Il s'aperçut avec effroi que sa raison même s'étoit laissé séduire. Les droits de Blanford n'étoient plus si sacrés ; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly étoit au moins très-excusable ; après tout, l'Indienne

étoit libre, & Blanford lui-même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah, malheureux ! reprit Nelson épouvanté de ces idées. Où m'égare un aveugle amour ! Le poison du vice me gagne ; mon cœur est déjà corrompu. Est-ce à moi d'examiner si le dépôt qui m'est remis, appartient à celui qui me le confie ? & m'en suis-je établi le juge quand j'ai promis de le garder ? L'Indienne est libre ; mais le suis-je moi-même ? Douterois-je des droits de Blanford, si ce n'étoit pour les usurper ? Mon crime a commencé par être involontaire ; mais il ne l'est plus sitôt que j'y consens. Moi ! justifier le parjure ! moi ! trouver excusable un infidèle ami ! Qui te l'eut dit, Nelson, qui te l'eut dit, en embrassant le vertueux Blanford, que tu révoquerois en-doute s'il te seroit permis de lui ravir celle qui doit être son épouse, & qu'il remise à ta foi ? A quel excès l'amour avilit l'homme ! & quelle étrange révolution son ivresse fait dans un cœur ! Ah ! qu'il déchire le mien s'il veut ; il ne le rendra ni perfide ni lâche ; & si ma raison m'abandonne, ma conscience du moins ne me trahira pas. Sa lumière est incorruptible : le nuage des passions ne peut l'obscurcir : voilà mon guide ; &

l'amitié l'honneur, la bonne foi ne sont pas encore sans appui.

Cependant l'image de Coraly le poursuivait sans cesse. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ses charmes, parée de sa simple beauté, portant sur le front la sérénité de l'innocence, le sourire de la candeur sur les lèvres, le feu du désir dans les yeux, & dans toutes les grâces de sa personne l'air attrayant de la volupté, il eût trouvé dans ses principes, dans la sévérité de ses mœurs, de quoi résister à la séduction ; mais il croyait voir cette aimable enfant aussi sensible que lui, plus foible, & n'ayant pour défense qu'une sagesse qui n'étoit pas la sienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui seroit son malheur ; & la pitié qu'elle lui inspiroit servoit d'aliment à l'amour. Nelson s'accusoit d'aimer Coraly, mais il se pardonnoit de la plaindre. Sensible aux maux qu'il alloit lui causer il ne pouvoit se peindre ses larmes, sans penser aux beaux yeux qui devoient les répandre, au sein naissant quelles arroseroient : ainsi la résolution de l'oublier la lui rendoit encore plus chère. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à mesure qu'il se sentoit plus foible, il devenoit plus courageux. Cessons, disoit-il, de vouloir

nous guérir : je m'épuise en efforts inutiles. C'est un accès qu'il faut laisser passer. Je brûle, je languis, je me meurs ; mais tout cela se borne à souffrir, & je ne dois compte qu'à moi de ce qui se passe au-dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au-dehors rien qui décele ma passion, mon ami n'a point à se plaindre. Ce n'est qu'un malheur d'être foible ; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette résolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que se trouva la lettre de sa sœur. Il la lut avec une émotion, un saisissement inexprimable. O douce & tendre victime, disoit-il, tu gémis, tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir ! Pardonne ; le ciel m'est témoin que je ressens plus vivement que toi, toutes les peines que je te cause. Puisse bien-tôt mon ami, ton époux, venir essuyer tes précieuses larmes ! Il t'aimera comme je t'aime ; il fera son bonheur du tien. Cependant il faut que je la voie pour la retenir & la consoler. Que je la voie ! A quoi je m'expose ! Ses grâces touchantes, sa douleur, son amour, ces larmes que je fais couler & qu'il seroit si doux de recueillir, ces soupirs que laisse échapper un cœur simple & sans artifice, ce langage de la nature,

où l'ame la plus sensible se peint avec tant de candeur : quelles épreuves à soutenir ! Que deviendrai-je ? & que puis-je lui dire ? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en père. Je n'en serai après l'avoir vue que plus troublé, plus malheureux ; mais ce n'est pas de mon repos qu'il s'agit ; il y va du sien : il y va surtout du bonheur d'un ami pour lequel il faut qu'elle vive. Je suis sûr de me vaincre moi-même, & quelque pénible que soit le combat, il y auroit de la foiblesse & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelson, Coraly, tremblante & confuse, osoit à peine se présenter à lui. Elle avoit souhaité son retour avec ardeur, & en le voyant un froid mortel se glissa dans ses veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un seul mot décider de son sort.

Quel fut l'attendrissement de Nelson, de voir les roses de la jeunesse fanées sur ses belles joues, & le feu de ses yeux presque éteint ! Venez, dit Juliette à son frère, tranquilliser l'esprit de cette enfant, & la guérir de sa mélancolie. L'ennui la consume auprès de moi ; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelson lui parlant avec amitié, voulut l'engager par de doux reproches à s'ex-

pliquer devant sa sœur ; mais Coraly gardoit le silence ; & Juliette qui s'aperçut qu'elle la génoit, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly ? Que vous avons-nous fait ? lui dit Nelson. Quelle douleur vous presse ?—Ne le savez-vous pas ? N'avez-vous pas dû voir que ma joie & que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause ? Cruel ami, je ne vis que par vous ; & vous me fuyez ; vous voulez que je meure ! . . Mais non, vous ne le voulez pas ; on vous le fait vouloir ; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous & que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'ame, & on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grâce, poursuivit-elle en se jetant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, & quel malheur je cause. Y a-t-il ici des lois assez cruelles, y a-t-il des tyrans assez rigoureux pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur & de ma raison ? Faut-il ne rien aimer dans le monde ? ou si je puis aimer, pouvois-je mieux choisir ?

Ma chère Coraly, lui répondit Nelson, rien n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous. Il



seroit impossible, il seroit même injuste que vous n'y fussiez pas sensible.—Ah ! je respire : c'est-là parler raison.—Mais quoiqu'il fut bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde, c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir.—Hélas ! je ne vous entends plus.—Lorsque mon ami vous a confiée à ma foi, il vous étoit cher ?—Il l'est encore.—Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui ?—Je le crois.—Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde ?—Je ne vous connoissois pas.—Blanford votre libérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant a droit d'être aimé.—Ses bienfaits me sont toujours présens : je le chéris comme un second père.—Hé-bien, sachez qu'il a résolu de vous unir à lui, par un lien plus doux encore & plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même, & à son retour il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah, dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare ? Soyez tranquille, il est détruit.—Comment ?—Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne fera l'épouse de Blanford.—Il faut que cela soit.—Cela n'est pas possible ; Blanford lui-même l'avouera.—Quoi ! celui qui vous a reçue

de la main d'un père expirant, & qui lui-même vous a servi de père!—A ce titre sacré je revère Blanford; mais qu'il n'exige rien de plus.—Vous avez donc résolu son malheur?—J'ai résolu de ne tromper personne. Si je m'étois donnée à Blanford, & que Nelson me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelson, je serois parjure à Blanford.—Que dites-vous?—Ce que j'oserais dire à Blanford lui-même. Et pourquoi le dissimulerois-je? Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer?—Ah, que vous me rendez coupable!—Vous! Et de quoi? d'être aimable à mes yeux? Ah, le Ciel dispose de nous. C'est lui qui a donné à Nelson ces grâces, ces vertus qui m'enchantent; c'est lui qui m'a donné cette ame, qu'il a faite exprès pour Nelson. Si l'on savoit comme elle en est remplie, comme il est impossible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous!... Ah! qu'on ne me parle jamais de vivre, si ce n'est pas pour vous que je vis.—Et c'est ce qui me désespère. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas droit de m'accabler?—Lui! & de quoi peut-il se plaindre? qu'a-t-il perdu? que lui avez-vous ravi? J'aime Blanford comme un père tendre; j'aime Nelson comme moi-même, & plus

que moi-même : ces sentimens ne sont pas exclusifs. Si Blanford m'a remise en vos mains comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'est pas vous, c'est lui qui est injuste. — Hélas ! c'est moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enlève : il feroit à lui s'il n'étoit pas à moi ; & le gardien en est le ravisseur. — Non, mon ami, foyez équitable. J'étois à moi, je suis à vous : moi seule j'ai pu me donner, & c'est à vous que je me suis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'est vous qui les usurpez pour elle, & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. — Lui, mon ami ! vous faire violence ! — Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même, ou que vous l'exerciez pour lui ? En suis-je moins traitée en esclave ? Un seul intérêt vous occupe & vous touche ; mais qu'un autre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y souscrire, ne vous feriez vous pas une gloire de m'affranchir ? Ce n'est donc que pour l'amitié que vous trahissez la nature ! Que dis-je ? la nature ! & l'amour, Nelson, l'amour aussi n'a-t-il pas ses droits ? N'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames sensibles ? Est-il juste & généreux d'accabler, de désespérer une amante, &

de déchirer sans pitié un cœur dont le seul crime est de vous aimer ?

Les sanglots lui coupèrent la voix ; & Nelson qui l'en vit suffoquée, n'eut pas même le temps d'appeller sa sœur. Il se hâta de dénouer les rubans qui tenoient son sein à la gêne ; & alors tout ce que la jeunesse dans sa fleur a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant passionné. La frayeur dont il étoit saisi l'y rendit d'abord insensible, mais lorsque l'Indienne reprenant ses esprits & se sentant presser dans ses bras, tressaillit d'amour & de joie, & qu'en ouvrant ses beaux yeux languissans, elle chercha les yeux de Nelson : Puissances du Ciel, dit-il, soutenez-moi : toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chère Coraly.—Vous voulez que je vive, Nelson ! vous voulez donc que je vous aime ?—Non, je serois parjure à l'amitié, je serois indigne de voir la lumière, indigne de revoir mon ami. Hélas ! il me l'avoit prédit, & je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop présumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laissez-moi vous fuir & me vaincre. Ah ! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ses genoux. Nelson qui croit voir expirer ce qu'il aime, se précipite pour l'embrasser, & se retenant tout-

à-coup à la vue de Juliette, Ma sœur, dit-il, secourez-là : c'est à moi de mourir. En achevant ces mots il s'éloigne.

Où est-il ? demanda Coraly, en ouvrant les yeux. Que lui ai-je fait ? Pourquoi me fuir ? Et vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeler à la vie ?

Sa douleur redouble quand elle apprit que Nelson venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'espoir & de courage. Le trouble & l'attendrissement que Nelson n'avoit pu lui dissimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu saisi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour se vaincre & pour s'éloigner, tout lui persuada qu'elle étoit aimée. S'il est vrai, dit-elle, je suis heureuse. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il est trop juste & trop généreux pour vouloir me tyranniser. Mais cette illusion fut bientôt dissipée.

Nelson reçut à la campagne une lettre de son ami qui lui annonçoit son retour. J'espère, disoit-il à la fin de sa lettre, me voir dans trois mois réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, si je t'associe dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fut long-temps à toi seul, aujourd'hui elle se partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais

mon bonheur de l'une & de l'autre; je fais mon bonheur de penser que par tes soins & les soins de ta sœur, je reverrai ma chère pupile, l'esprit orné de nouvelles connoissances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, plus aimable s'il est possible & plus disposée à m'aimer. Ce sera pour moi la félicité pure de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivoit Nelson à sa sœur, & la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi ! quel reproche pour elle !

C'en est fait, dit Coraly après avoir lu, je ne serai jamais à Nelson ; mais qu'il n'exige pas que je sois à un autre. La liberté de l'aimer est un bien auquel je ne puis renoncer. Cette résolution la soutint : & Nelson dans sa solitude étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, disoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé fait-il mon supplice ? Que dis-je ? être aimé ! ce n'est rien ; mais être aimé de ce que j'aime ! toucher au bonheur ! n'avoir qu'à m'y livrer ! . . . Ah ! tout ce que je puis, c'est de fuir : inviolable & sainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant ! en quel état je l'ai abandonnée ! elle a bien raison de le dire : elle est esclave de mes devoirs

Je l'immole comme une victime, & c'est à ses dépens que je suis généreux. Il y a donc des vertus qui blessent la nature ; & pour être honnête on est donc quelquefois obligé d'être injuste & cruel ! O mon ami, puisses-tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te cède, & vivre heureux de mon malheur. Oui, je desire qu'elle t'aime ; je le desire, le Ciel m'en est témoin ; & de toutes mes peines la plus sensible est de douter du succès de mes vœux.

Il n'étoit pas possible que la nature se soutint dans un état si violent. Nelson, après de longs combats, cherchoit le repos ; plus de repos pour lui. Sa constance enfin s'épuisa, & son ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foiblesse de sa raison, l'inutilité de sa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuse, le vuide & le néant où tomberoit son ame s'il cessoit d'aimer Coraly, les maux sans relâche qu'il avoit à souffrir s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un rival dans son fidelle ami, tout lui faisoit un tourment de la vie, tout le pressoit d'en abrégier le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'étoit pas dans les principes de Nelson



qu'un homme, un citoyen pût disposer de soi. Il se fit une loi de vivre, consolé d'être malheureux s'il pouvoit encore être utile au monde, mais consumé d'ennui & de tristesse, & devenu comme insensible à tout.

Le temps marqué pour le retour de Blanford approchoit. Il étoit essentiel que tout fut disposé pour lui cacher le mal qu'avoit fait son absence ; & qui résoudroit Coraly à dissimuler, si ce n'étoit Nelson ? Il revient donc à Londres, mais languissant, abattu, au point d'en être méconnoissable. Sa vue accabla de douleur Juliette, & quelle impression ne fit-elle pas sur l'ame de Coraly ! Nelson prit sur lui pour les rassurer ; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fièvre lente qui le consumoit redoubla ; il fallut céder ; & ce fut alors un nouveau combat entre sa sœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelson. Elle demandoit instamment qu'on agréât ses soins & ses veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui ; mais elle n'en goûtoit pas davantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les instans de la nuit on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, ou immobile

sur le seuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame sur les levres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelson s'aperçut que sa sœur ne la lui laissoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il ; cela est inutile : la sévérité n'est plus de saison : c'est par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient seuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque chose pour me rendre la santé, n'est-ce pas ?— O ciel ! je donnerois ma vie.— Vous pouvez me guérir à moins. Nos préjugés sont peut être injustes & nos principes inhumains ; mais l'honnête homme en est esclave. Je suis l'ami de Blanford dès l'enfance. Il compte sur moi comme sur lui-même, & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépositaire, creuse tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir si j'exagère. Je ne vous cache pas la source du poison lent qui me consume. Vous seule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas : vous serez toujours libre ; mais on chercheroit vainement un autre remède à mon mal. Blanford arrive. S'il s'aperçoit de votre éloignement

pour lui, si vous lui refusez cette main qui sans moi lui étoit accordée, soyez bien sûre que je ne survivrai pas à son malheur & à mes remords. Nos embrassemens seront nos adieux. Consultez-vous ma chère enfant, & si vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, justifiez-moi envers mon ami. Ah ! vivez, & disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même ; & ces mots désolans pour l'amour, portèrent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis-je me donner à celui que je n'aime pas, le cœur plein de celui que j'aime ?—Mon enfant, dans une ame honnête le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdez bientôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute ; mais il y va de ma vie, & vous aurez la consolation de m'avoir sauvé.—C'est tout pour moi : je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime : elle gémit, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami ! M'instruirez-vous dans l'art de feindre ?—Non, Coraly, la feinte est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en

vous la reconnoissance, l'estime, la douce amitié; ces sentimens sont dûs à votre bienfaiteur, & ils suffisent à votre époux : ne lui en marquez pas davantage. Quant à ce penchant qui n'est pas pour lui, vous lui en devez le sacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuirait s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché; & la vérité dangereuse a le silence pour azile.

Juliette abrégéa cette scène trop pénible pour l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle, & il n'est point de caresse & d'éloge qu'elle n'employât pour la consoler. C'est ainsi, disoit la jeune Indienne, avec un sourire plein d'amertume, que sur le Gange on flate la douleur d'une veuve qui va se dévouer aux flammes du bucher de son époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas ! son sacrifice est bientôt consommé ; le mien fera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas dix-huit ans ! que de larmes encore à répandre d'ici au moment où mes yeux se fermeront pour jamais ! Cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame absorbée dans sa douleur. Il ne s'agissoit plus de la consoler, mais de s'affliger avec elle. La complaisance, la persuasion, l'indulgente & sensible

pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en usage, inutilement.

Enfin, l'on apprend que Blanford arrive : & Nelson, tout foible & défaillant qu'il est, va le recevoir & l'embrasser au port. Blanford en le voyant ne put dissimuler son étonnement & son inquiétude. Rassure-toi, lui dit Nelson : j'ai été bien mal ; mais ma santé revient. Je te revois, & la joie est un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne suis pas le seul dont la santé se soit ressentie de ton absence. Ta pupile est un peu changée : l'air de nos climats y peut contribuer. Du reste, elle a fait des progrès sensibles, son esprit, ses talens se sont développés, & si l'espèce de langueur où elle est tombée se dissipe, tu posséderas ce qui est assez rare, une femme en qui la nature ne laisse rien à désirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly foible & languissante ; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le ciel ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me causoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly : Blanford s'aperçut de son trouble. Mon

ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre.— Oui, vos bontés me sont connues; mais puis-je ne approuver l'excès?—Voilà un langage qui se ressent de la politesse d'Europe: daignez l'oublier avec moi. Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le temps où si je vous avois dit: Veux tu que l'himen nous unisse? vous m'auriez répondu sans détour, J'y consens, ou bien, Je n'y puis consentir; usez de la même franchise. Je vous aime Coraly; mais je vous aime heureuse: votre malheur feroit le mien. Nelson tremblant regardoit Coraly & n'osoit prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second père, j'ai dit en moi-même: Il sera content de ma vénération & de ma tendresse; mais si le nom d'époux se mêle à des titres déjà si saints, que n'avez-vous pas droit d'attendre, ai-je de quoi m'acquitter envers vous?—Ah! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis si tu réponds à ma tendresse. Ton image m'a suivi partout. Mon ame revoloit vers toi à travers les abîmes qui nous séparoient: j'ai appris le nom de

Coralie aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette, pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est temps bientôt que je veille moi-même à une santé qui m'est si précieuse. Je vous laisserai le soin de celle de Nelson : c'est un dépôt qui ne m'est pas moins cher. Vivons heureux mes amis : c'est vous qui m'avez fait sentir le prix de la vie : & en l'exposant j'ai souvent éprouvé que j'y tenois par de puissans liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coralie seroit l'épouse de Blanford. En attendant, elle étoit encore auprès de Juliette, & Nelson ne la quittoit pas. Mais son courage s'épuisoit à soutenir celui de la jeune Indienne. Avoir sans cesse à dévorer ses larmes en essuyant les pleurs d'une amante, qui tantôt désolée à ses pieds, tantôt défaillante & tombant dans ses bras, le conjuroit d'avoir pitié d'elle ; sans se permettre un moment de foiblesse & sans cesser de lui rappeler sa cruelle résolution ; ce tourment paroît au-dessus de toutes les forces de la nature : aussi la vertu de Nelson l'abandonnoit-elle à chaque instant. Laissez-moi, lui disoit-il, malheureuse enfant ! je ne suis pas un tigre ; j'ai une ame sensible &



vous la déchirez. Disposez de vous-même, disposez de ma vie ; mais laissez-moi mourir fidelle à mon ami.—Et puis-je, au péril de vos jours, faire usage de ma volonté ? Ah Nelson, du moins promettez-moi de vivre ; non plus pour moi, mais pour une sœur, pour une sœur qui vous adore.—Je vous tromperois Coraly. Non que je veuille attenter sur moi-même ; mais voyez l'état où ma douleur m'a mis ; voyez l'effet de mes remords & de ma honte anticipée ; en ferai-je moins odieux, moins inexorable à moi-même quand le crime sera consommé ? — Hélas ! vous me parlez de crime ! ce n'en est donc pas un de me tyranniser.—Vous êtes libre ; je n'exige plus rien ; je ne fais pas même quels sont vos devoirs ; mais je fais trop quels sont les miens, & je ne veux pas les trahir.

C'est ainsi que leurs entretiens ne servoient qu'à les désoler. Mais la présence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de stériles propos d'amour, mais des soins qu'il se donnoit pour que dans sa maison tout respirât l'agrément & l'aisance, que tout y prévint les desirs de sa femme, & contribuât à

son bonheur. Si je meurs sans enfans, disoit-il, la moitié de mon bien est à elle, l'autre moitié est à celui qui après moi saura lui plaire & la consoler de m'avoir perdu. C'est toi Nelson que cela regarde : on ne vieillit guère au métier que je fais : remplace-moi quand je ne serai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve soit fidelle à mon ombre. Coraly est faite pour embellir le monde & pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire la situation de nos deux amans. L'attendrissement & la confusion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre ; mais il y avoit pour Nelson une espèce de soulagement à voir Coraly en de si dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelson elle eut préféré l'abandon de la nature entière, aux soins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle subît son sort.

Elle fut donc amenée en victime dans cette maison, qu'elle avoit chérie comme

son premier azile, & qu'elle redoutoit comme son tombeau. Blanford l'y reçoit en souveraine : & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de son ame, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inspire à son âge l'approche du lit nuptial.

Nelson avoit ramassé toutes les forces d'une ame stoïque pour se présenter à cette fête avec un visage serein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avoit fait dresser. C'étoit d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'estime & de bienfaisance. Les larmes coulèrent de tous les yeux, & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche respectueusement, & lui tendant la main, Venez, dit-il, ma bien aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la sainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly se faisant à elle-même la dernière violence, eut à peine la force d'avancer & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut signer, ses yeux se couvrent d'un nuage ; tout son corps est saisi d'un tremblement soudain ; ses genoux fléchissent ; elle alloit tomber si Blanford ne l'eut soutenue. Interdit,

glacé de frayeur, il regarde Nelson, & il lui voit la pâleur de la mort sur le visage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la secourir. O ciel, s'écrie Blanford, qu'est-ce que je vois ! La douleur, la mort m'environnoient. Qu'allois-je faire ? Que m'avez-vous caché ? Ah, mon ami, seroit-il possible ! Revoyez le jour, ma chère Coraly, je ne suis point cruel, je ne suis point injuste ; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly s'empressoient à la ranimer ; & la décence obligeoit Nelson & Blanford à se tenir éloignés d'elle. Mais Nelson demouroit immobile & les yeux baissés, comme un criminel. Blanford vient à lui, le serre dans ses bras. Ne suis-je plus ton ami, lui dit-il ; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même ? Ouvre-moi ton cœur, dis-moi ce qui se passe. . . . Mais non, ne me dis rien : je fais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi sans t'aimer. Elle est sensible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au silence, tu as exigé d'elle qu'elle consommât le plus douloureux sacrifice. Ah Nelson ! s'il étoit accompli, quel malheur ! Le juste ciel ne l'a pas voulu ; la nature

à qui tu faisois violence, a repris ses droits. Ne t'en afflige pas : c'est un crime qu'elle t'épargne. Oui le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelson, en se jetant à ses genoux : j'ai fait sans le vouloir ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable ; mais j'atteste la foi, l'amitié, l'honneur. . . . Laisse-là tes sermens, interrompit Blanford : ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, poursuivait-il en le relevant, tu ne serois pas dans mes bras, si j'avois pu te soupçonner d'une honteuse perfidie. Ce que j'avois prévu est arrivé, mais sans ton aveu. Ce que je viens de voir en est la preuve, & cette preuve même est inutile : ton ami n'en a pas besoin. Il est certain, reprit Nelson, que je n'ai à me reprocher que ma présomption & mon imprudence. Mais c'est assez, & j'en serai puni. Coraly ne sera point à toi, mais je ne serai point à elle. Est-ce ainsi que vous répondez à un ami généreux ? lui répliqua Blanford d'un ton ferme & sévère. Vous croyez-vous obligé avec moi à de puériles ménagemens ? Coraly ne sera point à moi, parce qu'elle ne seroit point heureuse avec moi. Mais un mari honnête homme, que sans vous elle auroit aimé,

est pour elle une perte dont vous êtes la cause ; & c'est à vous de la réparer. Le contrat est dressé, l'on va changer les noms ; mais j'exige que les articles restent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité de père. Nelson, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je suis confondu, & ne suis point surpris, lui dit Nelson, de cette générosité qui m'accable. C'est à moi d'y souscrire avec confusion & de la révéler en silence. Si je ne savois pas combien le respect se concilie avec l'amitié, je n'oserois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumière qui lui étoit rendue. Quelle fut sa surprise, & la révolution qui tout-à-coup se fit dans son ame ! Tout est connu, tout est pardonné, lui dit Nelson en l'embrassant ; tombez aux pieds de notre bienfaiteur : c'est de sa main que je reçois la vôtre. Coraly voulut se répandre en actions de grâces ; Vous êtes un enfant, lui dit Blanford : il falloit me tout avouer. N'en parlons plus ; mais n'oublions jamais qu'il est des épreuves, auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'exposer.

## LE MISANTHROPE

## CORRIGÉ.

**O**N ne corrige point le naturel, me dira-t-on, & j'en conviens ; mais entre mille accidens combinés qui composent un caractère, quel œil assez fin démêlera ce naturel indélébile ? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne se donna jamais ? Telle est dans l'homme la haine des hommes : c'est un caractère factice, un personnage qu'on prend par humeur & qu'on garde par habitude ; mais dans lequel l'ame est à la gêne, & dont elle ne demande qu'à se délivrer. Ce qui arriva au Misanthrope que nous a peint Molière, en est un exemple ; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceste mécontent, comme vous savez, de sa maîtresse & de ses juges, détestant la ville & la cour, & résolu à fuir les hommes, se retira bien loin de Paris, dans



les Voges, près de Laval, & sur les bords de la Vologne. Cette rivière, dont les coquillages renferment la perle, est encore plus précieuse par la fertilité qu'elle donne à ses bords. Le valon qu'elle arrose est une belle prairie. D'un côté s'élèvent de riantes colines, semées de bois & de hameaux ; de l'autre s'étendent en plaine de vastes champs couverts de moissons. C'est là qu'Alceste étoit allé vivre oublié de la nature entière. Libre de soins & de devoirs, tout à lui-même, & enfin délivré du spectacle odieux du monde, il respiroit, il louoit le Ciel d'avoir rompu tous ses liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaisirs peu vifs mais tranquilles d'un douce végétation, en un mot, une vie paisiblement active le fauvoit de l'ennui de la solitude : li ne desiroit, il ne regrettoit rien.

Un des agrémens de sa retraite fut de voir autour de lui la terre cultivée & fertile, nourrir un peuple qui lui sembloit heureux. Un Misanthrope qui l'est par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime ; Alceste éprouva un attendrissement mêlé de joie, à la vue de ses semblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, sont bien-

heureux d'être encore à demi sauvages : ils seroient bientôt corrompus s'ils étoient plus civilisés.

En se promenant dans la campagne, il aborda un laboureur, qui traçoit sonillon & qui chantoit. Dieu vous garde, bon-homme, lui dit-il : vous voilà bien gai ! Comme de coutume, lui répondit le villageois, — J'en suis bien aise ; cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Êtes-vous marié ? — Oui, grâce au Ciel. — Avez-vous des enfans ? — J'en avois cinq ; j'en ai perdu un ; mais ce malheur peut se réparer. — Votre femme est jeune ? — Elle a vingt-cinq ans. — Est-elle jolie ? — Elle l'est pour moi ; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne. — Et vous l'aimez ? — Si je l'aime ! Et qui ne l'aimeroit pas ? — Elle vous aime aussi, sans doute ? — Oh pour cela de tout son cœur, & comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage ? — Sans cela nous serions-nous pris ? — Et vos enfans, viennent-ils bien ? — Ah ! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déjà plus d'esprit que son père. Et mes deux filles ! C'est cela qui est charmant. Il y aura bien du malheur si celles-là man-

quent de maris ! Le dernier tette encore ; mais le petit compère sera robuste & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs quand elles veulent baiser leur mère ? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du tétou. — Tout cela est donc bien heureux ? — Heureux ? Je le crois. Il faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an : je ne fais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me faist les jambes, il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mère, me tend ses petites mains ; & moi, j<sup>e</sup> ris, & je pleure, & je les baise ; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père. — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis : il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous ? — Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules ; & le Dimanche nous nous régalons & nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise ? — On s'y est attendu, & l'on vit doucement

de ce qu'on a épargné dans la bonne.— Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume ; & si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été ; ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourée, entre sa femme & ses enfans ! & puis on soupe de bon appétit, & on se couche ; & croyez-vous qu'on se souviennne du mauvais temps ? Quelquefois ma femme me dit : Mon bon-homme, entends-tu le vent & l'orage ? Ah, si tu étois dans les champs !—Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui dis-je ; & pour l'en assurer, je la presse contre mon sein. Allez, Monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous.—Et les impôts ?—Nous les payons gaiement : il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne ; nous faisons la leur ; & chaque état, comme on dit, a ses peines. Quelle équité, dit le Misanthrope ! voilà en deux mots toute l'économie de la société primitive. O nature ! il n'y a que toi de juste : c'est dans ton inculte simplicité qu'on

trouve la saine raison. Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore ? — Nous en avons peur autrefois ; mais dieu-merci, le Seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon Roi : il impose, il reçoit lui-même, & au besoin il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfans. — Et quel est-il ce galant homme ? — Le Vicomte de Laval. Il est assez connu : tout le pays le considère. — Réside-t-il dans son Château ? — Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste ? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde ? — Les Bourgeois de Bruyères, quelquefois aussi nos vieillards qui vont manger sa soupe & causer avec lui. — Et de Paris, n'amène-t-il personne ? — Personne que sa fille. — Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il ? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. Je veux, dit Alceste, aller voir son village : cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins, même les chemins de traverse, bordés de hayes, & tenus avec soin ; mais ayant rencontré des gens occupés à les appla-

Ab, dit-il, voilà les corvées. Les

corvées ! reprit un vieillard qui présidoit à ces travaux, on ne les connoit point ici : ces gens-là sont payés : l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie, & s'il veut du pain il en gagne, ou il en va chercher ailleurs.— Et qui a établi cette heureuse police ?— Notre bon Seigneur, notre père à tous.— Et les fonds de cette dépense, qui les fait ?— La communauté ; & comme elle s'impose elle-même, il n'arrive pas ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceste redoubla d'estime pour l'homme sage & bienfaisant, qui gouvernoit ce petit peuple. Qu'un Roi seroit puissant, disoit-il, & qu'un état seroit heureux, si tous les grands propriétaires suivoient l'exemple de celui-ci ! Mais Paris absorbe & les biens & les hommes : il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup d'œil du village lui présenta l'image de l'aisance & de la santé. Il entre dans un bâtiment simple & vaste, dont la structure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfans, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oisiveté n'étoit permise qu'à l'extrême foiblesse.

L'enfance, presqu'au sortir du berceau, prenoit l'habitude & le goût du travail, & la vieillesse au bord de la tombe, y exerçoit encore ses tremblantes mains. La saison où la terre se repose rassembloit à l'atelier les hommes vigoureux, & alors la navette, la scie & la hache donnoient aux productions de la nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceste, que ce peuple soit exempt de vices & de besoins : il est laborieux & sans cesse occupé. Il demanda comment l'atelier s'étoit établi. Notre bon Seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de chose d'abord, & tout se faisoit à ses risques, à ses frais & à son profit ; mais après s'être bien assuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cédé l'entreprise : il ne se mêle plus que de la protéger ; & tous les ans il donne au village les instrumens de quelque'un de nos arts : c'est le présent qu'il fait à la première nôce qui se célèbre dans l'année. Je veux voir cet homme-là, dit Alceste, son caractère me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maison où l'on va & vient avec inquiétude. Il demande la cause de ces mouvemens ; on lui dit que le chef de



cette famille est à l'extrémité. Il entre, & il voit un vieillard qui d'un œil expirant, mais serein, semble dire adieu à ses enfans, qui fondent en larmes autour de lui. Il distingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage & qui les console. A son habit simple & sérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monsieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'est point une oisive curiosité qui m'amène. Ces bonnes figes peuvent avoir besoin de secours dans un moment si triste; & je viens... Monsieur, lui dit le Vicomte, mes paysans vous rendent grâce; j'espère, tant que je vivrai, qu'ils n'auront besoin de personne; & si l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juste, ce digne père de famille seroit rendu à ses enfans. Ah, Monsieur, dit Alceste, en reconnoissant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offense point, reprit M. de Laval, qu'on me dispute une bonne œuvre; mais puis-je savoir qui vous êtes & ce qui vous amène ici? Au nom d'Alceste il se rappella ce censeur de l'humanité dont la rigueur étoit connue; mais sans en être intimidé, Monsieur,

lui dit-il, jè suis fort aise de vous avoir dans mon voisinage, & si je puis vous être bon à quelque chose, je vous supplie de disposer de moi.

Alceste alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté simple & sérieuse qui n'annonce ni le besoin, ni le desir de se lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne se livre pas. Je l'en estime davantage. Il félicita M. de Laval sur les agrémens de sa solitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes, & vous avez bien raison de les fuir !—Moi, Monsieur ! je ne suis point les hommes. Je n'ai ni la foiblesse de les mépriser, ni le malheur de les haïr. Cette réponse tomboit si juste qu'Alceste en fut déconcerté. Mais il voulut soutenir son début, & il commençoit la satire du monde. J'ai vécu dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fut si méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue ; mais la nature est ainsi mêlée : il faut savoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceste, dans ce mélange le bien est si peu de chose, & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Hé, Monsieur, reprit le Vicomte, si l'on se passionnoit sur le

bien comme sur le mal, qu'on mît la même chaleur à le publier, & qu'il y eut des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mauvais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance ? Mais la reconnoissance parle si bas, & la plainte déclame si haut, qu'on n'entend plus que la dernière. L'estime & l'amitié sont communément modérées dans leurs éloges : elles imitent la modestie des gens de bien en les louant ; au lieu que le ressentiment & l'injure exagèrent tout à l'excès. Ainsi l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue, & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le grossit.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte, vous me faites désirer de penser comme vous ; & quand j'aurois pour moi la triste vérité, votre erreur seroit préférable.— Hé oui sans doute : l'humeur n'est bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de se dépiter comme un enfant, & que d'aller seul dans un coin, boudier tout le monde ; & pourquoi ? Pour les démêlés du cercle où l'on vit : comme si la nature entière étoit complice & responsable des torts dont nous sommes blessés !—Vous avez raison, dit Alceste : il seroit injuste de rendre les hommes

solitaires ; mais combien de griefs n'a-t-on pas à leur reprocher en commun ? Croyez, Monsieur, que ma prévention a des motifs sérieux & graves. Vous me rendrez justice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir souvent. Souvent, cela est difficile, dit le Vicomte : je suis fort occupé ; & ma fille & moi nous avons nos études qui nous laissent peu de loirs ; mais quelquefois, si vous voulez, nous jouirons du voisinage, à notre aise & sans nous gêner : car le privilege de la campagne c'est de pouvoir être seul quand on veut.

Cet homme-ci est rare dans son espèce, disoit Alceste en s'en allant. Et sa fille, qui nous écoutoit avec l'air d'une vénération si tendre pour son père ? Cette fille élevée sous ses yeux, accoutumée à une vie simple, à des mœurs pures & à des plaisirs innocens, fera une femme estimable ou je suis bien trompé ; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris où tout se perd.

Si l'on se peint la délicatesse & le sentiment personnifiés, on a l'idée de la beauté d'Ursule. (C'étoit ainsi qu'on appelloit Mademoiselle de Laval.) Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des grâces. Elle avoit

dix-huit ans accomplis, & à la fraîcheur, à la régularité de ses charmes, on voyoit que la nature venoit d'y mettre la dernière main. Dans le calme les lys de son teint dominoient sur les roses ; mais à la plus légère émotion de son ame les roses effaçoient les lys. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, sa peau en avoit la finesse & ce duvet si doux, si velouté que rien encore n'avoit terni. Mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agrémens variés sans cesse, se développoient successivement. Dans ses yeux, tantôt une langueur modeste, une timide sensibilité sembloit émaner de son ame & s'exprimer par ses regards ; tantôt une sévérité noble, & imposante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant ; & l'on y voyoit dominer tour à tour la sévère décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & sa bouche étoient de celles qui embellissent tout ; ses lèvres ne pouvoient se remuer sans déceler de nouveaux attraits ; & lorsqu'elle daignoit sourire son silence même étoit ingénieux. Rien de plus simple que sa parure, & rien de plus élégant. A la campagne, elle laissoit croître ses cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, & des boucles que

l'art ne tenoit point captives, flotoient autour de son cou d'ivoire, & se rouloient sur son beau sein.

Le Misanthrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, & le maintien le plus décent. Ce seroit dommage, disoit-il, qu'elle tombât en de mauvaises mais: il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y pense, & plus je m'applaudis d'avoir son père pour voisin: c'est un homme droit, un galant homme; je ne lui crois pas l'esprit bien juste; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval en se promenant lui rendit sa visite; & Alceste lui parla du plaisir qu'il devoit avoir à faire des heureux. C'est un bel exemple, ajouta-t-il, & à la honte des hommes un exemple bien rare! Combien de gens plus riches & plus puissans que vous, ne sont qu'un fardeau pour les peuples; Je ne les excuses ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut le pouvoir, & quand on le peut il faut savoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il soit si facile de parvenir à l'operer. Il ne suffit pas d'être assez habile; il faut encore être assez heureux. Il faut trouver à manier des esprits justes, sensés, dociles; & l'on a

souvent besoin de beaucoup d'adresse & de patience pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui est avantageux. Vraiment, dit Alceste, c'est l'excuse qu'on donne ; mais la croyez-vous bien solide ? Et les obstacles que vous avez vaincus, ne peut-on pas aussi les vaincre ? J'ai été, dit M. de Laval, sollicité par l'occasion & secondé par les circonstances. Ce peuple, nouvellement conquis, se croyoit perdu sans ressource ; & dès que je lui ai tendu les bras, son désespoir l'y a précipité. A la merci d'une imposition arbitraire, il en avoir conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux souffrir les vexations que d'annoncer un peu d'aïssance. Les frais de la levée agravoient l'impôt ; ces bonnes gens en étoient excédés ; & la misère étoit l'azile où les jetoit le découragement. En arrivant ici j'y trouvai établie cette maxime désolante & destructive des campagnes : *Plus nous travaillerons, plus nous serons foulés*. Les hommes n'osoient être laborieux, les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la source du mal. Je m'adressai à l'homme preposé pour la perception du tribut. Monsieur, lui dis-je, mes vassaux gémissent sous le poids des contraintes : je



ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'imposition de l'année; je viens ici pour les acquitter. Monsieur, me répondit le Receveur, cela ne se peut pas. Pourquoi donc? lui dis-je.—Ce n'est pas la règle.—Quoi! la règle n'est-elle pas de payer au Roi le tribut qu'il demande? de le payer au moins de frais possible, & avec le moins de délai?—Oui, dit-il, c'est le compte du Roi; mais ce n'est pas le mien. Et où en serois-je si l'on payoit comptant? Les frais sont les droits de ma charge. A une si bonne raison je n'avois point de réplique; & sans insister, j'allai voir l'Intendant. Je vous demande deux grâces, lui dis-je: l'une, qu'il me soit permis tous les ans de payer la Taille pour mes vassaux; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfans, dis-je à mes payfans que j'assemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'est dans mes mains que vous déposerez à l'avenir le juste tribut que vous devez au Roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc de la paroisse, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & in-

sensiblement vous serez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valloir au centuple ; que la terre vous enrichisse ; vous n'en serez pas plus chargés : je vous en répons, moi qui suis votre père. Ceux qui manqueront, je les aiderai ; & quelques journées de la morte saison, employées à mes travaux, me rembourseront mes avances.

Ce plan fut agréé, & nous l'avons suivi. Nos ménagères ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant je les encourage, je leur parle de notre bon Roi ; elles s'en voient les larmes aux yeux : ainsi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient avant moi comme un acte de servitude.

Les corvées eurent leur tour, & l'Intendant qui les détestoit & qui ne savoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour exempter mon village.

Enfin comme il y avoit ici bien du temps superflu & des mains inutiles, j'ai établi l'atelier que vous avez pu voir. C'est le bien de la communauté ; elle l'administre sous mes yeux ; chacun y travaille à la tâche ; mais ce travail n'est pas assez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y em-

ployé que le temps qui seroit perdu. Le profit qu'on en tire est un fond qui s'emploie à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établissement, c'est d'avoir fait naître des hommes. Lorsque les enfans sont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir; mais dès qu'au sortir du berceau, ils peuvent se nourrir eux-mêmes, la nature se livre à son attrait sans réserve & sans inquiétude. On cherche des moyens de population; il n'en est qu'un: c'est la subsistance, l'emploi des hommes. Comme ils ne naissent que pour vivre, il faut leur assurer de quoi vivre en naissant.

Rien de plus sage que vos principes, rien de plus vertueux que vos soins, mais avouez, reprit le Misanthrope, que ce bien, tout important qu'il est, n'est pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment; & que s'il y avoit des hommes comme vous. . . . — Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonstances, & c'est delà que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut; mais les obstacles naissent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher; & au lieu d'un il s'en élève mille. J'étois ici fort à mon aise: pas un homme en

crédit n'étoit intéressé au mal que j'avois à détruire ; & combien peu s'en est-il fallu que je n'aie pu y remédier ? Supposez qu'au lieu d'un Intendant traitable, il m'eut fallu voir, persuader, fléchir un homme absolu, jaloux de son pouvoir, entier dans ses opinions, ou dominé par les conseils de ses Préposés subalternes ; rien de tout ceci n'avoit lieu : on m'eut dit de ne pas m'en mêler, & de laisser aller les choses. Voilà comme la bonne volonté reste souvent infructueuse de la part des gens de bien. Je fais que vous n'y croyez guère ; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne pensez.

Alceste vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'estime étoit pour lui d'un si grand prix, tâcha de se justifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les sujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

En effet, lui dit le Vicomte, voilà bien de quoi se fâcher ! Vous aliez choisir entre mille femmes une étourdie qui s'amuse & qui vous joue, comme de raison ; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage ; à qui la faute ? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui ressembtent-elles ? Quoi !

parce qu'il y a des fripons parmi les hommes, en sommes nous pour cela moins honnêtes gens vous & moi ? Dans l'individu qui vous nuit vous haïssez l'espèce ! Il y a de l'humeur, mon voisin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juste ; mais un plaideur, s'il est de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cause ? Etes-vous seul plus désintéressé, plus infailible que vos juges ? Et s'ils ont manqué de lumières sont-ils criminels pour cela ? Moi, Monsieur, quand je vois des hommes se dévouer à un état qui a beaucoup de peines & très-peu d'agréments, qui impose aux mœurs toute la gêne des plus austères bienfaisances, qui demande une application sans relâche, un recueillement sans dissipation, où le travail n'a aucun salaire, où la vertu même est presque sans éclat ; quand je les vois environnés du luxe & des plaisirs d'une ville opulente, vivre retirés solitaires, dans la frugalité, la simplicité, la modestie des premiers âges, je regarde comme un sacrilège l'injure faite à leur équité. Or, telle est la vie de la plupart des juges que vous accusez si légèrement. Ce ne sont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans

le monde, qui reglent la balance des lois. En attendant qu'ils soient devenus sages, ils ont du moins la pudeur de se taire devant des sages consommés. Ceux-ci se trompent quelquefois sans doute, parce qu'ils ne sont pas des anges ; mais ils sont moins hommes que nous ; & je ne me persuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour, se traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injustice.

A l'égard de la Cour, il y a tant d'intérêts, si compliqués & si puissans, qui se croisent & se combattent, qu'il est naturel que les hommes y soient plus passionnés & plus méchans qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons passé par ces grandes épreuves de l'ambition & de l'envie ; & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez-moi, Monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste ; & s'ils venoient à se liguer, les méchans n'auroient pas dans le monde tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôle-

rons tous deux. Jusques-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour règle l'amour des hommes, & en réservant la haine pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste quand M. de Laval fut parti, que la bonté soit toujours accompagnée de foiblesse, tandis que la méchanceté a tant de force & de vigueur ! C'est bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même & aux autres ! Il a de la droiture, il aime la vertu ; mais la vertu n'est qu'une chimère sans l'amour de l'humanité. Ainsi tous deux en s'estimant, étoient mécontents l'un de l'autre.

Un incident assez singulier mit Alceste encore plus mal à son aise avec M. de Laval. Le Baron de Blonzac, franc Gascon, homme d'honneur, mais avantageux, & Misanthrope à sa manière, avoit épousé une Chanoinesse de Remiremont, parente du Vicomte. Sa garnison étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval ; & soit pour s'amuser, soit pour corriger deux Misanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux prises. Il envoya prier Alceste à dîner,



Entre hommes, les propos de table roulent assez souvent sur la politique; & le Gascon, dès la soupe, se mit à fronder & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il : j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siècle. C'est le pays des compères & des commères; c'est le siècle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les grâces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais su que marcher où l'honneur m'appelle & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le Ministère ni la Cour savent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes ayeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avoit encore des Blonzacs. Que ne vous montrez-vous? lui dit M. de Laval. Il ne faut pas se laisser oublier. — Hé-vraiment, M. le Vicomte, je me montre un jour de Bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux.

Comme il parloit ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour savoir, dit-il, s'il y a quelque chose de nouveau ; & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une citadelle, qu'il sollicitoit pour M. de Blonzac à son insu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, tressaillit de joie, & vint embrasser le Vicomte ; mais après la sortie qu'il avoit faite, il n'osoit dire ce qui lui arrivoit. Alceste, croyant trouver en lui un second, ne manqua pas de le provoquer. Hé-bien, dit-il, voilà un exemple des injustices qui me révoltent : un homme de naissance, un bon militaire, après avoir servi l'état, reste oublié, sans récompense ; & qu'on me dise que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juste : tout ne va pas aussi mal qu'on le dit. Les récompenses se font un peu attendre ; mais elles viennent avec le temps. Ce n'est pas la faute du Ministre s'il y a plus de services rendus qu'il n'y a de grâces à répandre ; & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceste, fut un peu surpris de ce changement de langage, & du ton d'apologiste que prit Blonzac le reste du dîner. C'a, dit le

Vicomte, pour vous mettre d'accord, bu-  
vons à la santé de M. le Commandant ;  
& il publia ce qu'il venoit d'apprendre.  
Je demande pardon à Monsieur, dit  
Alceste, d'avoir insisté sur ses plaintes :  
je ne savois par les raisons qu'il avoit de  
se rétracter. — Moi ! dit Blonzac, je  
n'ai point de rancune, & je reviens comme  
un enfant. Vous voyez, reprit M. de  
Laval, qu'un Misanthrope se ramene.  
Oui, répliqua Alceste avec vivacité,  
quand il règle ses sentimens sur son inté-  
rêt personnel. Hé, Monsieur, dit Blon-  
zac, connoissez-vous quelqu'un qui se  
passionne pour ce qui ne le touche ni de  
près ni de loin ? Tout ce qui intéresse  
l'humanité, reprit Alceste, touche de  
près un homme vertueux ; & ne doutez  
pas qu'il ne s'en trouve d'assez amis de  
l'ordre, pour haïr le mal comme mal,  
sans aucun rapport à eux-mêmes. Je le  
croirai, répliqua le Gascon, quand je  
verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui se  
passe à la Chine ; mais tant qu'on ne s'af-  
fligera que du mal dont on se ressent, ou  
dont on peut se ressentir, je croirai qu'on  
pense à soi-même, en ayant l'air de  
s'occuper des autres. Pour moi, je suis  
de bonne foi : je ne me suis jamais donné  
pour l'avocat des mécontents. C'est à

chacun à plaider sa cause. Je me suis plaint quand j'avois à me plaindre ; je fais ma paix avec le monde, sitôt que j'ai à m'en louer.

Autant la scène de Blonzac avoit impatienté Alceste, autant elle avoit réjoui M. de Laval & sa fille. Voilà, disoient-ils, une bonne leçon qu'a raçue notre Misanthrope.

Soit confusion, soit ménagement, il fut quelques jours sans les voir. Il revint pourtant un après-midi. Le Vicomte étoit au village : ce fut Mademoiselle de Laval qui le reçut ; & en se voyant seul avec elle, il lui prit un saisissement qu'il eut peine à dissimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la visite de M. de Blonzac ; que dites-vous de ce personnage ? — Mais, c'est un homme comme un autre. — Pas tant comme un autre : il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent ; & cette franchise fait, ce me semble, un caractère assez singulier. — Oui, Mademoiselle, la franchise est rare ; & je suis bien-aïse de voir qu'à votre âge vous en êtes persuadée. Vous aurez souvent besoin de vous en souvenir, je vous en avertis. Ah ! dans

quel monde vous allez tomber ! M. le Vicomte l'excuse de son mieux ; sa belle ame fait au reste des hommes l'honneur d'en juger d'après elle ; mais si vous saviez combien la plupart sont dangereux & haïssables ! Vous, par exemple, dit Ursule en souriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'est-ce pas ? — Épargnez-moi de grâce, & ne m'attribuez par les personnalités de M. Blonzac. Je pense comme lui à certains égards ; mais nos motifs ne sont pas les mêmes. — Je le crois ; mais expliquez-moi, ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t-on dit, ne sont que des rapports. L'un est vice parce qu'il nuit aux hommes ; l'autre est vertu par le bien qu'elle fait. — Précisément. — Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'est donc que s'intéresser aux hommes, & pour s'y intéresser il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéresser & les haïr ? — Je m'intéresse aux gens de bien que j'aime, & je déteste les méchans qui nuisent aux gens de bien ; mais les gens de bien sont en petit nombre, & le monde est plein de méchans. — Nous y voilà. Votre haine au moins ne s'étend pas sur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez

soient par-tout en si petit nombre ? Faisons ensemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien ? — Affurément. — D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas persuadé qu'il y a des mœurs, & sinon des vertus, au moins de la simplicité, de la bonté, de l'innocence ? — Il y a aussi communément de la défiance & de la ruse. — Hélas je conçois aisément ce que mon père a dit plus d'une fois : que, la ruse & la défiance sont le partage à la foiblesse. On les trouve dans les villageois, comme dans les femmes & dans les enfans. Ils ont tout à craindre ; ils s'échappent, ils se défendent comme ils peuvent ; & c'est le même instinct qu'on remarque dans la plupart des animaux. Oui, dit Alceste, & cela même fait la satire des animaux cruels & ravissans dont ils ont à se garantir. — Je vous entends ; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes, & vous avouerez avec moi qu'il est plus digne de pitié que de haine. — Oh, j'en conviens. — Passons aux Villes, & prenons pour exemple Paris. — Dieu ! quel exemple vous choisissiez ! — Hé-bien, même dans ce Paris, le peuple est bon : mon père le fréquente ; il va souvent dans ces réduits obscurs où de pauvres familles entassées

gémissent dans le besoin ; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une noblesse de sentimens qui l'attendrit & qui l'étonne.—Et c'est-là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable qui délaisse la vertu souffrante, & qui environne avec respect le vice heureux & insolent.—N'allons pas si vite : nous en sommes au peuple. En général convenez qu'il est bon, docile, officieux, honnête, & que sa bonne foi lui donne une confiance dont on abuse bien souvent.—Oh très-souvent ! —Vous aimez donc le peuple ? Et partout le peuple fait le plus grand nombre. —Il n'est pas le même partout. Nous ne parlons que de notre patrie : c'est avec elle, quant à présent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde, & dites-moi d'abord si mon père m'en a imposé, quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, se renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de saillant ; il n'y a que leurs vices qui éclatent ; & la folie d'une seule fait plus de bruit que la sagesse de mille autres. Ainsi le mal est en évidence, & le bien reste enseveli. Mon père ajoute qu'un moment de foiblesse, une imprudence



perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guère qu'à elles seules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reste, que nous reprochez-vous ? un peu de fausseté ; mais elle est toute en agrément. Instruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons soin de vous cacher que ce qui ne vous plairait pas. Si nous nous déguisons ce n'est que sous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et savez-vous que rien n'est plus gênant, que rien n'est plus humiliant pour nous ? Je suis jeune ; mais je sens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'est de nous montrer telles que nous sommes ; que trahir son ame & se désavouer, c'est de tous les actes de servitude celui qui dégrade le plus ; & qu'il faut faire à l'amour de soi-même la plus pénible violence, pour s'avilir jusqu'au mensonge & jusqu'à la dissimulation ? Voilà en quoi je trouve qu'une femme est esclave ; & c'est un joug qu'on nous a imposé.—Si toutes les femmes pensoient aussi noblement que vous, belle Ursule, elles ne se feroient pas si légèrement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. — Si elles vous

trompent c'est votre faute. Vous êtes pour nous comme des Rois : persuadez-nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle seule vous plaît & vous touche, & nous vous la dirons toujours. Quelle est l'ambition d'une femme ? D'être aimable, & d'être aimée. Hé-bien écrivez sur la pomme, *A la plus sincère* ; toutes se la disputèrent par le naturel & la simplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus séduisante* ; & c'est à qui vous séduira le mieux. Quant à nos jalousies, à nos petites haines, à nos caquets, à nos tracasseries ; tout cela n'est qu'amusement pour vous ; & vous conviendrez que vos guerres font de toute autre conséquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs ; mais quand il vous plaira nous serons plus solides ; & peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont saisi, comme à la dérobée, des lumières & des principes que l'usage leur envioit. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceste, vous dont l'ame est si fort au-dessus de votre sexe & de votre âge.—Je suis jeune, reprit Ursule, & j'ai droit à votre indulgence ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est du monde que vous fuyez, que vous haïssez sans bien savoir pourquoi. J'ai essayé

l'apologie des femmes ; je laisse à mon père le soin d'achever celle des hommes : mais je vous préviens qu'en me faisant le tableau de leur société, il m'a souvent dit, qu'il y avoit presque aussi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit composé de gens foibles, de bonnes gens qui ne demandoient que paix & aise.—Oui, paix & aise, chacun pour soi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, Mademoiselle, n'est composé que de dupes & de fripons : or, personne ne veut être dupe, & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oisifs & dans l'âge de plaire, n'est occupé du matin au soir qu'à tendre des pièges aux femmes. Bon ! dit Ursule, elles le savent, & mon père est persuadé que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'est qu'un jeu dont on est convenu. Se met qui veut de la partie : celles qui n'aiment pas le jeu n'ont qu'à se tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'est moins en péril que la vertu quand elle est sincère.—Vous le croyez ?—Je le crois si bien que si jamais je cesse d'être sage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu.—

Sans doute, on le veut, mais on le veut séduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir. — C'est encore un excuse à laquelle dès-à-présent je renonce : je n'ai pas foi aux enchantemens.

Ils en étoient-là quand Monsieur de Laval arriva de la promenade. Mon père, que dites-vous d'Alceste ? continua Ursule. Il veut que je tremble d'être exposée dans le monde à la séduction des hommes. Mais, dit le père, il faut s'en défier : je ne te crois pas infallible. — Non, mais vous le ferez pour moi : & si vous me perdez de vue, vous savez ce que vous m'avez promis. — Je tâcherai de te tenir parole. — Puis-je être de la confidence ? demanda Alceste d'un air timide. — Il n'y a pas de mystère, reprit Ursule. Mon père a eu la bonté de m'instruire de mes devoirs ; & s'il pouvoit me guider sans cesse, je serois bien sûre de ne pas m'égarer : si je m'oublois ; il ne m'oublieroit-pas ; accoutumé à lire dans mon ame, il en regleroit tous les mouvemens ; mais comme il n'aura pas toujours les yeux sur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui soit son ami & le mien, & qui me tienne lieu d'un père. — Ajoute encore, & d'un amant ; car il faut de l'amour à une jeune

femme. Je veux que tu sois sage, mais que tu sois heureuse : & si j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas su te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être aimée, te fit oublier mes leçons.

Alceste s'en alla charmé de la sagesse d'un si bon père, & plus encore de la candeur, de l'honnêteté de sa fille. On a distingué, disoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raison ; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raison s'unissent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah ! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons si précieux, quelle source de jouissances délicieuses pour lui ! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais si elle aimoit, que seroit-il pour elle ? Un époux vertueux & tendre, lui suffiroit, lui tiendrait lieu de tout. J'ose croire qu'à vingt-cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit... A vingt-cinq ans ! & que savois-je alors ? m'amuser, m'égarer moi-même ? Etois-je en état de remplir la place d'un père sage & vigilant ? Je l'aurois aimée comme un fou ; mais quelle confiance lui aurois-je inspirée ?

Ce n'est peut-être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-huit à quarante ans, l'intervalle est effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penser.

Il y pensa toute la nuit; le lendemain il ne fit autre chose; & le jour suivant à son réveil, la première idée qui s'offrit à lui fut celle de son aimable Ursule. Ah, quel malheur, disoit-il, quel malheur, si elle prenoit les vices du monde! Son ame est pure comme sa beauté. Quelle douceur dans le caractère! quelle touchante simplicité dans les mœurs & dans le langage! On parle d'éloquence; en est-il de plus vraie? Il lui étoit impossible de me convaincre; mais elle m'a persuadé. J'ai désiré de penser comme elle: j'aurois voulu que l'illusion qu'elle me faisoit ne se fut jamais dissipée. Que n'ai-je sur elle, ou plutôt sur son père, ce doux empire qu'elle a sur moi! Je les engagerois à vivre ici dans la simplicité des mœurs de la nature. Et quel besoin aurions-nous du monde? Ah! trois cœurs bien unis, deux amans & un père, n'ont-ils pas dans l'intimité d'une tendresse mutuelle, de quoi se rendre pleinement heureux?

Sur le soir, en se promenant, ses pas

*Tome III.*

U

se tournèrent comme d'eux-mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la serpette à la main, au milieu de ses espaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaisirs tranquilles valent bien les plaisirs bruyants que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque chose a sa saison, répondit le Vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle est vivante ; je suis inutile à Paris, & mon village a besoin de moi ; j'y jouis de moi-même & du bien que j'y fais ; ma fille s'y plaît & s'y amuse ; voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas du reste que j'y vive seul. Notre petite ville de Bruyeres est remplie d'honnêtes gens qui aiment les lettres & qui les cultivent. En aucun lieu du monde on n'a des mœurs plus douces. On y est poli avec franchise ; on y est simple mais cultivé. La candeur, la droiture & la gaieté font le caractère de ce peuple aimable : il est social, humain, bienfaisant. L'hospitalité est une vertu que le père y transmet à son fils. Les femmes y sont spirituelles & vertueuses ; & la société embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté. Mais en jouissant d'un si doux commerce, je ne laisse pas d'aimer encore Paris ; & si l'a-



mitié, l'amour des lettres, des liaisons que je chéris ne m'y rappelloient pas, le seul attrait de la variété m'y ramèneroit tous les ans. Les plaisirs les plus vifs languissent à la longue, & les plus doux deviennent insipides pour qui ne fait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le Misanthrope, comment une société peu nombreuse, intimement liée, avec de l'aïssance & de la vertu, se tiendrait lieu de tout à elle-même; & si un parti convenable à Mademoiselle de Laval, n'avoit d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne; je suis persuadé que vous-même.... Hé vraiment, dit M. de Laval, si ma fille y pouvoit être heureuse, je ferois mon bonheur du sien; cela n'est pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi; il est bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en sommes pas réduits-là. Ma fille aime Paris, & je suis assez riche pour l'y établir décentement.

C'étoit en dire assez pour Alceste; & de peur de se dévoiler il remit l'entretien sur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs? Elles passent trop vite, répondit le Vicomte. Le plaisir & le regret se touchent, & l'idée de la destruction mêle je ne fais

quoi de triste au sentiment de la jouissance. En un mot, j'ai plus de chagrin à voir un rosier dépouillé, que de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus soutenu, & s'il faut le dire, plus satisfaisant, car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce & se fatigue à varier les scènes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits ! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent & qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveler.

Instruit des dispositions du père, Alceste voulut pressentir celles de la fille ; & il lui fut aisé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénètre, lui dit-il, dans le cœur de votre père, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Ursule : son exemple adoucira vos mœurs ; il vous réconciliera avec ses semblables. — Ses semblables ! Ah qu'il en est peu ! C'est pour lui, sans doute, une faveur du ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule ; mais c'est bonheur aussi rare d'avoir un père comme lui. Puisse

l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un & de l'autre ! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas Misanthrope : les hommes de ce caractère sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids & légers que tout amuse & que rien n'intéresse ; un de ces hommes foibles & faciles que la mode plie & façonne à son gré, qui sont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'usage est la loi suprême ? Un Misanthrope aime peu de monde ; mais quand il aime il aime bien. — Oui, je sens qu'une telle conquête est flatteuse pour la vanité ; mais je suis bonne & je ne suis pas vaine. Je ne veux trouver dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume ; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractère, & ce sentiment de bienveillance universelle qui me fait voir les hommes & les choses du côté le plus consolant. Je ne saurois passer ma vie à aimer un homme qui passeroit la sienne à haïr. — Ce que vous me dites-là n'est pas obligeant, car on m'accuse d'être Misanthrope. — Aussi est-ce d'après vous-même & d'après vous seul que j'ai pris l'idée de ce caractère : car l'humeur de M. de Blonzac n'étoit

qu'une bouderie ; & vous avez vu combien peu de chose il a fallu pour le ramener ; mais une haine de l'humanité réfléchie & fondée en principes, est une chose épouvantable ; & c'est ce que vous annoncez. Je suis persuadée que votre aversion pour le monde n'est qu'un travers, un excès de vertu : vous n'êtes pas méchant, vous êtes difficile ; & je vous crois aussi peu indulgent pour vous-même que pour autrui ; mais cette probité trop sévère & trop impatiente, vous rend insociable ; & vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne seroit pas amusant ?—Vous voulez donc qu'un mari vous amuse ?—Et qu'il s'amuse, reprit elle, des mêmes choses que moi ; car si le mariage est une société de peines, il faut que ce soit en revanche une société de plaisirs.

Rien de plus clair & de plus positif, se dit Alceste après leur entretien : elle ne m'auroit pas dit plus nettement sa pensée quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Aussi de quoi vais-je m'aviser ? J'ai quarante ans, je suis libre & tranquille ; il ne tient qu'à moi d'être heureux. . . . Heureux ! & puis-je l'être seul avec une ame si sensi-

ble ? Je suis les hommes ! ah ! c'étoit les femmes, les jolies femmes qu'il falloit fuir. Je croyois les connoître assez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive ? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province, je trouve la beauté, la jeunesse, les grâces, la sagesse, la vertu même réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos ! Je deteste les airs ; rien de plus simple qu'elle : je méprise la coquetterie ; elle ne songe pas même à plaire : j'aime, j'adore la candeur ; son ame se montre toute nue : elle me dit à moi-même en face les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus si elle avoit résolu de me tourner la tête ? Elle est bien jeune ; elle changera : répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs ; & il est à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre. . . . Il est à croire ! ah ! je ne le crois pas ; & si je le croyois je ferois trop injuste. Elle fera le bonheur & la gloire de son époux, s'il est digne d'elle. Et moi, je vivrai seul, détaché de tout, dans l'abandon &

le néant ; car, il faut l'avouer ; l'ame est anéantie sitôt qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je ? hélas ! si je n'aimois plus, ce repos, ce sommeil de l'ame seroit-il effrayant pour moi ? Flateuse idée d'un plus grand bien, c'est toi, c'est toi qui me fait sentir le vuide & l'ennui de moi-même. Ah ! pour chérir toujours ma solitude, il eut fallu n'en jamais sortir.

Ces réflexions, & ces combats, le plongèrent dans une tristesse qu'il crut devoir ensevelir. Huit jours écoulés, le Vicomte surpris de ne pas le revoir, envoya savoir s'il n'étoit point malade. Alceste répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque temps. L'ame sensible d'Ursule fut affectée de cette réponse. Elle avoit eu depuis son absence quelque soupçon de la vérité, elle en fut plus persuadée, & se reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le Vicomte : son état me fait pitié. Ah, ma fille ! la triste & pénible résolution que celle de vivre seul, & de se suffire à soi-même ! L'homme est trop foible pour la soutenir.

Lorsqu'Alceste vit Mademoiselle de Laval entrer chez lui pour la première fois, il lui sembla que sa demeure se transformoit en un temple. Il fut si i

de joie & de respect; mais l'impression de la tristesse altéroit encore tous ses traits. Qu'est-ce donc, Alceste? lui dit M. de Laval. Je vous trouve affligé: & vous prenez ce moment pour me fuir! Nous croyez-vous de ces gens-à qui n'aiment pas les visages tristes, & qu'il faut toujours aborder en riant? Quand vous serez tranquille & satisfait, restez chez vous, à la bonne heure; mais quand vous avez quelque peine, c'est avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre ou vous consoler. Alceste attendri l'écoutoit, & l'admiroit en silence. Oui, lui dit-il, je suis frappé d'une idée qui me poursuit & qui m'afflige: je ne veux ni ne dois vous le dissimuler. Le ciel m'est témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien, quand je vous ai connu. Depuis, je sens que je me livre à la douceur de votre commerce; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'estime & de l'amitié; & que lorsqu'il faudra les rompre, hélas! peut-être pour jamais, cette retraite que j'aurois chérie, ne sera plus qu'un tombeau pour moi. Ma résolution est donc prise, de ne pas attendre que le charme d'une liaison si douce, acheve de me rendre odieuse la solitude où je dois vivre; & en vous ré-



vérant, en vous aimant l'un & l'autre comme deux êtres dont la nature doit s'honorer & dont le monde n'est pas digne, je vous supplie de permettre que je vous dise un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte, & les baisant avec respect, il les arrosa de ses larmes. Je ne vous verrai plus, Monsieur, ajouta-t-il, mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou ! lui dit M. de Laval ; & qui nous empêche de vivre ensemble si ma société vous convient ? Vous avez pris le monde en aversion : c'est un travers ; mais je vous le passe : je n'en suis pas moins persuadé que vous avez le cœur bon ; & quoique nos caractères ne soient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible, peut-être même se ressemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une résolution qui vous afflige & qui m'affligeroit ? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous séparer ; il ne tient qu'à vous de nous suivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, isolé, détaché du monde. Ma société n'est point tumultueuse ; elle sera la vôtre ; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous estimez. Vos bontés me pénètrent, lui dit Alceste, & je sens tout ce que je dois à

des soins si compatissans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-simple, reprit le Vicomte : tel que vous êtes, vous me convenez : je vous estime, je vous plains, & si je vous livre à votre mélancolie vous êtes un homme perdu. Ce seroit dommage ; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne ; j'ai une place à vous donner ; & soit à titre d'amitié, soit à titre de reconnoissance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah dit Alceste, que ne m'est-il possible ! Avez-vous, lui demanda le Vicomte, quelque obstacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flate que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Alceste ; je suis plus riche qu'un garçon n'a besoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus sérieux me retient ici : je vous en ferai juge. — Venez donc souper avec nous, & j'acheverai si je puis de dissiper tous ces nuages.

Vous vous faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi se réduit cette classe d'hommes qui vous effraye ?

faites-en ce soir avec moi une liste ; & je vous défie de nommer cent personnes que vous ayez droit de haïr.—O ciel ! j'en nommerois mille.—Nous allons voir. Souvenez-vous seulement d'être juste & de bien établir vos griefs.—Vraiment ce n'est pas sur des faits articulés que je les juge ; mais sur la masse de leurs mœurs. C'est par exemple l'orgueil que je condamne dans les uns, c'est la bassesse dans les autres. Je leur reproche l'abus des richesses, du crédit, de l'autorité, un amour exclusif d'eux-mêmes, une insensibilité cruelle pour les malheurs & les besoins d'autrui ; & quoique ces vices de toute la vie n'aient pas des traits assez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autorisent à le bannir du nombre de ceux que j'estime & que j'aime. Dès qu'on se jete dans le vague, dit le Vicomte, on déclame tant que l'on veut ; mais on s'expose à être injuste. Notre estime est un bien dont nous ne sommes que dépositaires, & qui appartient de droit à celui qui en est digne : notre mépris est une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas selon nos caprices ; & chacun de nous, en jugeant son semblable, lui doit l'examen qu'il exige :

roit si c'étoit lui qu'on alloit juger : car en fait de mœurs la censure publique est un tribunal où nous siégeons tous, mais où nous sommes tous cités ; or, qui de nous consent qu'on l'y accuse sur de vagues présomptions, & qu'on l'y condamne sans preuves ? Consultez-vous, & voyez en vous-même si vous observez bien la première des lois.

Alceste marchoit les yeux baissés & soupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions, & c'est peut-être à vos sentimens qu'il est besoin d'apporter remède.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval, & soit pénétration, soit ménagement, Ursule s'éloigne & les laisse ensemble.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte ; je vais vous parler comme à un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent & mon devoir m'y oblige. Il n'est que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faisoit la consolation & le charme de ma vie, au plaisir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre useroit de détour & rougiroit de rompre le silence ; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive

d'effimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au père d'Ursule, & je le supplie de l'oublier après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'est-là ce grand mystère ! Hé-bien, voyons, vous êtes amoureux : y a-t-il de quoi vous désoler ? Ah je voudrois bien l'être encore, & loin d'en rougir je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant : on est encore amiable à votre âge ; peut-être ferez-vous aimé.—Ah, Monsieur, vous ne m'entendez pas.—Pardonnez-moi, je crois vous entendre : n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris ? —Hélas ! oui, Monsieur.—Hé-bien, qui vous empêche d'essayer au moins si son cœur sera touché des sentimens du vôtre ? —Quoi, Monsieur ! vous m'autorisez ! ...—Pourquoi non ? Vous me croyez bien difficile ! Vous avez de la naissance, une fortune honnête, & si ma fille y consent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceste tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monsieur, mais elles me sont inutiles. Mademoiselle de Laval m'a déclaré qu'un Misanthrope lui étoit odieux ; & c'est l'idée qu'elle a de mon caractère.—A cela ne tienne : vous

en changerez.—Je ne saurois m'abaïsser à feindre.—Vous ne feindrez point; ce sera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes. Vous ne ferez pas le premier ours que les femmes auront apprivoisé.

Le soupé servi on se mit à table, & jamais M. de Laval n'avoit été de si belle humeur. Allons mon voisin, disoit-il, égayez-vous: rein n'embellit comme la joie. Alceste encouragé s'anima: il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le sentiment du juste & de l'honnête. Quel attrait, disoit-il: n'ont-elles pas l'une pour l'autre! avec quelle effusion elles se communiquent! quel accord & quelle harmonie elles forment en s'unissant! Je ne trouve ici que deux de mes semblables; hé-bien, c'est le monde pour moi. Mon ame est pleine, je souhaiterois pouvoir fixer mon existence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'instans pareils à celui-ci.—Je gage, reprit le Vicomte, que si le ciel nous prenoit au mot, vous seriez fâché de n'avoir pas demandé davantage.—Je l'avoue, & si j'étois digne de former encore un desir...—Ne l'ai-je pas dit? Voilà l'homme. Il a toujours à

desirer. Nous sommes trois ; il n'y a pas un de nous qui ne souhaite quelque chose : qu'en dis-tu ma fille ? Pour moi, je l'avoue, je demande au ciel avec ardeur un mari que tu aimes, & qui te rendre heureuse. — Je lui demande aussi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous Alceste ? — Et moi, si je l'osois, je demanderois à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déjà laissé entrevoir qu'Ursule avoit conçu pour Alceste de l'estime & de la bienveillance : le soin qu'elle avoit pris d'adoucir son humeur l'annonçoit ; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle sentit combien ce caractère, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit sensiblement touchée.

Hé quoi ! dit son père après un long silence, nous voilà tous trois interdits ! qu'Alceste à quarante ans, soit confus d'avoir fait une déclaration à une Demoiselle de dix-huit ans, cela est à sa place ; qu'Ursule en rougisse, qu'elle baisse les yeux, & qu'elle garde un modeste silence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi qui ne suis que simple confident, pourquoi suis-je aussi sérieux ? La scène est assez amusante. Mon père, dit Ur-



sule, épargnez-moi de grâce. Alceste me donne une marque d'estime à laquelle je suis très sensible ; & il seroit fâché que l'on en fit un jeu.—Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon ?—J'en suis persuadée, & je lui en fais gré comme je le dois.—Tu n'y penses pas. A quarante ans ! Un homme de son caractère !—Son caractère doit l'éloigner de toute espèce d'engagement, & il fait bien ce que j'en pense.—Et son âge !—C'est autre chose ; & je vous prie d'oublier l'âge quand vous choisirez mon époux.—Hé, mon enfant, tu es si jeune !—C'est pour cela que j'ai besoin d'un mari qui ne le soit pas.—Il n'y a donc que cette malheureuse Misanthropie qui t'indispose contre lui ; & je conviens qu'elle est incompatible avec l'humeur que je te connois.—Et plus encore avec le plan que je me suis fait à moi-même.—Et quel est-il ce plan ?—Celui de la nature : de bien vivre avec mon mari, de lui sacrifier mes goûts si par malheur je n'avois pas les siens, de renoncer à toute société plutôt que de me priver de la sienne, & de ne pas faire un pas dans le monde sans ses conseils & son aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il est pour moi que sa sagesse n'ait rien de farouche, &

qu'il se plaise dans ce monde où j'espère vivre avec lui. Quel qu'il soit, Mademoiselle, reprit Alceste, j'ose vous répondre qu'il se plaira partout où vous serez. Mon père, poursuivit Urfule, se fait un plaisir de rassembler à ses soupers un cercle d'honnêtes gens & de la ville & de la cour; je veux que mon mari soit de tous ces soupers, je veux surtout qu'il y soit aimable.—Animé du desir de vous plaire, il y fera sûrement de son mieux.—Je me propose de fréquenter les spectacles, les promenades.—Hélas ! c'étoient mes seuls plaisirs : il n'en est point de plus innocents.—Le bal encore est ma folie. Je veux que mon mari m'y mène.—En masque, rien n'est plus aisé.—En masque, ou sans masque, tout comme il me plaira.—Vous avez raison : cela est égal, dès qu'on y est avec sa femme.—Je veux plus, je veux qu'il y danse.—Hé-bien, Mademoiselle, j'y danserai, dit Alceste avec transport, en se jetant à ses genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir ; & puisqu'il consent à danser au bal, il fera pour toi l'impossible. Monsieur me trouve ridicule, dit Alceste, & il a raison ; mais il faut achever de l'être. Oui, Mademoiselle, vous voyez à vos piés un ami, un

amant, & puisque vous le voulez, un second père, un homme enfin qui renonce à la vie s'il ne doit pas vivre pour vous. Ursule jouissoit de son triomphe ; mais ce n'étoit pas la triomphe de la vanité. Elle ramenoit au monde & à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui sans elle eût été perdu. Telle étoit la conquête dont elle étoit flattée ; mais son silence étoit son seul aveu. Ses yeux timidement baissés, n'osoient se lever sur les yeux d'Alceste : seulement une de ses mains s'étoit laissé tomber dans les siennes, & la rougeur de ses belles joues exprimoit le saisissement & l'émotion de son cœur. Hé-bien, dit le père, te voilà immobile & muette ! Que lui diras-tu ? — Ce qu'il vous plaira. — Ce qui me plaira, c'est de le voir heureux, pourvu qu'il rende ma fille heureuse. — Il a de quoi : il est vertueux, il vous révère & vous l'aimez. — Embrassons-nous donc mes enfans. Voilà une bonne soirée ; & j'augure bien d'un mariage qui se conclut comme au bon vieux temps. Crois-moi, mon ami, poursuivit-il, sois homme & vis avec les hommes. C'est l'intention de la nature. Elle nous a donné des défauts à tous, afin qu'aucun ne soit dispensé d'être indulgent pour les défauts des autres.

# L'HEUREUSE

## F A M I L L E.

### CONTE MORAL.

---

Il laboure le champ que labouroit son père.

*Racan.*

---

### A MADAME LA....

*Je le sais, mon ouvrage n'est rien ; mais souvent c'est par des riens qu'on prouve le desir de plaire. Vous recevrez avec bonté celui-ci, vous le recevrez comme un hommage de mon cœur.*

---

**L**E jeune Basile étoit le fruit d'une union mal assortie. Sa mère, d'une ancienne maison de Périgord, mais réduite à une extrême pauvreté, s'étoit déterminée à épouser un laboureur aisé, plutôt que de s'abaisser à servir. Son mari étoit

neveu d'un prêtre respectable, qui lui avoit donné une éducation supérieure à celle que reçoivent les habitans de la campagne. Un caractère bienfaisant, une grande modération, une probité exacte, le faisoient également estimer de ses supérieurs & de ses égaux. Amélie, c'étoit le nom de sa femme, au lieu de ne conserver que l'élevation de sentimens qui est de tous les états, avoit gardé dans une condition honnête, mais trop peu considérée, un orgueil qu'on ne pardonne pas même à la noblesse opulente. Elle se souvenoit toujours du nom qu'elle avoit porté, & ne se rappelloit point assez que la misère l'avoit forcée à le perdre. Alard, qui, par ses vertus, par sa sensibilité, par ses mœurs, ennoblissoit son état, cherchoit à le lui faire envisager avec moins d'horreur. Ses efforts étoient vains. Il avoit employé, pour adoucir l'humeur de sa femme, tous les moyens dont une ame tendre fait faire usage. Il avoit voulu pénétrer dans son cœur, en lui faisant goûter ces plaisirs si vrais, si touchans, que la nature offre à tous les hommes, & dont ils jouiroient avec plus de transport s'ils s'étoient moins éloignés de leur première simplicité. Ses soins étoient rejetés avec dédain ; le plus of-

enfant mépris en étoit la récompense. Une pareille conduite le plongeoit dans la douleur, & pourtant ne l'aigrissoit pas. Il aimoit. Si du moins j'avois un enfant, disoit-il, il me rameneroit le cœur de sa mère. La nature l'amolliroit ce cœur que la fierté rend inflexible. Amélie seroit touchée des tendres caresses & du sourire de l'innocence. Je faisirois un instant où elle céderoit à l'impression du sentiment, & je la forcerois de répondre aux miens.

Il se passa plusieurs années avant que ses vœux fussent exaucés : mais enfin Alard se vit père, & crut toucher au moment de se voir heureux. Il reçut son fils avec les transports de la joie la plus vive ; il le serra contre son sein ; il le regardoit comme un gage qui désormais alloit assurer sa félicité. Il se trompoit. Le caractère une fois formé se change difficilement. Amélie conserva le sien longtemps encore, & son époux eut la crainte de voir son fils en hériter. Né pour aimer & fait pour l'être, il se flatta qu'au moins cet enfant si désiré répondroit à ses sentimens, & que la nature le consoleroit des peines que lui avoit fait éprouver l'amour. Sa tendresse pour son fils ne se borna pas à de vaines caresses.

Capable, par les leçons qu'il avoit reçues, par les bonnes lectures qu'il avoit faites, & sur-tout par ses réflexions, de lui donner d'excellentes instructions, il employa tous ses soins à lui donner une éducation qui le rendît content de son sort, & lui fit éviter les écueils dans lesquels sa mère étoit tombée. Il étoit encore attaché à son sein, qu'Allard déjà cherchoit à deviner ses inclinations, & à étudier en lui ces mouvemens, qui, tous foibles qu'ils sont dans l'enfance, donnent cependant des indices qui font juger de ce que sera l'ame dans un âge plus avancé. Attentif aux plus petites choses (il n'en est point d'indifférentes pour un père tendre & éclairé) il fit reblanchir l'intérieur de sa maison, il l'ornoit de fleurs & de verdure; il y rassembloit les plus jolis enfans du village; il animoit leurs jeux en pour que la joie fut toujours peinte sur leurs visages. Il vouloit que le premier spectacle, qui s'offriroit aux yeux de son fils, fut celui du contentement, & que la première impression qu'il reçut, fut celle de la gaieté. C'est peut-être des premières impressions qui ont frappé nos organes que dépend la tournure de notre caractère. Pourquoi ne seroit-on pas arvenu à lui en donner une plus heureuse



en multipliant les images riantes autour de nos berceaux ?

Le petit Basile grandissoit, & il laissoit déjà entrevoir un cœur sensible, un esprit facile, une conception vive, mais une humeur légère & du penchant à la vanité. Sa figure étoit agréable, sa physionomie fine, & son air enjoué. A mesure qu'il se développoit, son père s'attachoit à lui inspirer ces vertus douces qui font le bonheur de tous les hommes dans quelque condition que la nature les ait placés. Il cherchoit à fortifier les dispositions favorables qu'il remarquoit en lui ; il se servoit même de ses défauts, & tâchoit de les faire tourner au profit de ses bonnes qualités. D'abord il ne commença pas à le faire raisonner, mais il l'accoutuma à sentir. Il l'emmenoit avec lui dans la campagne ; il choisissoit pour ses promenades les paysages les plus riants ; il lui faisoit entendre les concerts des oiseaux, jouir de la fraîcheur des forêts, du coup d'œil charmant des côteaui. Il le rendoit témoin des jeux des bergers & de la satisfaction des laboureurs, qui trompoient en chantant la fatigue de leurs travaux. En lui présentant les images gracieuses de la vie chrmpêtre, il espéroit qu'il la lui feroit aimer. Cepen-

dant, Allard craignoit avec raison que sa mère ne l'empêchât de céder aux impressions qu'il vouloit lui faire prendre. L'orgueil, qui ne peut plus se nourrir par de vains honneurs, ne s'éteint pas toujours quoiqu'il n'ait plus rien qui le flatte. Il gémit dans l'obscurité & se manifeste par sa propre douleur. Amélie, ne jouissant plus du rang dont elle étoit descendue, s'efforçoit de faire paroître son fils comme y tenant encore. Les habillemens qu'elle lui donnoit n'étoient pas riches, mais ils étoient plus recherchés que ceux qu'on porte au village; du linge un peu plus fin, des cheveux mieux arrangés, de petites choses enfin, que l'œil d'un homme du monde n'auroit pas saisies; lui donnoient un air de parure choquant pour des gens qui ne voyoient en lui que le fils de leur égal. On lui recommandoit sans cesse de ne pas se familiariser trop; on lui vantoit continuellement la noblesse de ses parens; on le plaignoit de n'être pas lui-même noble comme eux; enfin on le rendoit malheureux, en lui faisant regretter de frivoles avantages dont son père vouloit lui apprendre à se passer.

Allard avoit cette philosophie simple & vraie qui ne cherche pas le bonheur dans l'opulence & dans les titres, & qui le

trouve, quand des causes étrangères ne s'y opposent point, dans la jouissance de ces biens que la nature offre à tous ses enfans, dans l'amour, dans l'amitié & dans la pratique des vertus qui rapprochent les hommes, en les rendant les bienfaiteurs les uns des autres. Pour détruire le germe d'orgueil qui étoit dans le cœur de son fils, & qu'on ne s'occupoit que trop à favoriser, il travailloit à lui inspirer les tendres sentimens dont il étoit pénétré lui-même. Il lui faisoit concevoir la volupté pure que laisse après lui le souvenir d'une bonne action. Autrefois il étoit le consolateur des affligés, le protecteur des foibles, le soutien des hommes plus pauvres que lui, il voulut que son fils le devînt, qu'il jouît souvent du spectacle le plus beau qui soit dans la nature, celui de la joie & de la reconnoissance peintes dans les yeux de l'homme qu'on secourt dans l'instant où il est accablé. Notre voisin est malade, disoit-il quelquefois à Basile, peut-être ses champs seront-ils plus mal labourés que s'il présidoit lui-même au travail de ses ouvriers, menez-y nos chevaux, conduisez vous-même la charue, & lorsqu'il portera dans son domaine ses pas encore chancelans, qu'il voye qu'on n'est pas ingrat des soins qu'il

prend pour se faire aimer. Basile y alloit, & peut-être autant par vanité que par bienfaisance ; il s'appliquoit à rendre son ouvrage profitable au maître du champ qu'il labouroit. Celui-ci ne jouissoit pas du fruit de ses peines sans marquer sa sensibilité. Il prononçoit le nom de Basile avec attendrissement ; il faisoit son éloge avec cette énergie, avec cette vérité que le sentiment seul inspire. Allard joignoit ses louanges à celles qu'on donnoit à son fils. Il l'applaudissoit avec chaleur des bonnes actions que lui-même l'engageoit à faire. En flattant sa vanité lorsqu'il faisoit le bien, lorsqu'il montrait le desir d'être utile, lorsqu'il rendoit des services avec cet air content qui vaut mieux que les services mêmes, parce qu'il marque la satisfaction qu'on trouve à les rendre, il croyoit le détacher des chimères éblouissantes dont on l'entretenoit tous les jours. Pour y réussir plus sûrement, il voulut l'enchaîner par les liens si doux de l'amitié, par les liens plus doux encore de l'amour. Un frère & une sœur, Lucie & Marcel, par leur enjouement, par leur âge conforme à celui de Basile, par leur caractère tourné à la tendresse, & Lucie surtout par les charmes de sa figure, lui parurent propres à faire réussir son projet.

Il les attira chez lui, facilita leurs jeux, égaia leurs occupations, fit naître pour eux des plaisirs; en y prenant part, il les augmentoit. Les regards paternels ne sont redoutés que lorsqu'ils sont toujours sévères; mais quand ils se tournent avec bonté; quand ils jouissent avec complaisance des amusemens de la jeunesse, ils les rendent plus innocens, sans les rendre moins vifs & moins gais.

Basile avoit seize ans. Il éprouvoit au dedans de lui-même un changement dont il ne pouvoit se rendre compte. Il n'avoit plus les goûts qu'il avoit eus; il s'ennuyoit des choses qui l'avoient le plus amusé; chaque jour il perdoit de sa gaieté, sans cependant avoir aucune raison d'être chagrin. Marcel son ami, Marcel même lui plaisoit moins. Auparavant il lui étoit nécessaire; il trouvoit les jeux languissans dès qu'ils se faisoient sans lui; mais depuis quelque temps il faisoit tous les prétextes de l'éloigner. Il aimoit mieux être seul, lorsqu'il n'étoit pas avec Lucie. Ils alloient ensemble conduire leurs troupeaux dans les lieux les plus solitaires, & passoient les jours sans se rien dire & sans néanmoins s'ennuyer. Ils se regardoient tous deux; ils soupiroient, & puis se regardoient encore. Quel-

quefois la nuit les surprenoit avant qu'ils eussent songé à retourner au village. " Je serai grondée de mon père, disoit Lucie ; ma mère me grondera, répondoit Basile ; mais, ma chère Lucie, je ne crains pas d'être grondé tous les soirs, si je puis passer tous les jours avec vous. Je ne fais pourquoi, mais je n'ai de plaisir que lorsque nous sommes seuls ensemble. J'aime bien mon père... cependant... j'ai honte de l'avouer... Lucie, je vous aime encore mieux que lui. Et moi, reprenoit Lucie... Mais, Basile, nous faisons mal de ne pas aimer nos parens davantage... ils sont si bons pour nous."

Ils n'avoient instruit personne de leurs sentimens ; il les ignoroient eux-mêmes, & cependant ils n'étoient inconnus d'aucuns des habitans du village. Le père de Basile, les parens de Lucie, voyoient avec satisfaction leur mutuel penchant. Ils les trouvoient dignes l'un de l'autre, & bientôt ils songèrent à les unir. Allard surtout, à qui sa tendresse dictoit les vœux les plus ardens pour le bonheur de son fils, souhaitoit de lui voir former des liens, qui l'attachant à son état par les charmes de l'amour & par les douceurs de la vie champêtre, l'empêchassent de

regretter un sort plus brillant & moins heureux sans doute. Il avoit fait toutes les démarches nécessaires; elles avoient réussi. Les parens de Lucie, pénétrés de tendresse pour elle, remplis d'honneur & de probité, acceptèrent avec reconnaissance la proposition d'Allard, moins parce qu'il étoit le plus riche, que parce qu'il étoit le plus vertueux habitant du canton. Il falloit le consentement de la mère de Basile, son père se chargea de l'obtenir lui-même. " Mon enfant, lui dit-il, tu fais combien je t'aime; Je suis à présent dans cet âge où l'on ne trouve plus de satisfaction que dans le bien qu'on peut procurer à son fils. Le tien, le tien seul m'occupe; je veux que tu sois content, & goûter avant de mourir le plaisir de voir ton bonheur assuré. Tu es bien jeune encore, mais peut-on être trop tôt heureux? Je songe à te marier. C'est Lucie, cette Lucie qui te plaît tant, quoique tu ne m'en ayes pas parlé, que je t'ai choisie pour épouse. Ses parens te la donneront volontiers; mais, par les plus tendres prières & les plus douces caresses, force ta mère à ne pas s'opposer à un mariage que te convient; c'est avec peine qu'elle se rendra. Affligée d'être la femme d'un villageois, quoique tu



ne sois qu'un villageois toi-même, peut-être espère-t-elle encore, par le crédit de sa famille, t'arracher à un état le plus heureux de tous, quand on est né pour y vivre. Respecte ta mère, chériss-la, mais ne te laisse pas séduire par ses discours orgueilleux. Mon fils, mon cher fils, ne songe point à abandonner la vie de tes pères; c'est la vie de la tranquillité, de l'innocence & de la vertu même. Dans les premiers années que tu seras dans ton ménage, tu ne trouveras pas de peines considérables. Tu as de la force, j'ai de l'expérience, nous nous aiderons mutuellement. Tu serviras ton père, tu écouteras ton ami, & tu verras tout prospérer autour de toi. La paix & la joie regneront dans ta famille. Un même esprit nous conduira tous: il rapprochera les âges les plus différens. Encore occupé de toi dans mes derniers instans, ma tremblante main agitera le berceau de tes enfans. . . " Basile voulut répondre, il ne le put. Sa voix fut étouffée; ses yeux se remplirent de larmes; la reconnoissance & l'amour filial font aussi couler des larmes. Amélie fut témoin de la fin de cette scène attendrissante. Allard la laissa avec son fils. Il espéra que l'émotion de Basile passeroit jusqu'à

elle. En effet, d'abord il réussit à la toucher. Il se jeta dans ses bras, mouilla ses joues des plus douces larmes. Ma mère, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, ma mère, je suis heureux si vous voulez. On me donne Lucie, Lucie la plus belle, la plus aimable fille du village, que tous les jeunes garçons adorent, & qui n'aime que moi. Y pensez-vous, reprit-elle, sans colère, mais avec dédain, y pensez-vous? Est-ce bien mon fils qui songe à une alliance qui me dégraderoit plus encore que je ne le suis? N'ajoutez pas à ma misère; laissez-moi vous donner une épouse qui soit mon égale, & que sans rougir je puisse nommer ma fille. Basile voulut répondre, elle l'en empêcha. Elle employa, pour le gagner, cette adresse qui souvent tient lieu d'esprit aux femmes, & qui, presque toujours, les fait arriver à leurs fins; elle ranima dans le cœur de son fils un mouvement de vanité que l'amour avoit ralenti, mais qu'il n'avoit pu détruire. Elle échauffa son imagination, & parvint à lui faire desirer avec autant d'ardeur de voir rompre son mariage, qu'il avoit eu de joie quand son père lui avoit appris qu'il étoit conclu. Pour rendre son triomphe plus certain, elle courut l'annoncer

aux parens de Lucie. Elle voulut qu'un affront cruel mit une barrière éternelle entre les deux familles. Elle arrive dans celle de Lucie, & bientôt y trouble l'aimable gaieté que l'assurance d'une satisfaction prochaine y faisoit regner. On se leve, on s'empresse, on l'entoure, on l'écoute avidement; on croit qu'elle vient partager le contentement que l'union des deux amans fait naître; on n'est pas longtemps dans l'erreur. Un sourire amer précède la déclaration qu'elle va faire. C'est avec la mépris le plus outrageant qu'elle rompt les engagements que son époux avoit pris. Elle porte la douleur dans le cœur innocent de Lucie. Elle voit couler ses larmes, elle insulte encore à ses pleurs. Allard arrive dans cet instant cruel; il lit son malheur sur tous les visages. Il s'en retourne le désespoir dans le cœur. Il revoit son fils; il le regarde avec des yeux où la douleur & le mépris sont peints. Basile, qui redoutoit sa colère, se trouve soulagé par son silence. Il ne s'apperçoit pas que ce silence est celui d'une ame ulcérée & fermée au bonheur; il ne tarde pas à se repentir de sa fausse démarche; il déteste sa foiblesse & sa vanité; mais comment

compter sur les regrets d'une ame aussi légère ?

La maison d'Allard, auparavant l'asyle de la confiance, des jeux & du bonheur, est devenue le séjour de la contrainte, du mécontentement & de l'ennui. Les caresses que Basile recevoit de sa mère ne le dédommageoient pas de cette familiarité dans laquelle il est si doux de vivre avec un père tendre. Tantôt il se livroit encore à des espérances chimériques ; plus souvent il s'abandonnoit au sentiment de honte que faisoit naître en lui sa légereté, & à la douleur de causer les chagrins du meilleur des pères. Tous ses jours se passoient dans l'incertitude & la langueur. Cependant, dans sa tristesse, il lui restoit une consolation à laquelle il ne devoit pas s'attendre. Marcel qu'il avoit négligé, Marcel dont il avoit délaissé la sœur, demeura constamment fidelle à l'amitié. Il cherchoit à dissiper l'affliction qui tuoit son ami. Il auroit voulu ranimer en lui le goût de ces plaisirs qui avoient fait les délices de leur enfance ; mais le temps en étoit passé pour Basile. Les passions ardentes ne nous rendent pas seulement malheureux tandis qu'elles nous subjuguent, mais en donnant trop de ressort à nos ames, elles leur ôtent

l'amour des choses simples, qui ne revient plus, ou qui ne renaît que lorsqu'un long calme leur a succédé.

Plusieurs mois s'étoient écoulés depuis qu'Allard & son fils vivoient dans cette tranquillité, ou plutôt dans cette mélancolie sombre, plus affreuse peut-être que les chagrins violens, lorsqu'Amélie, qui, par son humeur hautaine & ses conseils dangereux, avoit causé toutes leurs peines, y en ajouta de nouvelles. Vraisemblablement touchée d'avoir occasionné le désordre qui regnoit dans sa famille, mais trop fière pour vouloir paroître se repentir, elle se laissoit consumer en silence par sa douleur. On la voyoit dépérir, sans pouvoir deviner le principe de son mal. Elle se refusoit également au caresses de son fils & aux attentions de son époux. Allard, aux yeux duquel on n'étoit plus coupable dès qu'on étoit malheureux, cherchoit tous les moyens de ramener en elle le calme & la santé. Ses soins furent inutiles, & l'état de sa femme devenoit tous les jours plus dangereux. Une fièvre ardente, accompagnée des accidens les plus fâcheux, fit bientôt perdre l'espérance de la conserver. Son fils & son époux ne s'éloignoient pas d'elle un instant; ils tenoient chacun

une de ses mains dans les leurs ; Basile mouilloit de pleurs le lit de sa mère, & Allard la regardoit avec des yeux humides & attendris. Déchirée par ce touchant spectacle, l'amour maternel, la reconnaissance, la tendresse, l'emportèrent enfin sur l'orgueil. Elle fit un effort, & passant un de ses bras autour du col de son mari, & l'autre autour de celui de son fils, elle les attira tous deux en même temps contre son sein. Elle sembla se ranimer & jouir avec délices de cette situation ; mais son émotion étoit trop forte pour qu'elle pût longtemps la soutenir. Elle tomba bientôt dans un évanouissement profond. Basile, sans connoissance auprès de sa mère, avoit autant besoin de secours qu'elle-même, & Allard, absorbé par sa douleur, étoit incapable de leur en donner. On vint heureusement les rappeler à la vie ; ce ne fut que très-difficilement qu'on parvint à y faire revenir Amélie. A peine eut-elle ouvert les yeux, que l'égarement s'y peignit. Le délire succéda à sa foiblesse ; & dans son transport, devenue plus intéressante encore, elle porta l'attendrissement dans tous les cœurs. Malgré tous les efforts qu'on faisoit pour la retenir, elle s'arracha de son lit, se précipita aux pieds de son fils qu'elle prenoit pour son époux, & en les baignant

de larmes, elle le supplioit de pardonner tous les chagrins qu'elle lui avoit donnés. Elle lui disoit : homme respectable, fais grâce à une épouse trop indigne de toi. Fais grâce, Allard, mon cher Allard. . . . Elle serroit les genoux de Basile avec force, & disoit encore : rends à ton fils ton amitié, c'est moi, c'est moi seule qui la lui ai fait perdre. S'adressant ensuite aux témoins de cette scène déchirante, elle s'écrioit : il ne me répond pas ; joignez-vous donc à moi ; forcez le à me rendre sa tendresse, sa tendresse que j'ai méprisée, & dont je sens à présent tout le prix. . . . mais ils se taisent . . . . ils sont muets. . . . . Ils l'étoient en effet. Le Curé, le Médecin, les femmes, tout le monde pleuroit, tandis qu'Allard & son fils pouffoient les cris du désespoir.

Revenu de cet état d'immobilité où jetent les spectacles frappans & inattendus, on s'empressa autour d'une malade qui s'acqueroit tant de droits sur les cœurs. On la reporta dans son lit, & M. Chablais, qui, par amour pour l'humanité, s'étoit consacré au service des habitans de la campagne, & qui, par son application extrême, étoit devenu l'un des plus grands médecins de l'Europe, parvint à tranquilliser ses esprits. Il espéra



même que la violente agitation dans laquelle ils avoient été, loin de lui être nuisible, pourroit lui devenir salutaire. Il ne se trompa pas : les remèdes opérèrent. Ils sembloient recevoir de l'efficacité de la main qui les offroit : c'étoit toujours celle d'Allard, ou celle de son fils. Le Médecin n'avoit garde de les éloigner. Souvent c'est en ramenant la satisfaction dans l'ame, qu'on parvient à rendre au corps la santé. Amélie, sans doute, dut le retour de la fièvre à cette volupté pure que fait éprouver la certitude d'être aimée. Elle lisoit dans les yeux de son fils, dans l'altération de sa voix, dans l'inquiétude qui se peignoit dans tous ses mouvemens, combien elle en étoit chérie, & combien son état l'alarmoit. Elle le consolait, en jouissant avec délices de sa douleur. Elle voyoit dans les soins de son époux, dans les tendres attentions qu'il avoit pour elle, dans les services empressés qu'il lui rendoit, combien il craignoit de la perdre. Je pouvois donc être heureuse, lui disoit-elle, en s'attendrissant ; j'avois trouvé dans vous le meilleur ami, l'époux le plus sensible, l'homme le plus vertueux. . . . Hélas ! je m'en suis rendue indigne ; & ce n'est qu'au moment où je vais n'être

plus que j'apprends à connoître le véritable bonheur. Ton cœur me l'a toujours offert, & mon odieux orgueil a toujours dédaigné ton cœur bienfaisant. Si j'étois rendue à la vie, quelle différence tu verrois dans mes sentimens ! Allard ne lui répondoit que par ses caresses & par ses armes. Mais il cessa bientôt d'en verser. M. Chablais lui rendit l'espérance. La convalescence d'Amélie fut assurée ; elle fut longue, & pendant tout son cours, la conduite d'Allard ne se démentit jamais. Ce fut toujours celle d'un ami sensible, qui goûte avec transport la satisfaction de voir son ami revenir à lui. Lorsqu'il n'eut plus d'inquiétudes sur la santé de sa femme, il voulut se délivrer de celles que la connoissance de son caractère pouvoient lui laisser encore. C'étoit en pensant qu'il avoit vieilli, & son expérience lui avoit appris qu'il falloit se défier des résolutions formées dans ces instans où le sentiment entraîne. Dans sa chaleur, il dicté souvent des promesses qu'on oublie quand il se refroidit. Peut-être plus que personne capable de s'attendrir, ce ne fut cependant qu'à la raison seule qu'il voulut avoir obligation du retour d'Amélie. La franchise a toujours des droits certains, dès que l'humeur & la dureté ne l'accompa-

gnent pas. Ce fut sans détour qu'il parla de ses craintes, & qu'il laissa paroître ses desirs. Le ciel vous a rendue à mes vœux, dit-il à son épouse ; il semble même qu'il n'ait mis vos jours en danger que pour vous apprendre à connoître & à vous attacher à celui que le devoir, & sur-tout sa tendresse vous disoient d'aimer. J'avois, poursuivit-il, à me plaindre de vous. Votre froideur, vos dédains, votre fierté m'avoient aliéné. Je l'avoue, je croyois que c'étoit pour toujours ; mais ce n'est pas l'amour qui s'allume dans le cœur de l'honnête homme qui peut entièrement s'éteindre. Le mien se ranima ; il reprit toute sa force lorsque je vous vis en péril. Je revins à vous ; vous fûtes sensible à mon retour ; nos larmes se mêlèrent ; le sentiment les fit couler, & je connus, dans l'excès de ma peine, le charme de répandre des pleurs. Mais bientôt l'amertume de vos regrets, & la violence de vos maux me plongèrent dans le désespoir ; il fut suivi des douceurs de l'espérance. En revenant à la vie, vous ramenâtes la satisfaction dans mon cœur ; vous y fîtes luire l'aurore du bonheur : je ne l'avois point encore connu. Jamais, ma chère Amélie, jamais vous n'aviez tourné sur moi des regards attendris. Votre . . .

mais laissons les reproches. Ne nous rappellons que l'instant qui m'a donné une épouse. Ayons-le toujours présent, pour que tous ceux qui le suivront, lui ressemblent. Amélie voulut parler, mais plus on sent, moins on s'exprime. Elle se jeta dans les bras de son mari, le serra étroitement, & ses yeux furent les seuls interprètes de son cœur.

Allard avoit préparé sa conversation, il fut en état de la poursuivre. Ma chère Amélie, continua-t-il, vous ne vous offenserez pas si votre époux, si l'homme que vous avez forcé par des sentimens plus doux à devenir votre ami, vous parle avec cette vérité que l'amitié exige. Ne craignez pas que je conserve du ressentiment. Si je pense encore aux défauts que vous avez eus, ce sera pour mieux jouir des vertus qui les remplacent. En faisant mon malheur, ils vous rendoient malheureuse. On l'est toujours quand par hauteur on s'éloigne des gens parmi lesquels le sort force de vivre. Rapprochez vous des femmes que votre mariage a rendu vos égales. Peut-être ne trouverez vous pas dans leur société autant de dégoût que vous l'avez imaginé. Vous avez passé votre première jeunesse dans une maison que vos parens nommoient

château. Votre naissance ne vous permettoit pas de vous y livrer à des occupations qui font éviter l'ennui aux habitantes de la campagne & qui même les satisfont, parce que c'est pour des objets chéris qu'elles travaillent. Des ouvrages souvent pénibles, mais partagés par leurs parens, les soins qu'exigent d'elles leurs familles, le mouvement, la gaieté, la vie champêtre leur donnent des idées plus intéressantes, plus variées que celles qu'ont ordinairement des femmes d'un ordre supérieur dont l'éducation n'a pu être soignée. Mon oncle m'a souvent dit, il avoit beaucoup voyagé, & sa simplicité, sa droiture, & les connoissances qu'il avoit acquises le faisoient recevoir par-tout avec plaisir ; il m'a dit souvent qu'il avoit vu plusieurs fois des seigneurs & des savans même étonnés de l'entretien des villageois, se plaire à leur conversation & admirer la justesse de leurs raisonnemens. Ne dédaignez donc plus des gens qui ne sont point méprisables puisqu'ils sont honnêtes & sensés. Traitez-nous en hommes. Tirez de votre état le parti le plus avantageux, faites-vous aimer de tous les habitans du village, vous savez si votre fils, si votre époux vous adorent déjà. Je ne vous promets rien, interrompit vivement

Amélie en embrassant son mari, je ne vous promets rien, mais vous verrez.

Dès le moment même elle fut quitter des vêtemens, qui, sans la parer davantage, servoient à la faire distinguer des autres femmes du village. Elle prit un simple corset, un tablier blanc, une coëffure sans fontanges, & dans cet habillement, plus convenable à l'épouse d'Allard, elle fut trouver sa voisine. Etonnée de recevoir une visite d'Amélie & de la voir sous ces champêtres habits, la bonne Toinette ne peut s'empêcher de marquer sa surprise. Eh bon Dieu ! lui dit-elle, c'est vous qui venez mise comme nous autres paysannes, qui venez dans la maison, d'un pauvre laboureur. Mon mari, lui répondit Amélie, m'a fait ouvrir les yeux. Ses soins, sa bonté, sa tendresse ont fait naître dans mon ame la reconnoissance & l'amour. Le sentiment y a rappelé la raison. Je rougis à présent d'une conduite qui me faisoit détester. Je hais mon orgueil, ma sotte vanité. Je veux jouir de ces biens qu'Allard assure que l'on goûte mieux au village que par-tout ailleurs. Je veux être aimée ; je vous demande votre amitié, poursuivit Amélie, je vous offre la mienne, & je vous aurai la plus grande obligation si vous l'acceptez. Bonne, gaie, vive,

franche, Toinette reçut avec plaisir les avances d'Amélie. Bien-tôt la confiance s'établit entr'elles. Leur conversation s'anima & devint intéressante. Toinette parla de son ménage, de son mari, de ses enfans, du bonheur des familles unies, de la satisfaction qu'on éprouve quand on vit bien avec ses voisins, de celle qu'on trouve quand on les oblige & quand on reçoit d'eux des services qui prouvoient qu'on en est aimé. Elle mettoit dans ses discours tant de chaleur, tant d'énergie, qu'Amélie fut émue & attendrie. Elle sentit cette impression vive que fait naître le récit des choses honnêtes & le tableau de cette vie douce qu'on ne trouve qu'au sein de la tranquillité, & de la vertu. Quoi ! s'écria-t-elle, j'ai pu vivre si près du bonheur & ne pas le goûter ! il a fui la maison d'Allard depuis que j'y suis entrée. O mon amie ! ô ma chère Toinette ! aidez-moi à l'y ramener. Toinette pour tout avis lui conseilla de renoncer à *la gloire*, d'écouter son cœur, de chérir son mari, d'aimer son enfant, de s'occuper gaiement comme elle des soins de son ménage & de se faire des amies avec qui elle pût s'entretenir librement de ses plaisirs & de ses peines. Avant de la quitter, Amélie la remercia, l'em-



brassa tendrement, & la pria de venir passer l'après-vêpres chez elle.

Le premier pas & le plus difficile lorsqu'on veut revenir au bien, c'est de surmonter cette mauvaise honte qui si souvent empêche de changer de conduite. Amélie avoit du courage dans l'ame ; elle ne craignoit pas de paroître se démentir, parce qu'elle étoit bien sûre qu'elle ne se démentiroit plus. Elle fut à l'église avec un maintien modeste mais assuré ; en sortant elle prit assez sur elle-même pour faire des avances aux femmes qu'elle avoit le plus dédaignées. Elle rencontra la mère de Lucie, elle rougit & laissa paroître le regret qu'elle sentoît de l'avoir offensée.

Les habitans du village, surpris de la simplicité des vêtemens d'Amélie, plus étonnés encore de son air affable, ne faisoient à quoi attribuer un changement pareil. Ils aimoient tous Allard, ils furent tous enchantés & coururent le féliciter. Son cœur nageoit dans la joie ; il la goûtoit pour la première fois dans toute sa vivacité, dans toute sa pureté. Elle lui prêta des aîles pour retourner chez lui. Il y trouva Amélie ferrant son fils contre son sein. Il les mit tous deux entre ses bras & resta dans cette douce

attitude jusqu'à ce que Toinette vint l'y surprendre. Dans le ravissement d'un pareil spectacle, elle frappa des mains, sauta dans la chambre, les embrassa tour-à-tour, & courut, emportée par le sentiment, raconter dans tout le village ce dont-elle avoit été témoin. C'est une nôce, mes enfans, que je vous annonce, dit-elle aux garçons & aux jeunes filles. Allez chercher les haut-bois & les musettes, nous danserons. Moi je vais vous faire préparer à souper : elle revole chez elle, enleve toutes les provisions qui s'y trouvent, les porte chez Amélie, lui confie son projet ; Amélie l'applaudit avec transport. Allard, Basile & les deux femmes se mettent à l'ouvrage. Le feu s'allume, les broches tournent, & bientôt le souper est prêt. Chacun apporte des tables, des bans, des chaises. Le Curé envoie ses meubles & son vin. Il vint lui-même présider à la fête, non pas pour en gêner la liberté, mais pour en partager le plaisir. M. Germain avoit déjà béni la table ; on étoit prêt à s'asseoir, lorsqu'Allard s'aperçut que Lucie & sa famille manquoient au festin. Les démarches honnêtes ne vous coûtent plus rien, dit-il à sa femme, allez chercher des gens qui nous ont aimés, que nous avons offensés, & qui

peut-être voudront bien encore se rapprocher de nous. Elle serra la main de son mari & s'en alla avec Toinette & son fils chez les parens de Lucie. D'abord elle eut de la peine à les vaincre, mais Basile à leurs genoux, & Toinette les entraînant, les décidèrent à venir. Allard les vit arriver avec reconnoissance, & leur présence augmenta son contentement. Lucie n'avoit jamais été si belle. Son sein étoit agité, & la timidité coloroit ses joues des mêmes roses que le plaisir répandoit sur celles de Basile. Tous les yeux se tournoient sur ce couple charmant, tous les cœurs desiroient de le voir bientôt uni.

Amélie, aidée de son époux, faisoit les honneurs de la fête avec ces grâces que la gaieté seule peut donner. Elle renaissloit à la nature, & s'abandonnoit avec délices aux sentimens qu'elle inspire, quand pour en augmenter les charmes son frère parut au milieu de l'assemblée. Ce qu'elle desiroit le plus, c'étoit de l'avoir pour témoin de son bonheur : ce qu'il souhaitoit le plus lui-même, c'étoit de la savoir heureuse ; mais il croyoit la connoître trop pour pouvoir l'espérer. Dans son ravissement, il multiplioit les questions. Amélie ne voulut pas satisf-

faire elle-même sa curiosité. Elle le fit placer à côté de M. Germain qu'elle chargea de l'instruire. Le digne Pasteur lui raconta l'histoire des deux époux. Il lui parla avec admiration, avec enthousiasme de la conduite d'Allard; il donna les plus vifs éloges au retour d'Amélie. Il s'exprimoit avec cette chaleur, cette rapidité, cette énergie qui caractérisent les discours de l'homme de bien, lorsqu'il s'abandonne au plaisir de louer la vertu. D'Ormond l'écoutoit avec attention & avec reconnoissance. Son cœur alloit au-devant des paroles du respectable Curé. Ses yeux cherchoient ceux de sa sœur & lui peignoient ses transports.

Le souper fini, les musettes se firent entendre. Allard & son épouse ouvrirent le bal champêtre. Amélie fut prendre ensuite le père de Lucie. Ce fut avec les marques d'une véritable amitié qu'ils s'embrassèrent. Lucie remplaça Amélie. Le choix de son père auroit paru bizarre si l'on n'en eût pas pénétré le motif. En embrassant sa fille, avec cette complaisance qu'un tendre père ne dissimule point, il lui dit de prendre Basile. Elle trembla en allant à lui. L'amour, le plaisir, la pudeur agitoient tous ses sens. Basile trembloit aussi en la voyant venir; son

cœur ému palpitoit de joie & d'amour. Tous les regards se fixèrent sur eux. D'Ormond jouit, pour la première fois de sa vie, du spectacle le plus doux que la nature puisse offrir, celui de deux amans qui joignent à la jeunesse & aux grâces naïves cette aimable candeur plus touchante que la beauté même. Leur danse finie, les jeunes villageois en formèrent de nouvelles. La sérénité brilloit sur leurs fronts, le contentement animoit leurs sauts. C'étoit ainsi, dans la jeunesse du monde, que l'homme s'égayoit au sein de l'innocence & célébroit par des fêtes rustiques & par des danses les actions agréables à la divinité. Les premiers rayons de l'aurore firent cesser le bal. Chacun alla reprendre son travail, emportant avec soi cette impression douce qu'on conserve encore après avoir goûté des plaisirs purs & vrais.

Enchanté de tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux, pénétré d'un tendre respect pour le caractère d'Allard, d'admiration & d'amitié pour sa sœur, se sentant de l'inclination pour son jeune neveu, d'Ormond résolut de passer ses jours parmi des gens qui ne pouvoient manquer de le rendre heureux. Il étoit las de la vie errante qu'il menoit depuis long-

temps. La société, dans laquelle il avoit été forcé de vivre, ne convenoit point à sa façon de penser. Philosophe dans un état où l'on n'est guères occupé que de très-petits détails, où l'on dort pour éviter l'ennui où le bruit & le tumulte sont pris pour de la gaiété, dans un état enfin où l'homme qui pense est souvent regardé comme un être extraordinaire & bisarre, il soupiroit après l'instant de pouvoir rompre des chaînes dont il se sentoit accablé ; mais l'extrême modicité de sa fortune ne lui avoit pas permis jusqu'alors de se livrer à son goût pour l'indépendance & pour la tranquillité. Dans la maison d'Allard, il sentit que trop peu riche pour le luxe, il l'étoit assez pour le bonheur. Il résolut de s'y fixer. On sembloit y goûter les charmes d'une existence nouvelle & plus douce. La concorde y avoit ramené la confiance & la riante familiarité. Heureux enfin l'un par l'autre, Allard & Amélie ne s'occupoient plus que du bonheur de Basile. Lucie, la charmante Lucie, pouvoit seule l'affûrer. M. Germain, le père, l'ami de tous ses paroissiens, fut chargé de faire de nouvelles démarches pour l'obtenir. Il n'eut pas de peine à réussir. Les conseils de l'honnête homme ont sur les âmes simples & vertueuses toute la force des lois. Tout fut bientôt

arrangé entre les parens. Ils desiroient avec la même ardeur la félicité de leurs enfans, & ce fut avec un empressement égal qu'ils les conduisirent aux pieds des autels. Basile & Lucie s'y jurèrent un amour éternel. Leur serment leur coûta peu ; ils se promettoient d'être éternellement heureux.

Lucie, en entrant dans la famille d'Allard, en augmenta le bonheur : Amélie & son époux la regardoient comme un présent dont le ciel avoit voulu récompenser leur vertu. D'Ormond lui trouvoit un caractère doux, aimable, gai, sensible, égal, dont son imagination lui avoit bien tracé le modèle, mais qu'il ne croyoit pas dans la nature. Basile . . . . il connoissoit encore mieux son prix, il étoit son époux.

Le bon Allard, philosophe à sa manière & peut-être de la façon la plus sûre, puisqu'il suivoit en même temps les leçons de l'expérience & les inspirations de la nature, en jouissant du présent, pensoit à l'avenir. Il connoissoit la foiblesse humaine, & savoit que même au sein du bonheur l'ame n'est pas exempte des dégoûts. Il communiqua ses idées à d'Ormond & de concert ils s'occupèrent des moyens de les prévenir. En multipliant



les occupations sans pourtant les rendre fatigantes, en les tournant sur des objets agréables & utiles, ils les changèrent toutes en plaisirs.

Né peu riche, mais n'ayant jamais eu que ces goûts respectables qui ne ruinent point, l'amour des lettres & la libéralité d'Ormond avoit conservé en entier la somme modique dont il avoit hérité de son père. Il n'avoit que vingt mille francs ; mais il étoit vraiment sage. Cette foible somme lui parut non-seulement suffisante pour fournir à ses besoins, mais encore pour augmenter l'aisance des vertueux amis que son cœur avoit adoptés. Il en consacra une partie à l'acquisition d'une maison riante, située sur le penchant d'un côteau ; le reste fut employé à acheter les terres qui l'environnoient.

Il forma son établissement d'après les principes de ce philosophe si capable de faire des prosélytes à la nature, si nous avons le courage d'être véritablement heureux. Il trouvoit dans sa niece le naturel honnête & aimant de Julie. Il ne lui manquoit que son éducation, & ses lettres pouvoient y suppléer. Il les mit entre les mains de Lucie, qui crut y reconnoître une partie des choses qu'elle avoit déjà vaguement pensées sans avoir pu

parfaitement les développer. Son livre devint son trésor. Après avoir rempli les devoirs de la religion, elle s'enfermoit les Dimanches avec lui. Elle s'attachoit sur-tout à étudier la conduite de Julie dans l'intérieur de son ménage. Elle adoptoit tout ce qui pouvoit convenir à sa situation, & quittoit sa lecture, non pas avec plus de tendresse pour ses parens, mais avec une intelligence plus éclairée & de nouveaux moyens pour leur plaire.

D'Ormond avoit rendu sa champêtre habitation aussi commode que simple. La vue en étoit charmante, des prairies où un ruisseau bordé de faules faisoit mille détours, des champs couverts de bleds magnifiques, & des vergers dont les arbres ploient sous les fruits, environnoient cette agréable demeure. Le jour qu'il en prit possession fut un jour de fête ; mais une fête donnée par d'Ormond, & dont Lucie faisoit les apprêts, ne pouvoit être ni tumultueuse, ni brillante. La douce gaieté, les grâces ingénues, & la simplicité champêtre en faisoient tout l'agrément, & les productions de la nature toute la magnificence. Seule dans la confiance de son oncle, Lucie avoit fait ses préparatifs dans le plus grand secret & avec cette délicatesse de goût qui

se rencontre dans tous les états & que perfectionne l'envie de plaire.

Allard & Basile revenoient de leur travail. La chaleur avoit été vive, et ils sembloient avoir besoin de prendre de la nourriture & du repos, lorsque d'Ormond leur proposa d'aller jouir de la fraîcheur du soir sur le penchant du coteau. Amélie, qui avoit appris à sentir le prix des attentions & des soins, s'opposoit à cette promenade ; Allard, qui sentoit encore mieux la nécessité de la complaisance, céda avec un air satisfait au desir de d'Ormond. Quelle fut leur surprise, lorsqu'arrivés à la porte d'un jardin, dont ils ne connoissoient pas encore le maître, ils la virent s'ouvrir & reconnurent Lucie, qui, proprement vêtue, un gros bouquet de roses à son côté & des fleurs dans ses cheveux, venoit à eux avec impressement ! Elle ne leur donna pas le temps de parler. Elle prit Allard d'une main, Amélie de l'autre, & les conduisit sous un berceau de cerisiers. Basile suivoit en silence ; d'Ormond jouissoit de leur étonnement & de leur plaisir. Ils trouvèrent sous le berceau une table proprement servie. Elle étoit couverte de légumes excellens apprêtés par Lucie, de laitage, d'œufs frais & des meilleurs fruits de la

faison. Des bancs de gazon servoient de sièges ; le feuillage légèrement agité par le vent du Nord étoit entrelacé de fleurs, & les oiseux, qui se rassemblent au coucher du soleil, faisoient entendre leur douce mélodie. La fraîcheur & la beauté du soir, le chant du chardonneret & de la fauvette, le murmure d'une fontaine, le parfum des fleurs & sur tout le sentiment de tendresse & de satisfaction qui pénétoit les convives, faisoit regner parmi eux un silence délicieux. Le cœur du bon Allard palpitoit de joie, & ses yeux nageoient dans les larmes. Amélie regardoit tour-à-tour avec attendrissement son époux, son fils, son frère & sa fille. Le visage de Basile exprimoit la reconnaissance & l'amour. Celui de Lucie étoit encore embelli par des grâces nouvelles & par la gaieté. D'Ormond sentoit qu'il commençoit seulement à vivre. Lucie & lui rompirent enfin le silence. Ils chantèrent ensemble les charmes de l'amour, les douceurs de l'amitié, les plaisirs de la vie innocente & tranquille. D'Ormond avoit une voix agréable & flexible ; le sentiment avoit dicté ses chansons. Lucie n'avoit eu de maître que la nature, mais son organe étoit enchanteur. Leurs sons résonnèrent jusqu'au fond des

ames & en augmentèrent le ravissement. Il redoubla encore, lorsqu'après le souper d'Ormond conduisit ses parens dans des chambres charmantes par leur propreté, & leur annonça qu'ils étoient chez eux. En vain auroient-ils voulu lui répondre ; ils ne purent que le serrer avec transport dans leurs bras.

Trop animés, trop contens pour pouvoir se livrer au sommeil, Allard & Amélie passèrent la nuit à s'entretenir de leur bonheur. Votre frère : disoit Allard, est un ange envoyé du ciel pour mettre le comble à notre félicité. Je ne desirois plus rien, répondoit Amélie, puisque j'avois recouvré ton cœur ; mais, mon frère, en rendant notre vie plus aisée par ses bienfaits, me délivre de la crainte de te voir souffrir dans tes vieux jours. Sa conversation amusera tes loirs & notre travail fournira à tes besoins. Heureusement il ne nous a pas rendus assez riches pour que nous puissions nous y soustraire, & nos enfans ne languiront pas dans l'oïveté. . . . Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi, plus heureux encore Basile & Lucie s'abandonnoient aux transports de l'amour, & d'Ormond savouroit cette volupté pure qui récompense toujours les actions de l'homme sensible & généreux.

Dès que le jour parut, il conduisit Allard & son fils dans toutes les parties de leur domaine. Voilà, dit-il au jeune homme, ce que vos soins doivent faire valoir ; ces terres cultivées par des mains vertueuses & robustes suffiront à l'entretien de votre famille, aux besoins du pauvre, & vous fourniront les moyens de rassembler souvent chez nous nos véritables amis. De retour à la maison, d'Ormond fit voir à Basile des attelages de bœufs vigoureux, & tous les instrumens nécessaires à l'agriculture. M. Germain lui avoit trouvé des domestiques forts & sages. Il les présenta à leur nouveau maître, & leur dit que dès le lendemain il les conduiroit lui-même au travail. Lucie fut chargée de l'intérieur du ménage ; Allard & sa femme en eurent l'inspection générale. Dès le premier jour ils monterent les choses au ton sur lequel elles devoient toujours subsister. Ils inspiroient l'amour du travail par les louanges qu'ils lui accordoient, la fidélité par la confiance, le zèle par la bonté.

Basile, devenu plus gai parce qu'il avoit enfin appris à connoître le bonheur de son état, animoit les ouvrages champêtres par des chants, par des propos joyeux, & par un air satisfait. C'étoit avec

plaisir qu'on alloit dès le grand matin avec lui se livrer aux travaux les plus pénibles. On rioit en se fatiguant ; mais la joie diminueoit la fatigue. Quand le soleil devenoit trop ardent, on voyoit arriver un dîner abondant que Lucie & les filles qui l'apportoient, venoient partager avec Basile & ses ouvriers. On s'établissoit sur le gazon, à l'ombre d'un hêtre ; on mangeoit comme on avoit travaillé ; on trouvoit au fond des bouteilles du courage pour le reste de la journée. Le soir un bon souper & plus encore un air content servoient de récompense. Basile passoit alternativement des bras d'Amélie dans ceux de son père ; Lucie l'en tiroit pour le serrer dans les siens. D'Ormond, trop sage, trop éclairé pour mépriser la conversation des bons villageois, les amusoit pendant la veillée, en leur racontant des histoires singulières & instructives ; souvent il applaudissoit aux réflexions que ses récits faisoient naître. D'autres fois il s'occupoit avec eux de ces jeux que le bel esprit gâte ou dédaigne, mais que l'aimable innocence chérit. On remarquoit qu'il n'étoit point fâché, lorsque le juge ordonnoit à la jeune paysanne fraîche & timide de l'embrasser pour racheter son gage. Les di-



manches & les fêtes étoient entièrement consacrés à la piété & aux amusemens. Ces jours-là, la famille toujours rassemblée augmentoit ses plaisirs en les variant. Tantôt, entourant d'Ormond, elle écou-  
toit avec attention la lecture qu'il lui faisoit d'un livre intéressant. Le sage Allard, sa femme plus instruite qu'on ne l'est au village, Lucie éclairée par la nouvelle Héloïse, & plus encore par son ame sensible, Basile élevé par son père, formé par son oncle & perfectionné par Lucie, n'auroient pas entendu patiemment les pieuses absurdités de la légende ou les récits extravagans de quelques romans barbares. D'Ormond avoit rassemblé pour eux ces ouvrages simples & sublimes, qui, peignant la nature & la vertu d'après elles-mêmes, les font aimer vivement, parce qu'ils en tracent un portrait fidèle. Cette Sara (\*) surtout que l'Angleterre envie sans doute, mais que la France a eu l'honneur de produire, faisoit leurs délices. A leur lecture succédoient souvent des danses sous l'ormeau, auxquelles Allard, sa femme, d'Ormond

\* Conte moral qui parut en 1765. Le grand nombre d'éditions qui en furent faites & enlevées sur le champ, fait plus d'honneur à la nation qu'à l'auteur même, & n'annonce pas la décadence du goût chez les lecteurs.

& M. Germain lui-même présidoient. D'autres fois Lucie donnoit après vèpres des collations à ses compagnes. Pour les rendre plus gaies, Basile y invitoit aussi ses amis. La présence de ces respectables parens, sans gêner la liberté, y maintenoit la décence. Ils favorisoient les tendres amans qui aspiraient au bonheur d'être époux ; mais ceux qui n'en cherchoient que les plaisirs, sans vouloir en porter le nom respectable, étoient pour jamais bannis d'une société où le contentement étoit toujours accompagné de la vertu. Les jours de fête, un souper plus abondant & plus recherché qu'à l'ordinaire étoit offert par Lucie à M. Germain, à M. Chablais, & à Toinette. Ils étoient les bienfaiteurs de l'heureuse famille, il étoit juste qu'ils partageassent quelquefois son bonheur.

Basile, guidé par son père, voyoit ses travaux récompensés par l'abondance. Ses champs, mieux cultivés, étoient les plus féconds du village, ses vignes produisoient le meilleur vin, ses troupeaux multiplioient davantage, & ses arbres étoient presque toujours chargés de fruits. Tout prospéroit entre ses mains ; sans la générosité qui l'en garantissoit, il se seroit bientôt vu dans la richesse ; mais

le pauvre avoit sur son cœur des droits incontestables & sacrés : le tiers de ses récoltes lui étoit assuré, un autre servoit à l'entretien du ménage, & le troisième suffisoit pour payer les impôts, pour fournir aux dépenses extraordinaires, & pour procurer des fonds à sa bienfaisance. Basile se servit de ces derniers pour faire une dot à la jeune Agathe que son ami Marcel aimoit, comme lui-même aimoit Lucie.

Allard & sa famille couloient ainsi dans le sein de l'innocence & de l'amitié des jours vertueux & tranquilles. Leur maison étoit l'asyle de la paix & de la gaieté. Ils y trouvoient les secours d'une bienveillance réciproque, les exemples de l'honnêteté, & toujours le sourire de la tendresse. Allard jouissoit de son ouvrage. C'étoit lui, qui, par sa modération, par sa douceur, par sa patience avoit porté la lumière dans le cœur d'Amélie. En la forçant à la reconnoissance, il l'avoit ramenée au devoir, au bonheur. Amélie n'avoit d'autres peines que celles que lui cauçoit la crainte de perdre trop tôt un ami respectable, un époux adoré. Basile, dans la force de l'âge, fils sensible & chéri, mari tendre de Lucie, vivoit pour le sentiment & pour l'amour. Lucie trouvoit la satisfaction

dans les soins qu'elle rendoit à ses parens, dans leurs careffes, & dans les yeux de son époux. Elle ne regardoit jamais son cher Basile fans se rappeler avec transport, avec reconnoissance, qu'il avoit ouvert son ame à la vive impression du plaisir. D'Ormond sentoit qu'il avoit enfin trouvé le genre de vie le plus convenable à son caractère. L'âge d'or renaissloit pour lui. S'il peut encore exister, c'est pour l'homme bienfaisant & sensible qui coule ses jours sous un toit rustique, parmi des cultivateurs honnêtes, vertueux, reconnoissans, & dans l'heureux accord de l'amitié, de l'amour & de l'innocence.

Le ciel devoit à Basile & à Lucie des enfans qui marchassent sur leurs traces. Il écouta les vœux de la nature : Allard eut la satisfaction de presser ses petits enfans contre son sein.

FIN.